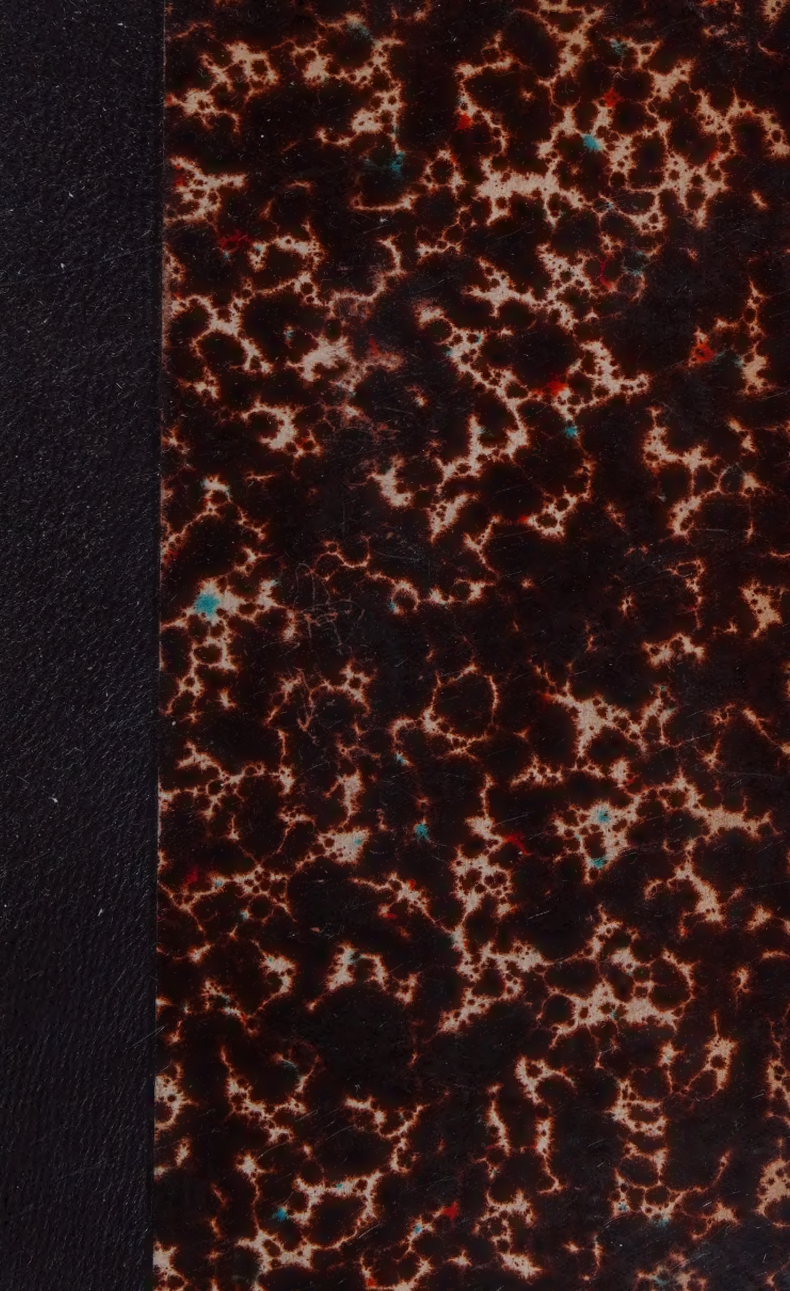




Class

240.9

Book

L 492

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by

EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.

DEAN 1879-1902



J. LEBRETON

**LA VIE
CHRÉTIENNE**
AU PREMIER SIÈCLE
DE L'ÉGLISE

**COLLECTION
L A V I E
CHRÉTIENNE**

— 2 —

CHEZ BERNARD GRASSET

LA VIE
CHRÉTIENNE
AU PREMIER SIÈCLE
DE L'ÉGLISE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DU DOGME DE LA TRINITÉ, DES ORIGINES AU CONCILE DE NICÉE. Tome I, *les Origines*, xxiv-690 p. in-8°. Paris, Beauchesne, 6^e édition. Prix : 36 fr. Tome II. DE SAINT CLÉMENT à SAINT IRÉNÉE. *Sous presse*.

LE DIEU VIVANT. LA RÉVÉLATION DE LA SAINTE TRINITÉ DANS LE NOUVEAU TESTAMENT. 182 p. in-12. Paris, Beauchesne, Nouvelle édition. Prix : 7 fr.

THE LIVING GOD, THE REVELATION OF THE HOLY TRINITY IN THE NEW TESTAMENT, translated by M. Boutwood, vii-160 p. in 12. London, The Faith House. Prix : 5 sh.

LA SAINTE EUCHARISTIE D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT ET LA TRADITION PATRISTIQUE. 30 p. in-12. Paris, Beauchesne. Prix : 0 fr.50.

COLLECTION "LA VIE CHRÉTIENNE"
publiée sous la direction de MAURICE BRILLANT

**LA VIE
CHRÉTIENNE**
AU PREMIER SIÈCLE
DE L'ÉGLISE

PAR

J. LEBRETON

*Professeur d'Histoire des Origines Chrétiennes
à l'Institut Catholique de Paris*

A PARIS
CHEZ BERNARD GRASSET
1927

3409
L492
84651

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : QUATORZE EXEMPLAIRES,
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS 1 à 10 ET I à IV

ALFRED ARISTIDE
VERGIL
ROY VON

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1927.

LA SOURCE D'EAU VIVE

« Ce qu'il y a de grand chez nous, ce n'est pas l'éloquence, c'est la vie ». Cette fière parole du vieil apologiste, Minucius Felix, beaucoup de ses contemporains l'ont répétée. Nulle en effet n'exprimait plus sincèrement ce que l'Église offrait à tous les yeux.

A cette époque où les prédicateurs de morale se complaisaient dans leurs discours, mais en sentaient la vanité, où Sénèque avouait tristement : « la philosophie est devenue philologie », ils voyaient monter autour d'eux, d'une source qu'ils ignoraient, une vie nouvelle.

Longtemps ils la méprisèrent. Au début du second siècle, le stoïcien Épictète disait des martyrs : « Leur courage n'est que de l'obstination. » Cinquante ans plus tard, l'empereur Marc-Aurèle n'y voyait encore qu'une pose théâtrale. Dès lors, cependant, des observateurs plus attentifs, tels le grand médecin

Galien, commençaient à pressentir la grandeur de la vie chrétienne ; ils comprenaient que le martyre n'était pas une exaltation passagère, mais le fruit mûr de toute une vie de sacrifice, de prière, de vertu.

Beaucoup d'autres que Galien sentaient tout près d'eux, parmi leurs esclaves, dans leurs familles, la fraîcheur et l'élan de cette vie : d'où venait donc, au milieu d'un monde si égoïste, cet amour inépuisable, qui se dévouait avec tant de joie ?

Cette vie était simple et profonde ; ces jeunes églises étaient vraiment, comme l'écrivait saint Paul à ses Corinthiens, « une lettre du Christ, lettre écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, gravée non sur des tables de pierre, mais sur les tables de chair des cœurs. »

Cette lettre du Christ, nous la pouvons lire aujourd'hui. Ce petit livre n'a d'autre objet que de la transcrire, de la rendre lisible à tous.

La vie chrétienne, le Christ en a été le législateur et le modèle idéal, et c'est en lui, dans ses enseignements et dans sa vie, que nous la contemplerons d'abord. Puis nous verrons, dans l'Église naissante de Jérusalem, la première poussée de cette vie. Saint Paul, saint Jean nous en révéleront la source profonde, les exigences et les joies.

Nous nous attacherons souvent dans cette esquisse à reproduire la lettre même des textes anciens : non seulement les paroles du Christ, ces paroles qui sont « esprit et vie », non seulement les écrits des apôtres, éclairés par les révélations divines, mais même les humbles textes des vieux chrétiens. Le lecteur y sentira le contact immédiat de la grâce du Christ, de cette « Source de vie » que Jésus a promise et qu'il donne en effet à ses fidèles.

Les chrétiens de Lyon qui nous ont conservé le récit de la terrible persécution de 177, rapportent, entre autres traits, la passion de Sanctus, le diacre de Vienne. Il fut horriblement torturé et brûlé ; mais il était « rafraîchi et fortifié par la source céleste d'eau vive qui sort du sein du Christ ; son corps portait témoignage de ce qu'il avait souffert, tout entier plaie et meurtrissure, contracté et n'ayant plus figure humaine, mais le Christ, qui souffrait en lui, y accomplissait de grandes merveilles, brisant l'effort de l'ennemi et montrant, pour l'exemple de ceux qui demeureraient, qu'il n'y a rien de redoutable où est l'amour du Père, rien de douloureux où est la gloire du Christ ».

Cette source « céleste d'eau vive qui sort du sein du Christ » a vivifié et transformé le monde païen. Elle coule encore parmi nous.

Paris, juin 1927.

CHAPITRE PREMIER

LE MAÎTRE UNIQUE

Les anciens apologistes aiment à présenter Jésus-Christ à leurs lecteurs païens comme le Maître par excellence, ou mieux encore, le Maître unique. Ils connaissent, pour en avoir souffert eux-mêmes, le désarroi où les meilleurs esprits s'égarent, cherchant à tâtons le Dieu si proche qu'ils ignorent, discutant, sans pouvoir arriver à aucune certitude, sur le sens de la vie, sur la fin qu'ils doivent poursuivre, sur les grandes lois morales qu'ils doivent observer.

Ils entendent autour d'eux ce murmure confus des écoles dont ils ont été si longtemps étourdis : « Le Maître l'a dit », répète-t-on, pour consacrer chaque doctrine, et ce maître, c'est Pythagore, c'est Chrysippe, c'est Platon. D'autres dédaignent cette sagesse hellénique : les Grecs sont trop jeunes, ce ne sont que des enfants ; on se met à l'école des peuples antiques, Égyptiens ou Chaldéens ; on reçoit les

révélations des vieux héros ou des dieux, d'Orphée, de Thot ou d'Isis ; hélas ! ce ne sont que des rêves. Et la poursuite recommence, dans la nuit.

Et voici qu'un homme a paru en Judée, prédit avant sa naissance par maint prophète, suivi pendant sa vie par des disciples qui ont entendu et nous répètent son enseignement ; et cet homme c'est le Fils de Dieu. Nous n'avons plus désormais à fréquenter d'autre école, à chercher d'autre maître. Le Verbe de Dieu nous instruit ; écoutons-le ; nous recevrons de lui toute vérité.

Ayant ainsi conduit son disciple en face du Maître, Clément d'Alexandrie s'écrie :

Si le soleil n'existait pas, nous serions tous plongés dans la nuit, en dépit des autres astres. De même, si nous ne connaissions pas le Verbe de Dieu, s'il ne nous éclairait pas, nous ne le céderions en rien aux volailles qu'on engraisse dans l'obscurité et qu'on destine à la broche. Recevons la lumière pour recevoir Dieu ; recevons la lumière, soyons les disciples du Seigneur. Il a fait cette promesse à son Père : Je te ferai connaître à mes frères, je te célébrerai dans l'assemblée. Oui, célèbre ton Père ; ô Verbe, fais-moi connaître Dieu ! Tes révélations me sauvent, tes chants m'instruisent, car jusqu'à ce jour je me suis égaré à la recherche de Dieu. Et, Seigneur, puisque tu m'éclaires, que tu me fais trouver Dieu, que tu me fais recevoir le Père, je

deviens ton cohéritier, puisque tu n'as pas eu honte de ton frère ¹.

Et la prière s'achève par la joyeuse invocation que les Grecs aimaient à répéter au lever du soleil : « Salut, ô lumière ! »

N'est-ce pas aussi un hymne à la lumière que ce cantique du vieillard Siméon qui, dès l'aube du christianisme, salue la naissance de Jésus et son apparition en ce monde : « Mes yeux ont vu ton salut, que tu as préparé à la face de tous les peuples, lumière pour éclairer les nations et gloire de ton peuple Israël » (*Luc*, II, 30-32).

Le Messie n'était pas attendu seulement comme le libérateur qui sauverait le peuple de Dieu de ses ennemis ; il devait être aussi le Maître, qui révélerait aux âmes de bonne volonté les voies de Dieu.

Ces espérances s'expriment particulièrement dans les psaumes de Salomon ², composés par un ou des pharisiens, après l'invasion de

1. *Protreptique*, XI, 113.

2. Ces psaumes, qui n'appartiennent pas à la Bible, ont été écrits peu après l'invasion de Pompée en Palestine (63 av. J.-C.) ; leur auteur (ou leurs auteurs) appartenait au parti des pharisiens. Le texte original hébreu n'existe plus ; nous en possédons une version grecque, éditée et traduite en français par M. Viteau (Paris, 1911). C'est cette traduction qui est citée ci-dessus.

Pompée. L'auteur ressent douloureusement l'iniquité de son peuple, et il aspire vers le Messie qui le ramènera dans les voies de la justice :

... Il n'y avait personne qui pratiquât parmi eux, à Jérusalem, la miséricorde et la vérité. Loin d'eux avaient fui ceux qui aimaient les assemblées des saints comme les passereaux s'envolent de leur nid ; ils erraient dans les déserts, pour sauver leur vie du danger... ; ils avaient été dispersés dans tout le pays par les impies ; car le ciel s'était refusé à répandre la pluie sur la terre, les sources s'étaient arrêtées..... car il n'y avait personne parmi eux qui pratiquât l'équité et la justice ; depuis leur prince jusqu'au peuple le plus infime on vivait dans toute sorte de péchés : le roi dans l'impiété, et le juge dans la prévarication, et le peuple dans le péché.

Vois, Seigneur, et suscite-leur leur Roi, fils de David, à l'époque que tu connais, toi, ô Dieu, pour qu'il règne sur Israël ton serviteur, et ceins-le de la force, pour briser les princes injustes... Alors il rassemblera le peuple saint qu'il conduira avec justice, il gouvernera les tribus du peuple sanctifié pour le Seigneur son Dieu... Il sera pur du péché pour commander aux peuples immenses, pour reprendre les chefs et détruire les pécheurs par la force de sa parole ; il ne faiblira pas pendant ses jours, appuyé sur son Dieu, car Dieu l'a fait puissant par l'esprit saint, et sage par le don de conseil éclairé, accompagné de la force et de la justice... Il paît le troupeau du Seigneur dans la foi et la justice, et il n'en laissera pas, parmi eux, être malades, dans leur pâturage ; il les conduira tous dans

l'égalité, et il n'y aura pas parmi eux d'orgueil pour y opprimer les autres. Telle est la majesté du Roi d'Israël, que Dieu a prévue, dans son dessein de le susciter sur la maison d'Israël pour la corriger. Ses paroles sont purifiées plus que l'or le plus précieux ; dans les assemblées, il jugera les tribus du peuple sanctifié ; ses discours seront comme des discours de saints au milieu des peuples sanctifiés. Heureux ceux qui vivront en ces jours-là pour contempler le bonheur d'Israël dans les réunions des tribus ! Que Dieu le fasse ! Que Dieu hâte sa miséricorde sur Israël : il nous délivrera de la souillure d'ennemis impurs ! Le Seigneur est notre Roi pour toujours et toujours ! (*Ps.*, xvii, 17 sqq.).

Heureux ceux qui vivront en ces jours-là, pour contempler les bienfaits du Seigneur qu'il procurera à la génération à venir, sous le sceptre correcteur du Christ du Seigneur, dans la crainte de son Dieu, dans la sagesse de l'esprit, de la justice et de la force, de manière qu'il dirige les hommes dans les œuvres de la justice par la crainte de Dieu, pour les établir tous en présence du Seigneur ! (*Ps.*, xviii, 7 sqq.).

Ce n'est pas sans émotion que nous relisons aujourd'hui ces textes vieux de deux mille ans. Quarante ans plus tard, le Christ naîtra, et ceux qui l'appellent ainsi, ces pharisiens, ne le reconnaîtront pas. Ils gémissent de l'iniquité universelle, ils répètent avec douleur la parole du psaume : « Il n'y a personne qui fasse le bien, personne ! » Ils appellent ce maître juste « dont les discours seront comme des discours

de saints au milieu du peuple sanctifié », ce bon Pasteur qui « paîtra le troupeau du Seigneur dans la foi et la justice, qui n'en laissera pas, parmi eux, être malades, dans leur pâturage ». Soixante-dix ans plus tard, il est venu vers les ignorants, ce Maître aux discours saints, vers les brebis malades, ce bon Pasteur, et ceux qui l'appelaient ainsi l'ont méconnu et haï et crucifié. C'est que ces pharisiens, dont ces psaumes expriment les espérances et les prières, réduisent la religion du Seigneur à leurs traditions de parti, et voient avant tout, dans cette ère de sainteté où ils aspirent, l'avènement et la domination de leur secte. Et la première tâche du Christ sera de leur arracher les âmes pour les libérer.

Ce n'est pas le lieu de raconter le conflit, que nous connaissons assez, entre les docteurs de la nation et le Maître unique. Mais il faut insister un peu sur l'état d'anarchie que ce conflit révèle et que le Christ seul pouvait guérir. Chrétiens, nés et élevés dans la grande lumière de l'Église, nous concevons souvent le passé juif à l'image du présent. Les mystères de Dieu et ceux de notre destinée nous sont enseignés dès l'enfance par une autorité infaillible ; nous savons, avec une pleine certitude, où nous allons et ce que nous devons faire pour y tendre. Cette assurance, qui nous est devenue familière, nous

paraît si naturelle, que d'instinct, nous en étendons le bénéfice aux Juifs : nous imaginons leur synagogue à l'image de notre Église, pourvue, comme elle, d'un magistère infailible, guidant avec certitude la croyance et la vie de tous les Israélites de bonne volonté.

Un regard jeté sur le passé nous fait mieux apprécier l'œuvre de Jésus, la lumière qu'il est venu nous apporter et dont il a confié le dépôt à son Église. Sans doute la condition des Juifs était meilleure que celle des païens : ainsi que saint Paul le rappelait (*Rom.*, ix, 4), « à eux appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses et les patriarches ». Dieu, qui ne s'est laissé nulle part sans témoignage, a multiplié ces témoignages au sein du peuple choisi ; et, à mesure que les siècles se déroulent et que l'heure du Messie approche, la lumière se fait plus distincte. Mais ce n'est encore qu'une aurore pâle, aux lueurs incertaines ; la lumière qui vient en ce monde, le soleil levant, c'est le Christ.

Dans ces longues années qui précèdent sa venue, on sent partout une impression d'incertitude et d'attente ; on répète volontiers la parole du psaume : « Il n'y a plus de prophètes » ; le Saint-Esprit ne parle plus aux hommes comme il faisait jadis ; « depuis que sont morts

Aggée, Zacharie et Malachie, l'Esprit-Saint a disparu d'Israël » ; comme l'écrira un autre écrivain juif à la fin du 1^{er} siècle : « Maintenant les justes ont disparu, et les prophètes sont morts ¹. »

Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir, autour de Jésus, les incertitudes et les contradictions de l'enseignement traditionnel des Juifs. Ne disons rien des dogmes qui leur sont encore voilés et que le christianisme révélera : avant tout, le mystère de la Trinité. Les vérités mêmes qu'ils possèdent ne sont pas entièrement assurées, ni soustraites à la discussion. Quelle est la destinée humaine ? La tombe est-elle la fin de tout, ou faut-il espérer la résurrection glorieuse, au dernier jour ? Sadducéens et pharisiens se partagent : les premiers raillent les espoirs d'outre-tombe, que les seconds entretiennent. Même contradiction au sujet des anges : les pharisiens y croient, les sadducéens n'y croient pas. Et l'on ne peut méconnaître la portée de ces conflits, en disant que les sadducéens ne sont qu'une secte hérétique : ils ne sont pas au ban du judaïsme, tout au contraire c'est parmi eux que se recrutent les prêtres. Il est vrai que les Israélites pieux se détournent

1. On trouvera ces textes et quelques autres dans notre *Histoire des origines du Dogme de la Trinité*, p. 154 sq.

d'eux, et se groupent avec plus de confiance autour des docteurs, des légistes, qui sont les pharisiens ; mais précisément cette opposition des docteurs et des prêtres, ce conflit entre l'école et le temple est pour le judaïsme une blessure dangereuse et douloureuse. Et, malgré l'aversion qu'inspirent les détenteurs indignes du sacerdoce, les Anne, les Caïphe, la foi juive reste déconcertée par leur scepticisme railleur.

Du côté des pharisiens d'ailleurs le danger n'est pas moindre : leur foi juive est sincère, et c'est une force, mais leur présomption, leur orgueil, leur intolérance est un grand péril pour les âmes. « Vous fermez aux hommes le royaume des cieux, vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous empêchez les autres d'y entrer » (*Mt.*, xxiii, 13). La loi juive, déjà lourde à porter, a été surchargée par eux de tant de préceptes qu'elle devient un poids intolérable, « un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter », ainsi que le dira bientôt saint Pierre (*Act.*, xv, 10). Et, comme il arrive souvent, le rigorisme entraîne l'hypocrisie : « ils lient des fardeaux pesants, et ils les mettent sur les épaules des hommes, mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt » (*Mt.*, xxiii, 4). « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous ressemblez à des sépulchres blanchis, qui paraissent beaux en dehors, et qui, au

dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés. Vous de même, au dehors vous paraissez justes aux hommes, mais, au dedans, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité » (*ib.*, 27-28). Et, ce qui est plus funeste encore à la vie morale, l'amas des prescriptions rituelles étouffe la justice ; les commandements les plus graves de la loi divine sont effacés par des fictions légales : un fils sera dispensé d'assister son père ou sa mère en déclarant que toute sa fortune est corban (*Mc.*, VII, 11), c'est-à-dire vouée à Dieu. On filtre le moucheron, et on avale le chameau (*Mt.*, XXIII, 24). Et ce que Jésus dénonce ainsi avec indignation, les pharisiens en donneront dans sa passion de nouveaux et terribles exemples : ils n'osent pas entrer chez Pilate, de peur de se souiller à son contact et de ne pouvoir manger la Pâque, mais ils n'ont nul scrupule de réclamer la mort du Christ ; ils ne veulent pas recevoir les trente deniers de Judas, parce que c'est le prix du sang, mais ils ne s'inquiètent pas d'avoir versé ce sang.

Il faut avoir devant les yeux ces infirmités et ces tares du judaïsme pour comprendre le rôle de Jésus-Christ, lumière du monde, maître unique. Il a eu compassion de ces immenses miseres, et il est venu les guérir. L'évangile nous rapporte que c'est cette compassion qui

l'a pressé de grouper autour de lui ses apôtres et ainsi de fonder l'Église enseignante : « Voyant la foule, il fut ému de compassion pour elle, parce qu'elle était languissante et abattue, comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers ; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson », et il appela les douze (*Mt.*, ix, 36-38).

Des brebis sans pasteur, n'est-ce pas d'un mot l'état des foules qui se pressent autour de lui ? Tous ceux qui sont venus jusqu'alors sont des voleurs et des brigands ; ils ne songent qu'à piller et à tuer ; lui, il est le bon pasteur, et il donne sa vie pour ses brebis. Aussi ses brebis reconnaissent sa voix. Dès le début de son enseignement, il saisit ses auditeurs par cet accent tout nouveau : à la fin du discours sur la montagne, saint Matthieu remarque (vii, 28-29) : « Les foules étaient frappées de son enseignement, car il enseignait comme ayant autorité, et non pas comme leurs scribes ». Saint Marc (i, 22) note la même impression, et dans les mêmes termes, à propos de l'enseignement de Jésus à Capharnaüm, tout au début de son ministère. Un peu plus tard, comme Jésus enseignait dans le temple, à Jérusalem, les pharisiens envoyèrent leurs agents pour se

saisir de lui ; ces hommes revinrent : Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? demandent les pharisiens. Jamais homme n'a parlé comme cet homme (*Jo.*, VII, 46). C'est encore l'impression ressentie par les gens de Nazareth quand Jésus commence à y prêcher : « Tous étaient dans l'admiration des discours de grâce qui sortaient de sa bouche » (*Lc.*, IV, 22). Il est vrai, les gens de Nazareth se ressaisissent bientôt, et s'indignent, et veulent le tuer. L'accent du Christ, comme la grâce de Dieu, n'est pas irrésistible ; on peut se raidir contre son charme ; mais on ne le peut pas sans déchoir. Après le discours sur le pain de vie, dans la synagogue de Capharnaüm, beaucoup de disciples s'éloignent, scandalisés par un mystère trop divin pour eux ; aux quelques fidèles, qui restent, Jésus dit : Voulez-vous vous en aller, vous aussi ? Pierre répond : A qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle (*Jo.*, VI, 69). C'est là le secret de son ascendant : ses paroles, comme il le dit lui-même, sont esprit et vie (VI, 63).

Aussi les âmes de bonne volonté, et elles sont encore nombreuses dans le judaïsme, se pressent à sa suite : beaucoup, sans doute, sont attirés par l'appât des miracles, mais beaucoup aussi le suivent parce qu'ils ont faim de la parole de Dieu. Qu'on se rappelle, par exemple, la première multiplication des pains (*Mc.*, VI, 30...) :

les apôtres reviennent de la mission où Jésus les a envoyés ; le Christ veut les emmener à l'écart prendre un peu de repos, car la foule qui les assiège est si nombreuse qu'ils n'ont même pas le temps de manger ; ils traversent donc le lac ; mais la foule les poursuit jusque dans le désert, et Jésus, ayant pitié de ces pauvres gens comme de brebis sans pasteur, les enseigne pendant toute la journée et, le soir, les voyant sans ressource, multiplie pour eux les pains. On est avide de l'entendre, et aussi de l'interroger : « Que faut-il faire pour gagner la vie éternelle ? » (*Lc.*, xviii, 18). « Quel est le plus grand des commandements ? » (*Mt.*, xxii, 36). Faut-il adorer à Jérusalem ou sur le Garizim, comme le font les Samaritains ? (*Jo.*, iv, 20). Hélas, combien sont-ils ceux à qui il pourrait répondre, comme à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ignorez » ! et pourtant le Père veut être adoré en esprit et en vérité, il cherche de ces adorateurs, et n'en trouve pas.

Nous avons tous présent à l'esprit le récit de la conversion de saint Paul, sur le chemin de Damas : ébloui et terrassé par la vision céleste, il dit au Christ qui lui est apparu : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Cette rencontre décisive du pharisien converti et du Christ, c'est toute l'histoire évangélique : le

peuple juif, meurtri et brisé par l'épreuve, gît à terre ; ses yeux sont voilés, mais il sent Dieu venir à lui, et il lui demande : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? A ce cri d'angoisse tout l'enseignement de Jésus répond.

Cette réponse, nous la connaissons, et ce n'est pas le lieu de l'exposer en détail ; mais il est nécessaire d'en rappeler les traits essentiels ; ils domineront toute la vie chrétienne. Faisons effort pour les saisir, tels qu'ils apparurent au premier jour, aux auditeurs du Christ.

Ce qui les frappe tout d'abord, c'est l'accent souverain de la parole du Seigneur : il enseignait avec autorité, et non pas comme les scribes. Les docteurs que les Juifs avaient l'habitude d'entendre dans les synagogues, n'étaient et ne voulaient être que l'écho fidèle de la tradition : ils répétaient, c'était leur rôle essentiel, et c'est ce que signifiait le nom de *mischna*, qui forme le recueil fondamental du Talmud. Jésus ne répète pas les paroles des autres ; il enseigne en son nom, dans la plénitude de son autorité.

L'impression si vive que ressentirent les auditeurs du Christ, tous les lecteurs de l'Évangile l'éprouvent encore ; il suffit pour la renouveler de relire le discours sur la montagne, cette charte royale, où Jésus promulgue sa loi ;

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras point ; et moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère se rend justiciable du tribunal...

Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras pas d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur...

Il a été dit : celui qui répudie sa femme doit lui donner un acte de divorce. Mais moi, je vous dis que quiconque répudie sa femme, à moins que ce ne soit pour cause d'infidélité, l'expose à commettre un adultère ; et quiconque épouse une femme répudiée, commet un adultère.

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras de tes serments devant le Seigneur. Mais moi je vous dis de ne pas jurer du tout...

Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent ; mais moi je vous dis de ne pas résister au mal...

Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent...

Ces commandements donnés aux anciens, c'est la loi même de Moïse ; c'est vis-à-vis d'elle que Jésus revendique cette autorité souveraine pour la réformer, la rendre plus intime et plus sainte. Moïse lui-même, quand il la promulguait jadis, ne faisait que transmettre les ordres du Seigneur ; il n'était pas lui-même le législateur,

mais son confident, son serviteur. Ici rien de semblable : le Christ parle, décide, ordonne en son nom personnel.

Dès le premier jour, nous l'avons dit, ses auditeurs sont impressionnés par cet accent. A mesure que le Fils de Dieu sera mieux connu, cette impression sera plus profonde : pour les premiers chrétiens, Jésus sera non seulement le Législateur par excellence, mais la Loi, et cette assurance leur donnera une force que les païens leur envieront et que nulle persécution ne pourra ébranler. Dans ce monde hellénique et romain, où bientôt l'Évangile va se répandre, la vie religieuse, la vie morale ne trouve même pas cette direction précaire que le judaïsme donnait à ses fidèles. Là, plus encore qu'à Samarie, on ignore ce qu'on voudrait adorer et, comme le dira saint Paul aux Athéniens, on est réduit à chercher à tâtons ce Dieu pourtant si proche et qui se révèle de tant de façons. On ne sait ni ce qu'il est ni ce qu'il demande. Les chrétiens, eux le savent : le Fils de Dieu leur a révélé son Père et leur a appris à le servir comme il veut être servi, en esprit et en vérité.

Et ce magistère souverain, qui réforme les traditions les plus sacrées, les respecte et les consacre. Les réformateurs humains rejettent avec impatience ou mépris ce qu'ils prétendent réformer ; une lézarde qu'ils voient ou croient

voir dans le vieil édifice les autorise à tout renverser. Le Fils de Dieu ne réforme pas ainsi ; il commence son discours par ces déclarations : « Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. En vérité, je vous le dis, le ciel et la terre passeront, avant qu'un seul iota, un seul trait passe de la loi, sans que tout soit accompli. » Et en effet, s'il réforme, c'est pour parfaire ; la loi ne tombera, au soleil de l'évangile, que comme une fleur qui mûrit en portant son fruit.

Ainsi tout ce passé juif, si vénérable, si cher aux auditeurs du Christ, n'est pas aboli ; il s'accomplit. De même que, à la Transfiguration, Moïse et Élie apparaissent aux côtés de Jésus et brillent de sa lumière, ainsi tout l'Ancien Testament, histoire et textes prophétiques, est attiré par lui et s'éclaire de son rayonnement.

Et l'on verra l'Église chrétienne, alors même qu'elle est persécutée par le judaïsme, couvrir avec respect tout ce passé juif, tout plein du Christ. Même ce qui était caduc, ce qui est maintenant périmé, le temple et ses fêtes et son culte, n'est pas repoussé dès le premier jour : les apôtres, Pierre et Jean et Jacques, viennent encore prier dans cette antique demeure que Dieu abandonne, et Paul lui-même pousse la condescendance jusqu'à pratiquer les

purifications des Juifs qui viennent s'acquitter de leurs vœux dans le temple. Il faudra la ruine de Jérusalem et du lieu saint pour abolir définitivement ce culte. Et, le culte aboli, l'Ancien Testament demeure ; les promesses se sont accomplies, leur accomplissement ne les fait pas oublier aux chrétiens ; il les consacre à leurs yeux : ils sont les fils d'Abraham, ils sont le véritable Israël.

L'Église n'est donc pas pour les premiers chrétiens une création nouvelle, qui date d'hier ; elle est pour eux une aïeule vénérable :

La femme âgée, des mains de laquelle tu as reçu le petit livre, qui est-elle, à ton avis ? La Sibylle, répondis-je. Tu te trompes, reprit le Pasteur, ce n'est pas elle. Qui est-elle donc ? L'Église. Pourquoi est-elle âgée, lui demandai-je ? Parce que, me répondit-il, elle a été créée la première, avant toute chose : voilà pourquoi elle est âgée ; c'est pour elle que le monde a été fait ¹.

Dans la propagande chrétienne cette croyance fut une grande force : le monde païen, si curieux d'anciennes révélations, était porté à mépriser une doctrine née de la veille ; il était au contraire impressionné par ce passé immense qui prolongeait le christianisme et qui le reliait aux origines mêmes de l'humanité. Pour l'his-

1. *Pasteur d'Hermas*, vision II, 4.

toire de la morale et de l'ascétisme chrétiens, ce respect de l'Ancien Testament a aussi une grande importance : pendant longtemps, on peut dire pendant toute l'antiquité chrétienne, les saints du judaïsme, patriarches, prophètes, martyrs, furent pour les chrétiens des modèles sans cesse étudiés : il suffira de rappeler ici les livres de saint Ambroise sur les saints patriarches. Plus tard, les héros du christianisme nous deviendront plus familiers et plus chers, et ils le méritent, étant pour nous à la fois plus proches et plus parfaits ; mais ils ne nous feront pas oublier les vieux saints, Abraham ou Job ou Moïse, et ces figures antiques seront toujours contemplées par nos saints avec vénération et amour.

Au-dessus des saints de l'Ancien Testament apparaît Dieu, dont la Providence paternelle est dans toute cette histoire si merveilleuse ; et c'est pour la conscience chrétienne une révélation inépuisable. Et puis les textes sacrés, les prières et, par-dessus tout, les psaumes. Dans toute l'antiquité chrétienne, le psautier est l'aliment quotidien de la piété ; il l'est encore aujourd'hui ; c'est lui que l'Église présente chaque jour à ses prêtres et à ses moines, dans l'office divin ; c'est lui qui nous forme à la prière, qui nous fait sentir jusqu'au fond de l'âme, de cette âme, hélas, trop insensible, et

notre immense misère, et le besoin que nous avons de Dieu. Qui de nous se laisserait arracher des mains ce livre divin ?

Si la possession de ces trésors nous est assurée pour toujours, rappelons-nous que nous les devons au Christ et à son Église. Dès le début du christianisme, on trouva des gens qui se réclamaient du Christ et qui croyaient lui être plus fidèles en repoussant toute cette tradition juive. Ce fut, par exemple, la prétention de Marcion. C'est là, dira-t-on, une querelle bien vieille. Elle se renouvelle aujourd'hui. Il y a cinq ans, Harnack consacrait à Marcion un livre qui est plus qu'une étude historique, une apologie passionnée. La Réforme, d'après lui, a eu le tort de nous enchaîner à l'Ancien Testament, libérons-nous, et laissons tomber ce poids mort ! Il ne manque pas sans doute d'exégètes qui volontiers répéteraient ce cri de guerre ; mais nous, l'Église catholique nous garde : cette Bible, que les réformateurs du xvi^e siècle lui opposaient comme une force rivale, elle la vénérât alors mieux qu'eux, elle la défend aujourd'hui contre eux, et elle répète avec assurance la parole de son Maître : « Le ciel et la terre passeront, avant qu'un seul iota, qu'un seul trait passe de la loi, sans que tout soit accompli. »

Ces derniers mots du Seigneur donnent à cette sentence toute sa force : la loi, les prophètes demeurent, et pourtant ils se transforment, c'est-à-dire ils s'accomplissent. Nous l'avons déjà constaté en relisant les commandements nouveaux du Christ, dans le discours sur la montagne. Nous devons y insister maintenant. Il y a manifestement dans l'Évangile une perfection nouvelle, qui dépasse infiniment celle de la loi : « Je vous le dis, si votre justice ne dépasse celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Cette perfection nouvelle, c'était une révélation réservée au Fils de Dieu : ceux qui sont venus avant lui, ses précurseurs, ses serviteurs, n'apportaient aux hommes qu'un message provisoire, qui devait les disposer à des grâces plus hautes. Le Fils de Dieu parut enfin, plein de grâce et de vérité ; de même que sa personne était parfaite, sa révélation était plénière. Mais en quoi consiste cette plénitude et, si on la compare aux révélations antérieures, cette nouveauté ? Pour nous en tenir à l'aspect, que nous étudions ici, de la vie et de la perfection morales, qu'est-ce qui distingue l'enseignement du Seigneur de celui de ses devanciers ?

On peut dire, et nous y insisterons davantage plus bas, que la loi qu'il promulgue est plus intime : là où la loi mosaïque ne visait

que l'action extérieure, la loi évangélique atteint l'âme ; Moïse disait : « Tu ne tueras pas » ; Jésus ajoute : « Tu ne haïras pas. » Moïse disait : « Tu ne commettras pas d'adultère » ; Jésus dit : « Tu n'auras pas de mauvais désir. » Parce que cette loi pénètre en nous plus profondément, elle réduit à l'unité la multiplicité apparente des préceptes : tout se ramène à un seul commandement : l'amour : aimer Dieu et le prochain, c'est toute la loi et les prophètes (*Mt.*, xxii, 40).

On peut ajouter que cette profondeur de la loi du Christ donne à la morale évangélique son caractère de sincérité et de liberté. Il peut y avoir hypocrisie et faux semblant dans la pratique exacte d'une loi rituelle ; on peut, sans réformer son cœur, sans aimer Dieu, s'acquitter exactement des dîmes, des jeûnes, des aumônes ; la loi évangélique, si elle est fidèlement pratiquée, rend cette duplicité impossible : le premier objet de notre amour, c'est Dieu ; le témoin que nous recherchons dans tous nos actes, c'est le Père qui voit dans le secret.

Avec la duplicité disparaît la contrainte : il faut se faire violence pour paraître autre que l'on n'est, pour couvrir d'une pierre bien blanche une fosse pleine d'ossements et de pourriture ; si le cœur est à Dieu, la vertu en germe spon-

tanément, sincère et candide ; c'est la vie de Dieu qui anime l'âme et qui transforme le corps lui-même. Il faut dire enfin que cette loi saisit et entraîne l'homme tout entier : tout ce qu'il a de plus cher est sacrifié : père, mère frères, sœurs, l'âme elle-même ; quiconque hésite devant l'un de ces sacrifices, n'est pas digne du Christ.

Cette description est exacte ; mais elle n'atteint pas encore la racine profonde de la loi évangélique ; c'est dans l'âme même du Fils de Dieu qu'il la faut chercher.

Jésus, nous le savons, est vraiment homme et vraiment Dieu ; son âme humaine, unie personnellement au Verbe de Dieu, est toute investie, toute pénétrée de sa lumière ; elle le contemple intuitivement, face à face. Le Christ vit ici-bas, converse avec les hommes, se réjouit ou souffre avec eux ; il les aime, il les exhorte, il les guérit ; mais toutes ces actions extérieures n'absorbent pas sa vie, ne voilent pas un instant cette contemplation perpétuelle qui est sa béatitude et sa nourriture. Sa vie morale se trouve ainsi entraînée par un courant irrésistible vers ce Dieu infiniment beau, infiniment bon, qu'elle contemple et qui la ravit.

Si nous voulons entendre quelque chose de ce mystère, considérons l'exemple des grands contemplatifs : auprès du Dieu qui les a saisis,

tout le reste disparaît, ne compte plus, c'est un néant. Et pourtant ils ne jouissent pas encore de la vision intuitive ; ils vivent de la vie de foi ; mais la foi est pour eux si lucide, si ardente, qu'ils ne voient plus que cette splendeur bienheureuse qui les attire. Au terme, le voile tombe, la foi devient une claire vue, et cet attrait, jusque-là si puissant, est incoercible comme la nature elle-même.

S'il en est ainsi pour de faibles créatures, qu'en sera-t-il du Fils de Dieu ?

Relus à cette lumière, certains textes évangéliques font entrevoir des profondeurs qui échappent à une première lecture : « bienheureux les purs de cœur, parce qu'ils verront Dieu » ; « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés » ; « cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». « Marthe, Marthe, une seule chose est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée ».

Dans ces textes, dans tant d'autres semblables, apparaît, sous divers aspects, cette vérité capitale, qui domine toute la vie de Jésus : Dieu seul ! C'est toute la vie, tout l'amour, tout le bonheur. Et ce qu'on aperçoit ainsi dans sa prédication, se manifeste plus clairement dans certaines confidences plus intimes : « Ma nour-

riture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » ; « vous allez vous enfuir et me laisser seul ; mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi... »

Et, si on veut aller jusqu'au bout de ces confidences, ce qu'on découvre, ce n'est pas seulement cette contemplation intuitive que les élus auront au ciel et que l'âme humaine de Jésus possède déjà dès sa vie mortelle, c'est, au fond de l'être même de Jésus, dans sa nature divine, cette unité indissoluble qui le relie à son Père et cette dépendance totale dont il a conscience et où il se complaît.

Tout ceci semble incommunicable ; et en effet nulle créature ne pourra s'unir à Dieu dans cette unité de nature qui est le privilège des trois personnes divines. Et pourtant cette unité incommunicable, que nous ne pourrions même pas soupçonner, si Dieu ne nous en avait révélé le mystère, c'est le terme idéal que Jésus propose à notre imitation : « Qu'ils soient tous une seule chose, de même que toi, Père, es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient eux aussi une seule chose en nous ! » (*Jo.*, xvii, 21). De même la perfection divine nous sera toujours inaccessible, et cependant Jésus a dit à ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (*Mt.*, v, 48.)

C'est là ce qui donne à la loi évangélique son

caractère essentiel : c'est une loi conçue et formulée par un Dieu, qui, possédant en lui la plénitude de la perfection, appelle les hommes à gravir ce sommet. Certains philosophes grecs avaient proposé à l'homme cet idéal : imiter Dieu ; mais ce Dieu qu'ils proposaient en modèle, ils ne le connaissaient pas, et, s'ils s'efforçaient d'en fixer les traits, ils les dessinaient d'après leurs rêves ou, trop souvent, d'après leurs faiblesses. « Nul homme n'a jamais vu Dieu, mais le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a fait connaître » (*Jo.*, 1, 18).

De là vient à la loi chrétienne son exigence infinie : quiconque veut lui être entièrement fidèle ne peut rien se réserver ; il doit non seulement se donner entièrement lui-même, mais donner plus qu'il n'a, Dieu suppléant à son indigence et remettant sans cesse aux mains de ce mendiant qu'il a fait son fils les trésors infinis qu'il veut couronner. En vain l'homme voudrait limiter son effort, s'arrêter en chemin ; il demande, par exemple, avec saint Pierre : Combien de fois devrai-je pardonner à mon frère ? jusqu'à sept fois ? Jusqu'à septante fois sept fois, lui répond le Christ, lui faisant entendre que ce pardon doit être sans mesure, comme le pardon même de Dieu. Dès le premier pas, ils croient avoir parcouru toute la carrière :

« Nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi », lui dit saint Pierre ; et il ne prévoit ni la passion de son Maître, ni tant de persécutions, d'épreuves et de travaux qui lui étaient réservés à lui-même et que la croix devait couronner. Dès les premières révélations aussi il semble que Dieu ait dit son dernier mot, et Nathanaël s'écrie : « Tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël » (*Jo.*, 1, 49) ; et Jésus reprend avec condescendance : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois ? tu verras de plus grandes choses. » Un peu plus tard c'est la Transfiguration, et saint Pierre s'écrie : « Seigneur, nous sommes bien ici ! dressons-y trois tentes ! » Ainsi, à chaque étape de cette carrière, marquée par tant d'efforts et tant de grâces, l'homme voudrait s'arrêter, mais le Christ l'entraîne. Saint Augustin dira plus tard à ses fidèles : « Ne soyez jamais satisfaits de ce que vous êtes, si vous voulez atteindre à ce que vous n'êtes pas encore. Dès que vous vous complaisez en vous-mêmes, vous restez sur place. Si vous dites : Cela me suffit, vous êtes morts. Il faut toujours croître, toujours marcher, toujours progresser¹. »

Les appels du Christ sont plus pressants encore que ceux d'Augustin, et plus intimes.

1. Sermon 169, 15, 18 (*Patr. lat.*, xxxviii, 926).

Nous les lisons dans l'évangile ; et chaque chrétien les entend au fond de son cœur. L'ambition de notre Maître pour nous est sans bornes ; il veut nous soulever jusqu'à la contemplation de Dieu, jusqu'au partage de sa béatitude, de sa perfection, de son unité avec le Père. En vérité, le royaume de Dieu est semblable à un ferment ; le Christ l'a mêlé dans la pâte de notre pauvre humanité ; il la fera lever tout entière.

Mais, si ses exigences sont infinies, que sa patience est grande ! Le psalmiste chantait déjà : « Dieu voit la boue dont il nous a pétris, et il a pitié de ses pauvres enfants. » Cette pitié est plus touchante encore en Jésus, dont le cœur d'homme compatit à nos misères et est meurtri de nos épreuves. Tout l'évangile nous manifeste cette condescendance, qui s'incline vers nous, nous appelle, nous attire peu à peu et nous attend. « J'aurais d'autres choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas encore les porter » : c'est au dernier jour de sa vie mortelle, à la Cène, que Jésus parle ainsi à ses apôtres privilégiés. La même condescendance apparaît dans toute la formation des apôtres et l'étude de l'Église naissante nous fera contempler encore cette bonté patiente de Dieu pour ses enfants ¹.

1. Ce double caractère de la morale évangélique,

indulgence patiente et exigence extrême, a été bien saisi par Jacques RIVIÈRE dans ses notes de captivité (*A la trace de Dieu*, p. 114-118) : « D'une part, tout vous est demandé, mais d'autre part, si peu que vous donniez, cela est déjà beaucoup... C'est là la grande antinomie du christianisme ; c'est par là que la morale chrétienne a une prise si forte ; c'est par la jonction hardie de l'extrême exigence et de l'extrême indulgence. »

CHAPITRE II

LE RÈGNE DE DIEU

L'enseignement de Jésus est d'une richesse qui déborde tous les cadres. Ne pouvant ici en décrire les multiples aspects, nous devons choisir une perspective centrale d'où l'ensemble nous apparaisse sous son vrai jour.

Ce que le Christ prêche avant tout, c'est le règne de Dieu. Quand il arrive en Galilée et qu'il y commence sa prédication, il dit, au rapport de saint Marc (1, 15) : « Le temps est accompli ; le règne de Dieu est proche ; convertissez-vous, et croyez à l'évangile. » Un peu plus tard, quand il propose son enseignement sous la forme des paraboles, l'objet central de ces paraboles est encore le règne de Dieu : C'est lui qui est représenté par la semence que jette le semeur, par le levain qui fait lever la pâte, par le trésor caché, par la perle de grand prix, par le grain de sénevé, par la semence confiée à la terre et qui y mûrit en silence, par

le mélange du grain et de l'ivraie, par le filet de pêche qui ramène pêle-mêle bons et mauvais poissons. Plus tard, en Judée, on entend d'autres paraboles : le sujet en reste le plus souvent le règne de Dieu : ainsi dans la parabole du festin, dans celle des noces, dans celle du débiteur impitoyable, dans celle des vigneron, des deux fils, des travailleurs envoyés à la vigne, des vierges, des talents et des mines ; c'est enfin le règne de Dieu qui se manifeste dans la grande scène du jugement, quand le roi messianique fait le départ des brebis et des boucs, des justes et des pécheurs. Et si nous nous rappelons l'enseignement du Seigneur sur la prière, ne retrouverons-nous pas dans le Pater cette demande qui en est l'âme et qui lui imprime sa direction : « Que votre règne arrive » ?

Pourquoi Jésus a-t-il choisi de préférence ce thème pour sa prédication ? et qu'entendait-il par là ? Pour le comprendre, rappelons-nous brièvement les aspirations de ses auditeurs. Le Christ n'est point venu en terre sans que rien y eût annoncé ou préparé sa venue. Les prophètes l'avaient prédit, et en même temps ils lui avaient frayé les voies, ils avaient été ses précurseurs.

Dieu règne ! Ce seul mot résumait toute la foi et aussi tout l'espoir d'Israël ; le peuple peut avoir des chefs et des maîtres ; il peut

même leur donner le titre de rois ; mais il entend bien que cette royauté est empruntée ; Dieu seul la possède ; c'est son privilège inaliénable. La vision qui fit d'Isaïe un prophète est ainsi rapportée par le voyant :

Dans l'année de la mort du roi Ozias, j'ai vu le Seigneur assis sur un trône élevé, sublime ; les pans de son manteau remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient devant lui... Leurs voix se répondaient ; ils s'écrièrent : Saint, saint, saint est Iahvé des armées : toute la terre est pleine de sa gloire ! A ce cri, les portes tremblèrent sur leurs gonds, et la maison fut remplie de fumée. Et je dis : Malheur à moi ! je suis perdu : car je suis un homme aux lèvres impures, j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures ; et c'est le Roi Iahvé des armées qu'ont vu mes yeux !¹

Iahvé trône dans son temple ; c'est un Dieu de sainteté ; mais en même temps c'est un roi : les plis de son manteau remplissent le temple, les séraphins forment sa cour ; et sa gloire remplit non seulement le temple, non seulement Israël, mais la terre entière. Dès lors donc, on reconnaît que cette souveraineté de Iahvé est universelle : c'est dans Israël qu'il a établi son trône, c'est là qu'il siège ; mais de là il règne sur la terre entière. Ce domaine universel

1. *Isaïe*, VI, 1 sqq. (Trad. Condamin).

de Iahvé, Israël y croit, et en même temps Israël le veut et l'espère : il voit bien que ce Maître du monde n'est point encore reconnu partout ; il doit l'être, il le sera, et tout israélite fidèle à son Dieu travaillera à l'extension de son règne.

Bientôt cet humble royaume, où Dieu régnait, est envahi et subjugué ; le temple, où Dieu trônait, est détruit ; ses fidèles sont captifs à Babylone ; et là ils voient de plus près ces puissants empires dont depuis longtemps ils sentaient le poids : civilisation opulente, temples immenses, richesses dont les Judéens n'avaient pas l'idée, mais de tout cela Iahvé est absent. Contre cette infidélité la foi juive proteste ; dispersés à travers le monde, les Juifs le seront toujours désormais ; mais toujours aussi ils affirmeront le droit de Dieu sur ce monde qui l'ignore. Et quand la masse des déportés est rentrée au pays, elle sent bientôt que le règne de Dieu est menacé là même par les rois grecs de Syrie, et le sentiment religieux se révolte, avec les Macchabées, plus encore que le sentiment national, contre l'envahisseur impie.

Ainsi pendant ces derniers siècles du judaïsme, cette foi en l'universel règne de Dieu s'affirme et s'exalte de plus en plus. Iahvé disait déjà dans Jérémie, xxvii, 5 : « C'est moi qui ai fait la terre, les hommes et les bêtes qui l'habitent,

dans la force de mon bras, et je la donne à qui me plaît ; or voici que j'ai donné toutes ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Mais depuis l'exil surtout on aime nommer Iahvé Dieu du ciel et de la terre, Seigneur du ciel, roi des siècles, Maître du monde, Dieu et maître de tout, roi de toute la création. Et le psalmiste chante : « A toi est le jour, à toi la nuit ; c'est toi qui as fait l'aurore et le soleil ; c'est toi qui as formé les confins de la terre, qui as fait l'été et l'hiver » (LXXIV, 16) ; c'est lui qui donne l'herbe aux troupeaux, le pain et la vie aux hommes ; tout ici-bas attend de lui sa nourriture ; il ouvre la main, et enrichit tout ; s'il se détourne, tout est bouleversé ; s'il retire son esprit, tout retombe en poussière. Et cette action nous atteint partout : « Où fuirai-je de devant ta face ? Si je monte au ciel, tu y es ; si je me couche au cheol, je t'y trouve ; si je prends les ailes de l'aurore, et que j'aille habiter aux extrémités de la mer, c'est ta main qui me conduit, c'est ta droite qui me soutient » (CXXXIX, 7).

Ce domaine universel sera un jour reconnu partout : « Du levant au couchant mon nom est grand parmi les nations, en tout lieu un sacrifice d'encens est offert en mon nom et une offrande pure, car mon nom est grand parmi les nations, dit Iahvé des armées » (*Mal.*, I,

11). Et dès aujourd'hui c'est un domaine intime, qui saisit ses fidèles et leur donne déjà une assurance que rien ne trouble et des prémices certaines d'un bonheur qui ne finira pas : « Qui ai-je dans le ciel en comparaison de toi ? Et, sans toi, rien ne me plaît sur la terre. Ma chair et mon cœur se consomment. Dieu est mon rocher et ma part pour toujours ; car voici que ceux qui s'éloignent de toi périssent, tu détruis tous ceux qui fornicquent loin de toi. Pour moi, mon bien est d'être près de Dieu, j'ai placé mon refuge en mon Seigneur Iahvé » (*Ps.*, LXXIII, 25...).

Ces horizons immenses, vastes comme le monde, ces vues profondes qui suivent l'action de Dieu jusqu'au plus intime de nos cœurs, c'est l'Esprit de Dieu qui les découvre aux prophètes ; le Fils de Dieu dans l'évangile y répandra sa lumière.

Tous les traits que nous avons relevés se retrouvent en effet dans la prédication du Christ et ils y ont un tel relief qu'ils ne s'en effaceront jamais. Le judaïsme bientôt, sous l'empire de ses rancunes et de ses haines, rétrécira le domaine de Dieu, pour se le réserver à lui seul. Parmi un grand nombre de textes il suffira d'en rappeler un ou deux : Le rabbin Éléazar ben Azaria fait dire à Dieu : « De même que vous me reconnaissez comme le Dieu unique

dans le monde, ainsi je vous reconnais comme l'unique peuple sur la terre. » Et Akiba, plus éloquemment, fait dire aux Israélites : « Le connaissez-vous ? Nous voulons vous dire quelques-uns de ses attraits : Mon bien-aimé est blanc et rose. Quand ils entendent ces louanges, les nations disent aux Israélites : Nous voulons aller avec vous... Mais les Israélites leur répondent : Vous n'avez point de part avec lui, mais : Mon bien-aimé m'appartient, et moi à lui ; et encore : Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi. » Cette jalousie étroite, qui veut se réserver le règne de Dieu, et qui par là même s'en exclut, nous la connaissons aussi par l'évangile : c'est elle que Jésus a si souvent condamnée chez les scribes et les pharisiens. Son souvenir nous aidera à mieux comprendre, par contraste, l'enseignement du Fils de Dieu.

Le Christ, certes, a reconnu et consacré les prérogatives d'Israël : si le ciel est le trône de Dieu, si la terre est l'escabeau de ses pieds, Jérusalem est la cité du grand roi (*Mt.*, v, 35) : de même, il représente ailleurs (*xxiii*, 21) le ciel comme le trône de Dieu, et le temple comme le lieu où il habite. Ne reconnaissons-nous pas ici le spectacle contemplé par Isaïe dans sa vision ? Et c'est cette présence de Dieu dans son temple qui le rend si saint :

quand les disciples voient le Seigneur, armé d'un fouet, chasser les vendeurs du temple en s'écriant : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs, ils se rappellent invinciblement la parole du psaume (LXIX, 10) : « Le zèle de votre maison me dévore » (*Jo.*, II, 17). Et le Christ est attaché comme tous les pieux Israélites, et plus qu'aucun d'eux, à ces privilèges religieux de son peuple : il ne peut voir sans pleurer cette ville qui sera détruite, ce temple que Dieu va abandonner et dont il ne restera pas pierre sur pierre. Vraiment oui, « le salut vient des Juifs » (*Jo.*, IV, 22).

Et cependant le royaume de Dieu déborde infiniment les étroites limites d'Israël. Dans ce texte même auquel je viens de faire allusion, Jésus l'enseigne à la Samaritaine : cette femme lui a demandé : Faut-il adorer sur cette montagne, comme nous le pensons, ou à Jérusalem, comme le prétendent les Juifs ? Jésus lui répond : « Crois-moi, femme, l'heure vient où ce ne sera plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... L'heure vient, et la voici, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont ces adorateurs-là que le Père cherche. » Grand mystère : comment le faire entendre aux Juifs, si passionnément attachés à leurs privilèges ?

Jésus, au début de sa prédication, dans le discours sur la montagne, prend son point de départ dans la piété des psaumes, si familière et si chère à ses auditeurs. Nous relisons tout à l'heure ces textes où Dieu nous apparaît comme donnant à toutes les créatures la vie et la nourriture : « Les yeux de tous les êtres sont tournés vers toi dans l'attente, et tu leur donnes la nourriture en son temps ; tu ouvres ta main, et tu rassasies de biens tout ce qui respire » (CXLV, 15-16). « Il fait croître l'herbe sur les montagnes ; il donne la nourriture aux troupeaux, aux petits du corbeau qui crient vers lui » (CXLVII, 8). De même dans le Discours sur la montagne : « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne récoltent, ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit » (*Mt.*, VI, 26). De cette providence universelle le Christ tire ici une leçon de confiance en Dieu ; un peu plus haut, dans ce même discours, il y voit le modèle souverain de l'amour :

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi ; mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez enfants de votre Père céleste ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes ; car si

vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en avez-vous ? est-ce que les publicains n'en font pas autant ? et si vous n'accueillez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? est-ce que les païens n'en font pas autant ? vous serez, vous, parfaits, comme votre Père céleste est parfait (*Mt.*, v, 43 sqq.).

Dans les textes rabbiniques que nous relisons plus haut, le royaume de Dieu était resserré à la mesure de la charité d'Israël : « mon bien-aimé m'appartient, et moi à lui ; vous n'avez pas de part avec lui ». Ici au contraire, la foi en l'universel domaine de Dieu doit éveiller dans nos cœurs la charité universelle : bons et méchants, justes et injustes sont fils du Père céleste et comblés de ses bienfaits : ils doivent être l'objet de notre amour. Jésus ne heurte pas de front le nationalisme étroit des Juifs ; il le domine de toute la hauteur de ces grands dogmes de la création et de la providence. Il s'efforce d'élever jusque-là ses auditeurs : pour cela il les provoque de toute manière, les piquant d'émulation vis-à-vis des publicains et des païens ; surtout leur proposant l'exemple de leur Père céleste, leur donnant comme le terme où ils doivent tendre cet idéal inaccessible : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

De même qu'il est universel, le règne de Dieu

est intime : il commande non pas seulement la correction extérieure, mais la pureté de l'âme : ce n'est plus seulement l'homicide qui est condamné, c'est le sentiment de colère ; ce n'est plus seulement l'adultère consommé, c'est le mauvais désir. Cette loi intime, qui saisit l'âme, l'unit à Dieu : elle lui inspire le souci de plaire à Dieu seul, de vivre avec lui, dans le secret :

Veillez à ne pas pratiquer la justice devant les hommes dans le but de vous donner en spectacle : sinon, vous n'avez pas de récompense auprès de votre Père céleste. Lors donc que tu fais l'aumône, ne fais pas sonner de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être glorifiés par les hommes ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense ; mais quand tu fais l'aumône, toi, ta main gauche ne doit pas savoir ce que fait ta main droite, afin que ton aumône se fasse en secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera. Et quand vous priez, vous ne ferez pas comme les hypocrites ; car ils aiment à prier en se postant dans les synagogues et aux coins des grandes rues, afin d'être vus par les hommes ; je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense ; mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père qui est présent dans le secret, et ton Père, qui voit ce qui se fait en secret, te récompensera... Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste comme les hypocrites, ils ont le visage tout défait pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu

jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (*Mt.*, VI, 1 sqq.).

Ces préceptes admirables formeront le disciple du Christ à une religion sincère, ennemie de l'hypocrisie, du faux semblant, jalouse de réserver à Dieu seul le spectacle secret de sa vertu. C'est ainsi que s'établit dans l'âme le règne de Dieu et son règne exclusif : des hommes on ne désire rien, on n'attend rien, ni récompense ni estime ; le chrétien est libre. C'est cette liberté que l'on admirera chez saint Paul disant aux Galates : « Est-ce la faveur des hommes que je désire ou celle de Dieu ? est-ce que je prétends plaire aux hommes ? Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ » (I, 10) ; et aux Corinthiens (I, IV, 3) : « Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain ; je ne me juge pas non plus moi-même ; je n'ai conscience d'aucune faute, mais ce n'est pas pour cela que je suis justifié ; celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

A l'époque où saint Paul écrivait ainsi, il y avait autour de lui dans le paganisme bien des sages qui prétendaient à cette indépendance : tout l'effort du stoïcisme n'allait-il pas à rendre l'homme indépendant de tout ce qui lui était

extérieur, de tout ce qu'il ne pouvait pas s'assujettir ? N'est-ce pas la règle fondamentale que formulera bientôt Épictète : parmi les êtres, certains dépendent de nous : nos pensées, nos désirs, nos actions ; d'autres n'en dépendent pas : nos corps, nos biens, l'opinion des hommes, leur empire, d'un mot tout ce qui n'est pas nos actions. La règle de la vie sera de se soucier uniquement de ce qui est nôtre, et de mépriser le reste : règle hautaine, règle dangereuse : quiconque en fait la loi de sa vie se libère des autres êtres, sans doute, mais s'en libère par l'orgueil ; indépendant des autres hommes, il sera esclave de lui-même, d'un moi exalté par l'effort qu'il aura fait et par l'isolement qu'il aura créé autour de lui. Le ressort de la vie chrétienne n'est pas l'orgueil ; c'est la soumission amoureuse envers Dieu, notre unique maître, envers le Christ, notre roi ; on dit fièrement avec saint Paul : « Il m'importe fort peu d'être jugé par vous » ; mais l'on ajoute humblement : « Je ne me juge pas non plus moi-même ; celui qui me juge, c'est le Seigneur. »

La liberté chrétienne, c'est le premier fruit du règne de Dieu, tel qu'il nous est proposé par le Christ. Un autre fruit plus doux encore et plus précieux, c'est l'amour de Dieu. Si l'on s'habitue, comme Notre-Seigneur nous l'en-

seigne, à vivre avec Dieu seul, dans le secret, à ne vouloir que Dieu pour témoin de nos vertus, de nos sacrifices, de nos souffrances, à n'attendre nulle récompense que de lui, nulle récompense que lui-même, peu à peu il se noue entre l'âme et Dieu une intimité qui transforme toute la vie ; l'accomplissement de la volonté de Dieu n'est plus un devoir dont on s'acquitte, c'est une nourriture qu'on saisit avidement : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre » (*Jo.*, iv, 34). Dans les pires abandons on n'est plus seul : « Voici que l'heure vient, qu'elle est venue déjà, où vous vous disperserez chacun chez vous et me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, parce que le Père est avec moi » (xvi, 32). Sans doute, cette union avec le Père a chez le Christ une intimité qu'elle n'aura jamais chez nous : la nature humaine de Jésus, unie au Verbe dans l'unité de personne, est commandée tout entière par le bon plaisir divin ; de plus, elle est entraînée irrésistiblement vers Dieu par la vision intuitive qu'elle possède dès le premier instant. Ce sont là évidemment des conditions uniques, auxquelles nous ne pouvons prétendre ; cependant, Jésus, qui nous a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », a dit aussi, s'adressant à son Père : « Qu'ils soient un comme nous sommes un ; moi

en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un » (xvii, 22).

Ainsi l'amour de Dieu est le premier et le dernier mot de son règne en nous : il en est le principe, il en est la récompense. Et l'on voit comment ces dispositions morales, que le Christ, dès le début de sa prédication, s'efforce de développer chez ses auditeurs, se ramènent au grand commandement, tel qu'il devait l'énoncer vers la fin de sa vie. Au scribe qui lui demande : « Quel est dans la loi le plus grand commandement ? » il répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit : c'est là le grand et le premier commandement ; et le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. De ces deux commandements dépend toute la loi, tous les prophètes » (*Mt.*, xxii, 36-40). Saint Marc rapporte (xii, 32) que le scribe, ayant entendu cette réponse, répartit : « Maître, tu as parfaitement bien dit que Dieu est unique et qu'il n'y en a pas d'autre que lui, et l'aimer de tout son cœur et de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer le prochain comme soi-même, vaut beaucoup mieux que tous les holocaustes et sacrifices. » Et Jésus, voyant qu'il avait répondu sagement, lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. »

Nous saisissons dans ce trait le rôle du Christ

tel que nous avons essayé de le définir au chapitre précédent : c'est vraiment le Maître, le Maître unique.

A cette date, une des questions de morale le plus fréquemment débattue est précisément celle-ci : Quel est le plus grand des commandements ? Les réponses étaient multiples ; on avait dressé un tableau des principaux commandements et des principales prohibitions de la loi. Parfois même on désespérait de reconnaître ce qui était le plus important aux yeux de Dieu, et on voyait dans cette incertitude même une disposition providentielle : Dieu assurait ainsi l'observation intégrale de toute la loi.

La voix du Christ domine tous ces murmures d'école, et tranche toutes ces discussions : le devoir suprême est l'amour, amour de Dieu, amour du prochain. Cette doctrine, énoncée si fortement, restera toujours présente à la pensée chrétienne : « La plénitude de la loi, c'est l'amour » (*Rom.*, XIII, 10). « La loi entière est consommée dans ce seul mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (*Gal.*, v, 14). Et nous avons tous présent à l'esprit l'hymne à la charité (*I Cor.*, XIII) : c'est la voie par excellence, c'est la vertu définitive : au ciel, tout le reste disparaîtra : les prophéties, et le don des langues, et la science, et la foi même,

et l'espérance ; la charité demeure éternellement, comme Dieu même ; car Dieu est charité.

Il y a là vraiment un enseignement nouveau : il porte notre amour jusqu'à Dieu même, et de cette hauteur il l'étend sur l'humanité tout entière. Tous les hommes sont fils du Père céleste, tous sont notre prochain, tous ont droit à notre amour.

On ne saurait trop insister sur ce caractère de la morale évangélique. Quand nous exposerons l'enseignement de saint Paul, nous remarquerons l'opposition qu'il souligne entre l'esprit de crainte et l'esprit d'adoption, le judaïsme et le christianisme. Cette opposition se manifeste déjà dans ces premières prédications du Christ ; toute la loi et les prophètes sont ramenés à ce précepte unique : aimer Dieu, l'aimer comme un fils aime son Père. Les prosélytes du judaïsme étaient appelés « ceux qui craignent Dieu », et cette disposition morale était en effet celle que les docteurs de la loi leur inculquaient avant tout ; les fidèles du christianisme seront les enfants de Dieu.

Est-ce à dire que Dieu n'est plus roi ? est-ce que la religion, oublieuse de ses devoirs, va s'évanouir en vaine sentimentalité ? A Dieu ne plaise. Le domaine de Dieu est inaliénable ; le ciel et la terre passeront, avant qu'un seul trait, un iota soit effacé de la loi. Bien plus, les exi-

gences de la loi nouvelle seront beaucoup plus étendues et beaucoup plus intimes que celles de la loi ancienne ; mais ce seront les exigences de l'amour, impérieuses comme lui, mais, comme lui aussi, douces et chères. « Mon joug est doux, dit le Seigneur, et mon fardeau est léger. » Un vieil hymne chrétien, du second siècle, reprenant cette image, dit au Christ : « Ton joug, c'est le bras du fiancé posé sur le cou de la fiancée. »

Ces derniers mots nous ont fait passer du Roi céleste et invisible à celui que les paraboles évangéliques nous présentent comme le Fils du Roi, le Christ Notre-Seigneur. Et en effet les liens qui nous attachent à lui sont aussi des liens d'amour. De même qu'il ne s'est point prêché, il ne s'est pas non plus imposé, par devoir, à l'amour de ses disciples, et pourtant il les a saisis et, selon la forte parole de saint Augustin, il les a captivés par des liens d'amour.

Il est Roi ; au dernier jour, il l'affirmera devant Pilate, au prix de sa vie ; mais cette royauté, il ne la veut point semblable à celle d'ici-bas : ce sont des dominateurs, dit-il à ses disciples ; lui n'a voulu être qu'un serviteur, le dernier de tous, en apparence, pour racheter, sauver, guérir. Et pourtant quel est le roi dont l'empire sur les âmes ait été comparable au sien ? et d'où lui vient cette force, sinon de

l'amour ? S. Jérôme, commentant le récit de la vocation de s. Matthieu, remarque comment cet apôtre fut, d'un mot, arraché à son comptoir et conquis par le Christ. « Et ici, dit-il, nos adversaires païens, comme Porphyre et l'empereur Julien, accusent de légèreté ces hommes qui ont suivi Jésus au premier mot. Des miracles, répond le saint docteur, avaient précédé ; mais l'éclat même de la majesté divine qui, tout en se cachant, transparaissait sur cette face humaine, pouvait, d'un seul regard, attirer ceux qui la voyaient ; l'aimant attire la limaille de fer, le sureau attire les pailles ; le Seigneur de toutes les créatures ne pouvait-il pas, bien mieux encore, attirer qui il voulait ? ¹. » Et cet attrait a été plus fort que la mort : vers la fin de sa carrière, l'apôtre saint Pierre, lui qui avait tant aimé le Maître à Capharnaüm et à Bethsaïde, ne pouvait voir sans émotion ses nouveaux disciples, venus si tard et de si loin, et saisis par cette même flamme : « Vous ne L'avez pas vu, s'écria-t-il, et vous L'aimez ! » (I *Pet.*, 1, 8 ²). Charme étrange ! les Juifs incré-

1. S. Jérôme, in *Matth.* (P. L., xxvi, 56).

2. Cf. S. Ignace d'Antioche, *Romains*, 5 : « Feu, croix, corps à corps avec les bêtes féroces, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier : que les plus cruels supplices inventés par le diable tombent sur moi, pourvu que je possède enfin Jésus-Christ ! »

dules ne le pouvaient comprendre, quand ils allaient dire à Pilate : C'est un séducteur.

Et c'est par cet attrait que le Christ règne.

Mais ce caractère du règne de Dieu, du règne du Christ, nous prépare aussi à comprendre la loi de son développement. Il doit germer dans les cœurs, y croître, y mûrir, et cela n'est pas l'œuvre d'un jour.

Ces lents progrès, cette apparition presque insensible du règne de Dieu, c'est une des leçons que Jésus ne se lasse pas de répéter. Nulle leçon en effet n'était plus nécessaire. C'était partout, autour du Christ, une fièvre d'impatience ; les apocalypses, avidement lues, exaltent l'espérance nationale et la faussent. Dans un de ses derniers discours, le Christ devra mettre en garde ses apôtres contre ceux qui diront : « Le Christ est ici, il est là. » (*Mt.*, xxiv, 23) ; et déjà, au cours de sa prédication, il devra répondre aux pharisiens¹ qui lui demandent « quand viendra le règne de Dieu » : « Le règne de Dieu, dit-il, ne vient pas de manière à frapper les regards ; on ne dira pas : il est ici, ou il est là ; voici : le règne de Dieu est au milieu de vous ». (*Lc.*, xvii, 20...).

Pour guérir et calmer cette impatience fiévreuse, Jésus multiplie les paraboles : le royaume de Dieu est semblable à la semence : elle a été déposée dans un champ ; le cultivateur qui l'a

jetée, poursuit sa vie ordinaire, sans s'en soucier : il se couche, il se lève, et la semence germe et mûrit, sans qu'il sache comment (*Mc.*, iv, 26). Il est semblable au levain, qui peu à peu fait fermenter la pâte (*Mt.*, xiii, 33). Il est encore semblable au grain de moutarde, toute petite semence d'où doit germer une haute tige (*Mc.*, iv, 30). Il est encore semblable à la semence : comme elle, semé en des terrains bien inégaux : route banale, roche aride, terre épineuse, ou glèbe fertile : ici portant de riches moissons, là stérile ou étouffé dans son germe (iv, 1). Et encore le royaume de Dieu est comme un champ de blé où l'ivraie germe et monte avec le froment, sera moissonnée avec lui, liée à part et jetée au feu (*Mt.*, xiii, 24) ; il est comme un filet de pêche, ramenant pêle-mêle toute sorte de poissons bons ou mauvais (xiii, 47).

Toutes ces images sont pleines d'enseignement : à ceux qui ne rêvent que de catastrophes elles apprennent comment le royaume de Dieu se développe : non par des coups de théâtre, mais par une croissance silencieuse et dont la source est profonde comme la vie. A ceux, plus nombreux encore, qui ne peuvent tolérer dans cette œuvre divine les défauts humains, elles rappellent la patience du moissonneur et du pêcheur : laissons croître l'ivraie dans le champ de blé, laissons les mauvais poissons dans le

filet de pêche, Dieu en fera le départ au dernier jour. Ces leçons seront toujours nécessaires : les apocalypses seront bientôt oubliées, la fièvre messianique qui travaillait les contemporains du Christ tombera bientôt ; mais toujours le cœur de l'homme sera agité des mêmes impatiences : pourquoi Dieu est-il si lent à créer ? pourquoi Dieu est-il si lent à punir ? Et l'on regardera le champ de blé, pour y apprendre que Dieu fait éclore et croître le blé en silence, et qu'il ne veut arracher l'ivraie que quand elle est mûre, à la moisson.

Et le commentaire le plus éloquent de ces paraboles évangéliques, c'est l'histoire évangélique. C'est là surtout que la semence du royaume de Dieu apparaît avec ses fortunes multiples selon les multiples dispositions des âmes : auditeurs endurcis qu'elle ne pénètre pas, auditeurs distraits qui s'y complaisent un instant et l'oublient ; auditeurs affairés qui se laissent absorber par mille soucis ; et enfin auditeurs bien disposés, en qui elle porte des fruits, trente, soixante, cent pour un. Et dans ces auditeurs eux-mêmes, comme la croissance de la semence divine est lente et silencieuse ! ces apôtres, si impatients de voir apparaître autour d'eux le règne de Dieu, comme ils sont paresseux à y entrer, comme ils exercent la patience du Maître !

Il n'y a pas dans tout l'évangile de spectacle plus consolant pour notre faiblesse : ainsi qu'on l'a dit bien des fois, l'incrédulité de Thomas nous a mieux convaincus de la résurrection que la foi prompte de Madeleine ; de même la lente formation des apôtres est pour nous plus instructive que l'illumination subite de Siméon ou d'Élisabeth. Et puis, encore une fois, quel commentaire plus lumineux pourrions-nous souhaiter des paraboles du royaume de Dieu ? La semence qui se développe en silence, sans que nul en remarque la croissance, n'est-ce pas la foi des apôtres et des disciples du Christ ? Cette transformation sera décisive de toute l'histoire du monde, et les yeux n'en sont pas frappés, et les observateurs les plus attentifs la remarquent à peine. « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » demandent au Christ les envoyés de Jean-Baptiste ; et il faut que Jésus lui-même éveille leur attention sur ses œuvres : « les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés » ; et il ajoute aussitôt : « Et heureux ceux qui ne seront pas scandalisés à mon sujet ! » (*Mt.* XI, 2-6). Un autre jour, « se tournant vers ses disciples et les prenant à part, il leur dit : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! car, je

vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » (*Lc.*, x, 23-4). Ainsi cet avènement, vers lequel, depuis tant de siècles, tendait toute l'espérance d'Israël, passe inaperçu. C'est qu'il est invisible aux yeux de chair et que seul l'esprit le peut apercevoir ; et les Juifs qui entouraient le Christ étaient charnels, et les disciples aussi, et les apôtres eux-mêmes, avant la grande transformation de la Pentecôte. Cette transformation, qui s'accomplira en ce jour, se prépare pendant tout le ministère du Christ ; cette préparation, c'est la longue croissance de la semence.

Et l'ivraie qui envahit le champ du Père de famille, et les mauvais poissons que le filet ramène à terre, ne les voit-on pas aussi autour du Christ ? Judas, dont la défection s'annonce déjà un an avant la passion, dans la Pâque racontée par Saint Jean (vi), reste cependant près du Maître, parmi ses intimes, est témoin, comme par le passé, des miracles, des enseignements, et pourtant, comme le dira Jésus lui-même, cet homme est un démon. Cette présence pendant ces longs mois fut à coup sûr pour le Seigneur une souffrance des plus douloureuses : il la souffrit pourtant, voulant nous apprendre à tolérer la présence des méchants, à être patients

comme Dieu lui-même, qui pendant tant et tant d'années les souffre dans son royaume et attend une conversion que beaucoup lui refuseront jusqu'au bout¹.

Les différents aspects du royaume de Dieu que nous avons considérés jusqu'ici se complètent les uns les autres, et de tout cet ensemble de sentences et de paraboles se forme peu à peu dans l'âme des auditeurs une conception plus exacte de ce royaume si mal compris : ce n'est point un établissement politique, une royauté nationale, qui libère Israël de tous ses ennemis, l'élève au-dessus d'eux et fasse des peuples païens ses sujets, l'escabeau de ses pieds. Ce n'est pas non plus une métamorphose du monde, qui éclate soudain parmi les éclairs et les tonnerres, et jette aux pieds de Dieu et de ses saints toute l'humanité subjuguée ; c'est une transformation religieuse, qui doit renouveler le monde entier, non pas la face de la terre, mais le cœur des hommes ; universelle comme le domaine de Dieu, intime comme son action, silencieuse et irrésistible comme la vie, patiente vis-à-vis des indignes, qui sont pourtant eux aussi

1. On aime à se rappeler ici l'exemple du grand apôtre des Gaules, saint Martin : rudoyé, injurié même par le disciple importun qui devait être plus tard saint Brice, il disait aux moines qui s'étonnaient de sa patience : « Le Christ a bien supporté Judas ; est-ce que je ne pourrai pas supporter Briccio ? »

des fils de Dieu, et dont le Père céleste attend jusqu'à la fin le repentir.

Dans ces grands traits se dessine déjà l'œuvre entière du Christ ; il reste à voir comment elle saisit chaque homme, ce qu'elle requiert et ce qu'elle promet.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ ; un homme le trouve et le cache ; et dans sa joie il va, il vend tout ce qu'il a et il achète ce champ ; et encore : le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherche de belles perles ; quand il a trouvé une perle précieuse, il s'en va, vend tout ce qu'il a et l'achète (*Mt.*, XIII, 44-46).

Ces deux paraboles, très courtes, mais très claires, appartiennent, chez saint Mathieu, au même ensemble que les paraboles que nous avons précédemment rappelées, de la semence, de l'ivraie, etc. Elles sont proposées par le Seigneur dès le début de son ministère, en Galilée ; sous le voile transparent de l'image elles font déjà apparaître ce qui deviendra de plus en plus formel et pressant dans la prédication du Christ : les exigences du royaume des cieux. C'est un trésor, c'est une perle, dont la valeur est infinie, mais pour l'acquérir il faut tout donner. Et ce trésor est un trésor caché ; cette perle de grand prix est distinguée par un connaisseur : ainsi en est-il du royaume : il est là, sous

la main, dans ce champ où tout le monde passe ; il y est caché ; ou encore c'est une perle précieuse, mais qu'il faut savoir reconnaître dans l'écrin vulgaire qui la cache. Quand Jésus prêchait en Galilée, cette double leçon était d'une application quotidienne ; elle l'est encore. Le royaume est toujours le trésor infini, inestimable, et inapprécié.

On pressentait déjà ces exigences du Christ dans la vocation des apôtres : trouvant Simon et André en train de pêcher, il leur avait dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. Et eux aussitôt laissèrent leurs filets et le suivirent » ; un peu plus loin, ce sont deux frères, Jacques et Jean, qui se trouvent dans la barque avec Zébédée, leur père, en train de raccommoder leurs filets : « il les appelle, et aussitôt ils laissèrent la barque et leur père, et le suivirent » (*Mt.*, iv, 18-22 ; *Mc.*, i, 16-20). Ce que font ces premiers apôtres, tous les autres l'ont fait, et Pierre pourra dire au nom de tous : « Voici que nous avons tout quitté pour te suivre » (*Mt.* xix, 27). En toute occasion, Jésus a mis ses disciples en face de ces exigences ; il faut qu'ils sachent ce qu'il en coûte d'acquérir le royaume : entre tant de déclarations, relisons celle que saint Luc a insérée dans le récit de voyage qui forme la seconde partie de son évangile :

Une grande foule faisait route avec Jésus ; s'étant retourné vers eux, il leur dit : Si quelqu'un vient à moi et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Car qui de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied d'abord pour calculer la dépense et voir s'il peut la couvrir entièrement, de peur qu'après avoir posé les fondations il ne puisse achever et que tous ceux qui le verront ne se mettent à le railler, en disant : Cet homme-là a commencé à bâtir, et il n'a pas pu achever ? Ou quel roi, voulant faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, marcher à la rencontre de celui qui vient l'attaquer avec vingt mille ? S'il ne le peut pas, tandis que cet autre roi est encore loin, il lui envoie une ambassade pour lui demander la paix. C'est ainsi que quiconque parmi vous ne renonce à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple (*Luc, xiv, 25 sqq.*).

Cet avertissement du Christ est si sévère que bien des exégètes ont été surpris : Jülicher en conclut que Jésus était peu pressé d'attirer à lui des disciples ; son attitude, pense-t-il, est celle du philosophe stoïcien, décourageant la foule et n'appelant que l'élite. Ainsi Épictète s'adresse à ceux qui prétendent se faire philosophes :

Homme, regarde d'abord en quoi cela consiste, ensuite aussi ta force, ce que tu peux porter... :

il faut veiller, prendre de la peine, vaincre les désirs, s'écarter des siens, essuyer le mépris d'un petit domestique, s'exposer aux railleries de ceux qu'on rencontre, se contenter en tout du moins, en charges, en honneurs, en justice. Ayant considéré tout cela, avance, s'il te semble bon... sinon, n'approche pas, ne fais pas comme les enfants (jouant) tantôt au philosophe, plus tard au publicain, ensuite au rhéteur, ensuite au procureur de César... ¹

Ce rapprochement est factice, et le P. Lagrange l'a très justement écarté : « Jésus n'a pas voulu fonder une école ou un petit cénacle. Il ne pouvait conseiller à la foule de renoncer à le suivre, si elle n'était pas prête à tout, puisque ne pas le suivre, c'était renoncer à lui et en somme le renoncer, c'est-à-dire se perdre ». La profession de philosophe est un luxe ; l'adhésion au christianisme est un devoir ; il y va de la conscience et de la vie. Ce n'est donc pas une option que propose ici Jésus, ce sont des conditions qu'il pose, conditions très sévères sans doute, mais auxquelles nul ne peut se soustraire. Quand le chancelier d'Angleterre, Thomas More, fut menacé de mort par Henri VIII pour sa fidélité à la foi romaine, sa fille essaya de le détourner de ce qu'elle considérait comme une obstination téméraire. Il lui répondit par

1. *Entretiens*, III, xv, 8.

la parabole que nous venons de relire : voici longtemps, lui dit-il, que j'ai délibéré à ce sujet ; j'ai calculé le devis de la tour ; avec la grâce de Dieu, j'ai de quoi y faire face ; l'affaire est décidée.

Si l'on est surpris encore de cette insistance du Maître, il faut se rappeler l'enthousiasme fragile des foules qui l'entourent, qui l'acclament et qui si vite l'abandonneront. Jésus ne veut pas faire fond sur cette exaltation passagère ; il veut non un élan d'imagination, mais une résolution généreuse et clairvoyante ; il en coûtera beaucoup de le suivre, il veut qu'on le sache et qu'on affronte résolument les souffrances et les dangers. C'est dans ce but qu'il formule si clairement ses conditions à ceux qui s'offrent à lui comme à ceux qu'il appelle lui-même :

Et pendant qu'ils cheminaient, quelqu'un lui dit pendant la route : Je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit : Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Il dit à un autre : Suis-moi. Mais cet homme répondit : Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Il lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts ; mais pour toi va annoncer le règne de Dieu. Un autre encore lui dit : Je te suivrai, Seigneur, mais d'abord permets-moi de prendre congé de ceux qui sont dans ma maison. Jésus lui dit : Quiconque a mis sa main à la charrue

et regarde en arrière n'est pas propre au règne de Dieu (*Luc*, ix, 57 sqq.).

L'évangéliste ne nous dit pas quelle fut la réponse de ces hommes, et en effet cela importe peu ; ce qui est essentiel ici, ce sont les exigences du Maître : une vie dénuée de tout, un renoncement total à tout ce qu'on possède, et même aux relations de familles plus chères. Dans le second cas, qui paraît le plus dur, le texte parallèle de saint Mathieu (viii, 21), aide à comprendre l'urgence de la vocation et l'exigence extrême du Christ : le Seigneur s'embarque avec ses disciples ; si on veut le suivre, il faut se décider immédiatement et partir avec Jésus et les apôtres pour prêcher le règne de Dieu ; les devoirs de famille, même ceux auxquels on tient le plus, doivent céder devant cette vocation ; d'autres d'ailleurs restent, et remplaceront celui qui part. Clément d'Alexandrie voit dans ce disciple ainsi pressé le diacre Philippe : peut-être était-il guidé en cela par une tradition ancienne ; si l'on peut la suivre, on admirera les fruits d'apostolat qu'a portés cette vocation généreuse : la conversion de Samarie, le baptême de l'eunuque éthiopien, et sur toute la famille de Philippe, les dons de l'Esprit répandus à profusion : ses quatre filles furent prophétesses et ont laissé dans l'Église d'Asie un grand souvenir.

Le meilleur commentaire de ce discours du Christ se lit dans le même évangile : c'est la parabole du festin :

L'un des convives ayant entendu cela lui dit : Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! Mais Jésus lui dit : Un homme avait résolu de donner un grand dîner, et il invita beaucoup de monde, et il envoya son serviteur à l'heure du dîner pour dire aux invités : Venez, car c'est déjà prêt. Et tous se prirent à s'excuser avec ensemble. Le premier lui dit : J'ai acheté un champ, et il faut nécessairement que j'aille le voir ; je t'en prie, tiens-moi pour excusé. Et un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je t'en prie, tiens-moi pour excusé. Et un autre dit : J'ai pris femme, et donc je ne puis venir (*Luc*, xiv, 15 sqq.).

Ces excuses blessantes, le Christ les a rencontrées tout au long de sa carrière : pour tout cœur juif le royaume de Dieu est un bel idéal, et chacun redit volontiers comme le convive de Jésus : « Heureux celui qui prendra son repas dans le royaume de Dieu ! » Cependant le repas est préparé, les invitations sont faites et acceptées ; au dernier moment, tous les invités s'excusent.

Et cependant ces exigences de Jésus n'étaient pas nouvelles pour des Juifs ; plus d'une fois, au cours de leur histoire, Dieu leur avait demandé de sacrifier à sa cause leurs biens, leurs enfants, leurs femmes, et ils l'avaient fait. Le

second livre des Machabées se ferme sur le récit de la victoire remportée par Judas sur Nicanor ; entre la petite troupe des Israélites fidèles et l'armée des Grecs, la lutte semblait bien inégale ; malgré tout Judas exhorte les siens à ne se souvenir que de la Loi et du service de Dieu, et il est écouté :

Ils résolurent de ne pas se retrancher dans un camp, mais de se jeter hardiment sur l'ennemi, et, dans un combat acharné, de décider l'affaire, puisque la ville, la religion et le temple étaient en péril. Car dans cette lutte ils songeaient moins à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs frères et à leurs proches ; leur plus grande crainte, et la première, était pour le temple saint (II *Macch.*, xv, 17 sqq.).

D'où vient que Jésus ne trouve pas, ou trouve si rarement, parmi les foules qui l'entourent et qui le suivent, la même résolution généreuse ? C'est que la foi seule doit inspirer ce grand dessein. Si Jésus avait appelé aux armes, par exemple après la multiplication des pains, quand on voulait l'enlever et le faire roi, nul doute qu'il n'eût entraîné à sa suite une armée ; pour l'indépendance nationale, pour la délivrance de la ville et du temple, les Juifs, les Galiléens surtout se fussent levés en masse, prêts à tout sacrifier, femmes, enfants, fortunes. Cette entreprise-là, Jésus n'en veut pas, son royaume n'est pas de ce monde ; il n'est pas venu ici-bas

pour délivrer la Palestine et chasser les Romains, mais pour sauver les âmes ; il prétend rétablir non le royaume de David, mais le royaume de Dieu. C'est une œuvre purement religieuse, dont la foi seule comprend la grandeur ; et la foi doit être bien vive pour faire sur l'âme autant d'impression que ces biens visibles, tangibles, et chers, qu'elle est mise en demeure d'abandonner.

Dans son sermon sur les « risques de la foi », Newman rappelle l'exemple de saint Barnabé : il avait un champ, il le vendit et en remit le prix aux apôtres ; désormais il n'avait plus rien en ce monde, il avait tout donné pour trouver le trésor caché, pour acheter la perle précieuse. De tels sacrifices sont éminemment glorieux au Christ : sur sa parole on engage tout. Pour aller jusque-là, il faut une résolution bien ferme ; il faut être sûr que le trésor est là, caché dans ce champ, il faut être sûr que la perle est d'un prix infini ; d'un mot, il faut être sûr de Dieu.

Et cette assurance ne peut être suppléée par un élan d'imagination, par un enthousiasme belliqueux, comme celui qu'eût provoqué une guerre nationale. Rien de tel ici, mais une prédication laborieuse à travers les villes de Judée, et, au terme, les persécutions et la croix : « Que celui qui veut venir après moi, se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ! » Quand

Jésus a été crucifié, on lui a présenté un mélange de myrrhe et de vin ; c'était un stupéfiant qu'on donnait aux condamnés pour rendre leur agonie moins atroce ; il l'a refusé, ne voulant pas que cette légère ivresse endormît sa sensibilité et lui voilât la douleur. De même il ne veut pas qu'une ivresse d'enthousiasme monte à la tête de ses disciples et leur cache la croix sévère qu'il leur présente ; la seule force sur quoi ils doivent s'appuyer, c'est leur foi ; et c'est l'honneur du Christ de présenter à la foi chrétienne un fardeau si lourd et de le lui faire trouver léger.

Mais, se demandera-t-on, pourquoi ces exigences si rigoureuses ? pourquoi mettre cette perle à si haut prix, qu'il faille tout donner pour l'acquérir ? Jésus lui-même s'en est expliqué souvent et clairement : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (*Mt.* vi, 24). Le principe, invoqué ici pour motiver l'abandon des richesses, vaut pareillement pour tout le reste : nul ne peut servir deux maîtres, et Dieu veut être servi ; il faut qu'il règne, et par conséquent, qu'il règne seul. C'est encore ce que fait comprendre cette autre maxime évangélique : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (*vi*, 21). Dieu veut notre cœur ; il

faut donc qu'il soit notre trésor. La même sentence reparait chez saint Luc, avec plus d'insistance encore, dans une autre circonstance (xii, 32) : « Ne crains point, petit troupeau, dit Jésus à ses disciples ; car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône ; faites-vous des bourses que le temps n'use pas, un trésor inépuisable dans les cieus, où le voleur n'a point d'accès, où la teigne ne ronge point ; car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur ».

Ce qui donne à ce détachement son caractère, c'est le motif qui l'inspire. Jésus, nous l'avons vu, affranchit l'âme de tous les maîtres humains, et Épictète le fait aussi ; mais cet affranchissement tend à faire du chrétien le serviteur de Dieu, et du stoïcien l'esclave de soi. Il en va de même ici : le détachement de tous les biens extérieurs est prêché par Jésus, il l'est aussi par Épictète ; bien plus, l'un et l'autre nous avertissent que ces biens ne dépendent pas de nous, qu'un accident, les voleurs ou les teignes peuvent nous dérober ce à quoi nous tenons tant, et que, par conséquent, c'est folie de nous y attacher. Jusqu'ici les deux doctrines coïncident, mais au-delà, c'est une divergence totale : laissez donc tout le reste, nous dit Épictète, pour être maîtres de vos affections ; laissez donc tout le reste, nous dit Jésus, pour aimer

Dieu et le posséder : c'est le trésor, c'est la perle, et aussi c'est le Maître qu'on doit servir uniquement.

Cette doctrine a une portée infinie ; si nous voulons aller, selon la mesure de nos forces, jusqu'au bout de ses exigences, il faut lui sacrifier toute notre vie. Ce sacrifice extrême, Jésus, le propose sans l'imposer. Cette distinction entre le devoir strict et la perfection apparaît particulièrement dans l'histoire du jeune homme riche ¹ :

Et voici qu'un homme s'approcha de Jésus et lui dit : Maître, que dois-je faire de bon pour avoir la vie éternelle ? Et Jésus lui dit : Pourquoi m'interroges-tu sur ce qui est bon ? Un seul est bon. Mais si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. Lesquels ? dit-il. Et Jésus lui dit : Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne voleras point ; tu ne porteras pas de faux témoignage ; honore ton père et ta mère ; et aime ton prochain comme toi-même. Le jeune homme lui dit : J'ai observé tout cela ; que me manque-t-il encore ? Jésus lui dit : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi. Ayant entendu cela, le jeune homme s'en alla tout triste ; car il avait de grands biens. Et Jésus dit à ses disciples : En vérité, je vous le dis, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux.

1. *Mt.*, xix, 16 sqq., cf. *Mc.*, x, 17 sqq. ; *Lc.*, xviii, 18 sqq.

Cette distinction entre les préceptes et les conseils est un des traits distinctifs de la morale catholique ; les réformateurs l'ont rejetée, et depuis lors la plupart des théologiens étrangers à l'Église romaine la tiennent pour suspecte. Il y a quelques années un rédacteur anglican de l'*Expository Times*¹ rencontrait dans un livre du baron von Hügel cette affirmation : « L'Église romaine seule a des saints » ; il écrivait : « Accorderons-nous cela ? Eh ! bien, oui, nous l'accordons. Nous disons que, pour trouver un saint, il faut aller à l'Église romaine ; mais la culture des saints n'apporte pas que des avantages. Le baron von Hügel voudrait nous ramener à la distinction maintenue à l'âge d'or, au Moyen Age : aux uns il propose une vie décente, aux autres une vie consacrée à Dieu ; aux uns la tranquillité du home, aux autres l'héroïsme... ; aux uns les sommets des Alpes, l'edelweiss, l'alpenrose ; aux autres les plaines lombardes avec leurs champs de blé et de pommes de terre. »

Sous cette forme humoristique est soulevée une question très grave : il est hors de doute que cette distinction des deux vies, vie parfaite, vie commune, peut donner lieu à de graves abus : elle peut jeter le discrédit sur la vie obscure, prosaïque, que mènent la plupart des hommes,

1. *Expository Times*, jan. 1922, p. 145 sq.

et méconnaître ce qu'il y a de grand et parfois d'héroïque dans la fidèle observation des devoirs ; elle peut, d'autre part, créer une caste privilégiée, qui s'enorgueillisse des vertus dont elle fait profession. C'est l'opposition des pharisiens et des gens du commun, telle qu'on la voit dans le judaïsme au temps du Christ. Pour échapper à ce danger faut-il donc se priver de l'immense avantage que donne à l'Église catholique la vie et l'action d'une élite qui prenne à la lettre toutes les règles de conduite, tous les conseils, toutes les maximes de l'Évangile, qui soit, comme le demandait le Christ à ses apôtres, le sel de la terre, la lumière du monde ? De tout temps, l'Église s'est refusée à cet abandon, qui serait une déchéance ; mais elle a pris soin de montrer aux simples chrétiens la grandeur de leur vocation, la beauté du devoir accompli jusqu'au bout ; et elle a rappelé sans cesse à ceux qui font profession d'une vie plus parfaite et qui reçoivent en effet des grâces de choix, qu'ils ont de ce fait non le droit de s'élever au-dessus des autres, mais le devoir de les servir.

C'est la grande leçon que notre Maître ne s'est jamais lassé de donner à ses apôtres. Sans cesse il les a mis en garde contre le pharisaïsme, le pire ennemi de la perfection chrétienne, et en même temps il leur a toujours

répété que le seul privilège personnel auquel ils dussent prétendre, c'était le service de leurs frères. Vers la fin de sa vie, il insiste particulièrement sur cette leçon que l'ambition des disciples rendait toujours nécessaire.

Saint Marc nous a rapporté avec un relief saisissant la scène qui se passa sur la route de Jéricho à Jérusalem ; Jésus marchait à la mort, et on le sentait autour de lui : « Ils étaient en route, montant à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux, et ils étaient troublés, et ceux qui suivaient avaient peur » ; c'est alors que les fils de Zébédée, voyant la crise imminente, et croyant fermement au triomphe final de leur Maître, lui font demander par leur mère les deux premières places dans son royaume ; les autres s'indignent ; Jésus leur donne à tous cette leçon : « Vous savez que ceux qui passent pour commander aux nations les gouvernent avec empire, et leurs grands officiers exercent le pouvoir sur eux. Mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui d'entre vous qui voudra être le premier, sera l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme non plus n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie comme rançon pour plusieurs ¹. »

1. Mc., x, 32 sqq. Même leçon au lendemain de la

Le Seigneur, qui a toujours le souci de donner l'exemple, mais qui le fait si rarement remarquer, n'hésite pas à le faire ici, parce que la leçon est grave et indispensable et que son exemple seul peut emporter la conviction de ses apôtres. Et au dernier jour, il souligne encore avec plus de force cet exemple : avant la dernière Cène, il tient à laver lui-même les pieds à ses apôtres et aussitôt après il leur dit :

Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez vous aussi ce que je vous ai fait. En vérité, en vérité je vous le dis, l'esclave n'est pas plus grand que son seigneur ; ni l'apôtre plus grand que celui qui l'envoie. Si vous comprenez cela, vous serez heureux, si vous le faites (Jo., xiii, 12 sqq.).

transfiguration : Jésus vient avec ses disciples à Capharnaüm ; en route, une discussion s'engage entre les apôtres qui se tiennent à quelque distance de leur Maître. Mc., ix, 33 : « Quand il fut dans la maison, il les interrogea : Sur quoi discutiez-vous en chemin ? Or ils gardèrent le silence, car ils avaient discuté en route sur la primauté. Et s'étant assis, il appela les douze et il leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. Et ayant pris un enfant, il le plaça au milieu d'eux, et l'ayant embrassé il leur dit : Quiconque reçoit un de ces enfants à cause de mon nom, me reçoit ; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé. »

Et ces leçons si pressantes, qu'éclaire encore un si haut exemple, sont soutenues par toute la morale évangélique : tout entière elle tend au renoncement, — nous l'avons dit, — mais au renoncement sous la forme la plus intime, à l'effacement, à l'oubli de soi, en un mot à l'humilité. N'est-ce pas un des enseignements les plus évidents du discours sur la montagne et en particulier des béatitudes, que cette préférence donnée aux pauvres, aux doux, aux humbles, aux persécutés ? « Les pauvres sont évangélisés » : c'est un des signes que Jésus donne de sa mission au même titre que les miracles les plus éclatants, des aveugles qui voient, des boiteux qui marchent, des lépreux qui sont guéris. C'est le même sentiment que l'on reconnaît dans un cri du Seigneur, une des effusions les plus profondes que la tradition nous ait conservées : « Il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint, et il dit : Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux habiles, et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. »

Mais ces petits, objets des préférences du Christ, ce sont ceux qui se complaisent dans leur petitesse, qui l'aiment, qui y tendent de toutes leurs forces. « Quiconque s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé » : cette maxime est chère au Christ : on la trouve après la leçon

qu'il donne sur le choix des places à un repas (*Luc.*, xiv, 11) et de nouveau après la parabole du pharisien et du publicain (xviii, 14).

Remarquons enfin que cette humilité sera le caractère non seulement des chrétiens considérés isolément, mais de l'Église entière. Parfois un amour mal entendu de l'Église notre mère nous fait ambitionner pour elle des grandeurs ou des triomphes que nous n'ambitionnons pas pour nous-mêmes ; le royaume du Christ n'est pas de ce monde ; l'Église n'y règnera pas sans son chef ; sa grandeur, c'est la sainteté. Nous avons tous présent à l'esprit le beau texte de Pascal sur les différents ordres de grandeur : « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné ; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ! » La vie du Seigneur se poursuit dans son Église. D'elle aussi nous dirons : « Elle n'a point donné d'invention, elle n'a point régné, mais elle a été humble, patiente, sainte. » C'est la grandeur de l'Église. Sans doute il est juste, et il peut être nécessaire de montrer que l'Église a toujours protégé la science et les arts et tout ce qui fait

le charme et l'éclat des civilisations humaines. Mais tout cela est accessoire : de ces choses belles et brillantes, l'Église aime à faire hommage à Dieu, comme Madeleine à répandre sur les pieds du Christ ses parfums, et le Christ s'y est complu. Mais ce qui a fait tressaillir son cœur, ç'a été le repentir de la pénitente et ses larmes d'amour. C'est là aussi ce qu'il aime dans son Église, et c'est ce que nous aimons ; les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ou de Raphaël sont une noble parure, mais qu'on lui peut arracher ; les œuvres des saints, d'un François d'Assise, d'un Ignace, d'un François de Sales, sont sa vie et sa gloire. Et ces œuvres ont été des œuvres d'humilité, de patience, de sainteté, de pauvreté. « Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu au Père céleste de vous donner le royaume » : ces paroles, que Jésus adressait à l'humble troupe de ses disciples, l'Église aime à les répéter, et elle les prend à la lettre, et souvent elle fait redire à ses prêtres, aux leçons de l'office de matines, le commentaire du vénérable Bède sur ces paroles : « Petit troupeau, l'Église le sera toujours : le nombre de ses enfants pourra croître et se multiplier sans cesse, elle devra jusqu'à la fin du monde grandir par l'humilité, et parvenir par l'humilité au royaume qui lui a été promis. » Sans doute, dans l'Église comme dans le Christ, cette grandeur de l'humili-

lité ne sera visible qu'aux yeux du cœur, qui voient la sagesse ; mais à ces yeux-là, aux yeux que Dieu a ouverts, comme elle apparaîtra magnifique ! Les étrangers pourront admirer dans l'Église l'éclat de ses temples et de ses cérémonies, la sagesse de son gouvernement, les gloires scientifiques ou artistiques dont ses enfants l'ont parée ; les chrétiens l'aimeront pour sa sainteté humble et patiente.

Ils l'aimeront aussi pour ses douleurs, pour les persécutions qu'elle a subies. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'épuise pas en effet le tableau si chargé des exigences du Christ. A quiconque veut le suivre il demande le renoncement total : il faut renoncer aux biens de fortune, aux relations de famille, à soi-même, et ce n'est pas tout : il faut porter sa croix. Pour les auditeurs du Christ ces derniers mots étaient d'un réalisme terrible : les maîtres de la Judée, les Romains et les Hérodes, avaient mainte fois brisé des tentatives de soulèvement et l'on avait vu alors de longues files de prisonniers, chacun d'eux portant sa croix jusqu'au lieu du supplice où il devait y être cloué. Pour nous aujourd'hui ces mêmes paroles éveillent un souvenir aussi présent à notre esprit et plus sacré : celui du Christ marchant au Calvaire chargé de sa croix. C'est là ce que nous avons devant les yeux quand nous relisons ces avertis-

sements répétés dans l'évangile : « Si quelqu'un peut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive » (*Mc.*, viii, 34 ; *Mt.*, xvi, 24 ; *Lc.*, ix, 23) ; et encore : « Quiconque ne porte sa croix et ne me suit, ne peut être mon disciple. » (*Lc.*, xiv, 27 ; *Mt.*, x, 38).

Cette croix, ce seront d'abord les contradictions que provoquera nécessairement l'adhésion au Christ. Jésus n'était encore qu'un enfant de quarante jours quand le vieillard Siméon disait à sa mère : « Cet enfant est destiné à amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et à devenir un signe de contradiction ». Et en effet, dès que le Seigneur a commencé à prêcher, la contradiction éclate, et désormais elle ne s'apaisera pas, divisant non seulement le peuple au milieu duquel il vit, mais chaque famille. Lui, le Roi pacifique, ne craint pas de dire : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère ; les ennemis de l'homme, ce sont les gens de sa maison. » (*Mt.*, x, 34) ; et c'est alors qu'il poursuit : « Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et quiconque aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ; et qui-

conque ne prend sa croix et ne me suit, n'est pas digne de moi. » Mais jusqu'où iront ces poursuites ? Jésus le dit franchement : jusqu'à la mort : il ajoute : « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra ; celui qui perd sa vie pour moi, la retrouvera. »

Ces avertissements sont donnés par le Christ aux apôtres le jour où il les réunit autour de lui ; et c'est aussi à cette date que saint Matthieu rapporte le long discours où Jésus leur prédit les persécutions terribles qu'ils auront à souffrir pour lui :

Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. Gardez-vous des hommes ; car ils vous livreront aux tribunaux, et ils vous flagelleront dans leurs synagogues ; et vous serez menés devant des gouverneurs et devant des rois, à cause de moi, pour servir de témoignage à eux et aux païens. Et quand ils vous livreront, ne vous mettez pas en peine de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz ; car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se souleveront contre leurs parents et les feront mourir ; et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. Et si quelqu'un vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ; en vérité je vous le dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le

Fils de l'homme sera venu. Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son seigneur... (*Mt.*, x, 16 sqq.).

Des avertissements semblables retentissent en d'autres endroits de l'évangile (*Lc.*, xii, 7 sqq.). et surtout dans le grand discours eschatologique (*Mc.*, xiii, 9 sqq.); il se peut que ces doublets proviennent partiellement de transpositions¹, mais aussi il est très vraisemblable que Jésus a plus d'une fois prévenu ses apôtres des persécutions qui seraient leur lot. C'est ainsi que, dans le discours après la cène, Jésus revient avec insistance sur ces perspectives terribles :

Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. Rappelez-vous ce que je vous ai dit : le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre... (*Jo.*, xv, 18 sqq.).

Je vous ai dit tout cela pour que vous ne soyez pas scandalisés. Vous serez excommuniés des synagogues ; et même l'heure vient où quiconque vous tuera croira servir Dieu ; et ils feront cela parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Et je vous ai dit tout cela pour que, quand en viendra l'heure,

1. Cf. le commentaire du P. Lagrange sur s. Marc.

vous vous souveniez que je vous l'ai dit. Je ne vous l'ai pas dit dès le début parce que j'étais avec vous. Mais maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé... (xvi, 1 sqq.).

Ce sont là vraiment des paroles terribles : tout ce que les serviteurs du Christ auront de plus cher et de plus sacré se tournera contre eux : leurs parents, leurs frères, leurs enfants, et même ces autorités religieuses de leur nation en qui ils vénéraient l'autorité même de Dieu.

Pourquoi le Seigneur a-t-il voulu pour les siens un sort si sévère ? Il eût pu sans doute leur ménager dans l'avenir un apostolat semblable à celui que les apôtres connurent d'abord, dans leur mission d'essai en Galilée, du vivant du Christ. Ils prêchent, ils convertissent, ils font des miracles, ils chassent les démons, et rien ne leur manque, et ils reviennent pleins d'allégresse et d'enthousiasme. Ces joies sont de belles fleurs printanières, semblables à ces anémones qui, en avril, brillent quelques semaines sur les collines de Galilée ; dès le mois de mai elles se fanent, le gazon à son tour se flétrit, mais en même temps les moissons jaunissent dans les plaines du Saron et d'Esdremon. Ainsi en serait-il de l'œuvre des apôtres : les joies des premiers jours se flétriraient bien vite ; bientôt vont venir les lourdes journées d'aridité et de persécution ; mais c'est alors seulement

que mûriront les fruits durables : « quand la femme est sur le point d'enfanter, elle s'attriste, parce que son heure est venue ; mais quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de ses souffrances à cause de la joie qu'elle ressent : un homme est né au monde ; et vous aussi vous souffrez ; mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous enlèvera votre joie. » (*Jo.* xvi, 21), et encore : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne tombe en terre et n'y meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Quiconque aime sa vie la perd, et quiconque hait sa vie en ce monde-ci, la gardera pour la vie éternelle » (xii, 14).

Mais encore, pourquoi cette disposition providentielle ? pourquoi les fruits d'apostolat ne peuvent-ils mûrir que sur des tombes ? La dernière réponse à cette question, c'est la vie du Christ lui-même qui nous la donne ; nous la considérerons au prochain chapitre. Dès aujourd'hui cependant, nous pouvons remarquer un lien étroit entre le renoncement, qui est la première condition du règne de Dieu, et les persécutions, qui sont la condition et comme la loi de sa croissance normale.

Dieu requiert intégralement le cœur où il doit régner ; richesse, famille, il faut tout quitter pour acheter le trésor caché, la perle précieuse. Ce sont les persécutions surtout qui

rendent ce dépouillement effectif. On hésitait peut-être à se défaire de ce qu'on possède ; on se le voit enlever ; on ne pouvait dénouer les liens si chers qui unissent les époux entre eux, les enfants aux parents ; la persécution les brise ; on ne pouvait se résoudre à quitter la vieille synagogue où tant de fois on avait entendu la parole de Dieu ; on en est chassé. Et ainsi Dieu tourne à sa gloire et au bien de ses élus la brutalité des persécuteurs, de même qu'il a fait servir à notre salut la cruauté des bourreaux du Christ.

Si cette considération abstraite nous déconcerte, voyons-y l'application dans la vie des apôtres, de saint Paul par exemple : dans toutes les villes où il prêche, il s'adresse d'abord aux héritiers des promesses, aux enfants d'Israël ; repoussé par eux, et plus d'une fois emprisonné et flagellé, il se tourne vers les païens, et ainsi l'Église, chassée de la synagogue, conquiert le monde. Et ce n'est pas seulement l'œuvre apostolique qui est ainsi libérée, c'est l'apôtre lui-même. Sans doute il souffre cruellement de se voir rejeter par les Israélites, par ses frères, qu'il aime passionnément et pour lesquels il voudrait être anathème (*Rom.*, ix, 3) ; mais ce rejet violent et douloureux le libère ; tout le passé est aboli, tous les avantages qu'il pouvait tirer de sa naissance, de son éducation, il les

repousse : « je regarde toutes choses comme une perte à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ » (*Phil.*, III, 8). Ainsi en est-il de tous les chrétiens : tout le passé s'efface : « il n'y a plus Juif ni Grec, esclave ni libre, homme ni femme ; tous vous êtes un dans le Christ Jésus » (*Gal.*, III, 28). Sans doute c'est le baptême qui consomme cette rupture avec le passé ainsi que cette naissance à une vie nouvelle ; mais cette rupture est rendue plus aisée par la persécution qui isole ces nouveaux chrétiens, qui les arrache du milieu juif ou païen où ils sont nés ; ils peuvent dire avec le psalmiste : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, et le Seigneur m'a recueilli. »

Et l'on comprend aussi la gloire que donne à Dieu un si grand sacrifice, et l'élan qu'il imprime à l'âme. Au temps du Christ, nous l'avons déjà remarqué, les aspirations messianiques étaient intenses, et bien des Galiléens étaient prêts à sacrifier à la cause nationale leurs biens et leurs familles ; mais se dévouer à une cause purement religieuse, s'en aller comme des brebis au milieu des loups, prêchant, convertissant, souffrant, sans être entraînés ni par l'exaltation de l'action guerrière, ni par des rêves de victoire, avoir devant les yeux non les exploits glorieux des Machabées, mais la croix du Seigneur et, dans cette attente, sacri-

fier tous les biens qu'on possède, tous les êtres qu'on aime, briser même les liens religieux les plus chers, confiants dans la parole du Christ et décidés à le suivre jusqu'au bout, c'est un héroïsme que Jésus seul a su provoquer et soutenir, et c'est sa gloire. Et d'autre part une telle générosité soulève l'âme bien haut, et l'attache bien intimement au Christ, c'est une grande fierté de pouvoir dire à Jésus ce que Pierre lui disait au nom de tous les apôtres : « Vois, nous avons tout quitté pour te suivre ». Et c'est un grand bonheur de lui entendre dire ce qu'il disait aux douze, au soir de la Cène : « Vous, vous avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; et moi, je dispose en votre faveur du royaume, de même que mon Père en a disposé en ma faveur, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël » (*Lc.*, xxii, 28-30).

Ces derniers mots nous révèlent un dernier aspect du royaume de Dieu : nous avons vu comment on s'y prépare, comment il se développe, ce qu'il exige ; il reste à considérer ce qu'il promet. Cet aspect est un des plus marqués dans l'Évangile : le Seigneur exige beaucoup, mais il promet plus encore, et jamais il ne demande un sacrifice sans en montrer d'avance la récompense. Le discours sur la montagne est

la promulgation d'une loi nouvelle ; il impose bien des devoirs et requiert une perfection très haute ; mais avant tout il propose les béatitudes : c'est le premier mot du programme du Christ.

Bienheureux les pauvres en esprit, car à eux appartient le royaume des cieux. Bienheureux les affligés, car ils seront consolés. Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Bienheureux les purs de cœur, car ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui sont persécutés à cause de la justice, car à eux appartient le royaume des cieux...

Un peu plus tard, quand il invite ses auditeurs à se faire ses disciples, à se mettre à son école, il ne se contente pas de leur en faire un devoir, mais il leur montre le bonheur qu'ils y trouveront : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi je vous donnerai le repos ; prenez sur vous mon joug et recevez mes instructions, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » (*Mt.*, XI, 28-30). Plus tard encore, quand il est abordé par ce jeune homme dont nous avons déjà rappelé la tentative et la défaillance, il lui demande de grands sacrifices ; mais en même temps, il lui promet une récompense

immense : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi. » (*Mt.* xix, 21). Et quand saint Pierre lui rappelle au nom des douze qu'ils ont tout quitté pour le suivre, le Christ lui répond : « En vérité, je vous le dis, quand le Fils de l'homme, au jour du renouvellement, sera assis sur son trône glorieux, vous qui m'avez suivi, serez assis aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté, à cause de mon nom, des maisons, ou des frères, ou des sœurs, ou un père, ou une mère, ou des enfants, ou des champs, recevra le centuple et héritera la vie éternelle » (*Mt.*, xix, 27-29).

Cette insistance à nous remettre devant les yeux les promesses divines est un des traits essentiels de la morale de Jésus ; certains critiques sourcilleux en sont choqués : la vertu, prétendent-ils, serait plus pure si elle était désintéressée, si le devoir était accompli parce qu'il est le devoir et non parce qu'il nous conduit au bonheur. Il serait facile de répondre que c'est là une objection de pure théorie et que la vie dément : ceux-là mêmes qui prétendent se désintéresser de leur bonheur, n'agissent malgré tout que pour être heureux, alors même que ce bonheur serait la satisfaction du devoir accompli. Et la raison en est que Dieu,

qui nous a faits, a lié indissolublement la vertu et le bonheur : toute action bonne est un épanouissement de notre être, et il n'y a pas de bonheur plus pur que celui-là. Mais, de même que notre devoir ne se conçoit que par rapport à Dieu qui nous l'impose, ainsi cet épanouissement n'est pleinement compris que si l'on saisit, au terme de l'action vertueuse, Dieu mieux connu et mieux aimé. L'action désintéressée ne sera donc pas celle qui se perd dans le vide en prétendant pratiquer la vertu, mais celle qui saisit Dieu parce qu'elle accomplit le devoir pour Dieu, en vue de Dieu ; et quelle sera la fin d'une vie tout entière consacrée à ce devoir, sinon une possession de Dieu aussi pleine que le permet la faiblesse de notre intelligence.

Tout cela, la raison seule suffit à nous le dire ; mais la foi va plus loin, elle nous apprend comment Dieu ici-bas nous soulève par sa grâce, et là-haut nous unit à lui dans la gloire. C'est à cette lumière qu'il faut lire l'Évangile et particulièrement ces promesses du Christ. Lui, qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu, lui qui, étant Dieu lui-même, contemple, par son intelligence humaine, la divinité face à face, il sait ce que c'est que de posséder Dieu ; et lui, qui est homme et qui trouve dans cette vue tout son bonheur, sait aussi que la béatitude

humaine est là. Parvenu au terme dès le premier instant de sa vie, il nous marque la voie que nous devons suivre pour le rejoindre : pauvreté, humilité, douceur, justice, pureté. Dès ici-bas, l'âme trouve dans la pratique de ces vertus austères une paix et un repos qu'elle chercherait vainement ailleurs : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi je vous donnerai le repos ». Le secret de ces promesses, saint Augustin nous l'a dit, lui, qui plus profondément qu'aucun autre avait senti cette fatigue et, plus tard, ce repos : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur ne peut trouver le repos qu'en vous ». Cette perspective du repos, de la paix, du bonheur, c'est l'appât que Dieu nous propose, et quiconque croit à ses paroles et en fait l'épreuve, sent peu à peu son âme plus paisible et, en même temps, plus avide de ce bien qu'elle commence à goûter : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire », dit le Christ chez saint Jean. Saint Augustin commente ainsi ce beau texte :

Ne pensez pas que vous soyez attirés malgré vous ; l'amour aussi attire l'âme. Et nous n'avons pas à craindre que les hommes, qui ne considèrent que les mots et qui sont très éloignés des réalités, surtout des réalités divines, ne nous opposent ce texte évangélique et ne nous disent : Comment puis-je croire volontairement, si je suis attiré ? Et moi je dis :

Tu es attiré par la volonté, c'est trop peu dire ; tu es attiré par le plaisir (*voluptate*). Qu'est-ce donc qu'être attiré par le plaisir ? Réjouis-toi dans le Seigneur, et il te donnera tout ce que ton cœur demande (*Ps.*, xxxvi, 4). Le cœur aussi a ses plaisirs, et ce pain céleste lui est doux. Et si le poète a pu dire : *Trahit sua quemque voluptas*, non pas la nécessité, mais le plaisir, non pas l'obligation, mais le charme ; combien plus justement devons-nous dire que l'homme est attiré par le Christ, par l'attrait de la vérité, par l'attrait du bonheur, par l'attrait de la justice, et tout cela c'est le Christ.

Ainsi, dès ici-bas, le Christ nous saisit par ses charmes ; il nous entraîne à sa suite, et ce programme austère de pauvreté, de renoncement, de persécution, se transforme au rayonnement de son amour. Un des saints qui ont le plus souffert, mais aussi le plus aimé, saint Paul, pouvait dire : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. » Mais si le combat lui-même est plein de joie, que sera le triomphe ? Le même apôtre nous le fait entendre quand il écrit : « J'estime que les souffrances présentes sont sans proportion avec la gloire qui sera révélée en nous » (*Rom.*, viii, 18). Et que sera cette gloire, sinon une participation à la gloire du Christ lui-même ? Ici-bas il nous appelle à le suivre, à porter notre croix avec lui ; là-haut il nous promet que nous serons assis avec lui, à sa table, dans son royaume. En lui donc

se résume toute la morale évangélique ; il est la voie, il est le terme ; il est la force qui nous porte, il est le charme qui nous entraîne ; il est l'idéal que nous devons nous efforcer de reproduire.

CHAPITRE III

LE FILS DE L'HOMME

Les maîtres de la morale antique, Platon, Aristote, Chrysippe et les autres, disaient à leurs disciples : « Suivez Dieu », ou encore : « Suivez la nature ». Nul d'entre eux n'avait la prétention de dire : « Suivez-moi. » C'est en ce sens qu'Épictète, dont on connaît cependant la fidèle admiration pour Chrysippe, écrit : « Qu'est-ce que jè prétends ? connaître la nature et la suivre. Je cherche donc qui peut me l'interpréter ; j'entends dire que c'est Chrysippe ; je vais à lui » (*Manuel*, 49). Ce qu'on demande donc à un maître, ce n'est pas un exemple à imiter, c'est un enseignement à mettre en pratique. Le chrétien, au contraire, attache ses yeux sur son Maître, non point seulement pour mieux entendre ses préceptes, mais pour suivre son exemple, et, en le suivant, il suit Dieu.

L'imitation de Jésus-Christ sera donc pour nous la règle à la fois la plus assurée et la plus haute. Mais, pour entendre pleinement la leçon qui nous est ainsi donnée, il faudra saisir le Christ tout entier, non seulement l'homme qui a vécu parmi nous, mais le Dieu qui s'est incarné. Aussi le progrès de la révélation chrétienne, au cours du siècle apostolique, en même temps qu'il éclairera la personne du Fils de Dieu, fera mieux saisir l'idéal de vertu qu'il nous présente. Ce sera donc chez saint Paul plus que dans l'Évangile que l'imitation du Christ apparaîtra comme la règle suprême du chrétien.

Toutefois l'évangile lui-même contient déjà plus d'une indication dans ce sens : Jésus se manifeste progressivement à ses disciples ; et ceux qui commencent ainsi à le connaître et à l'aimer, il les invite à l'imiter. Nous avons déjà relevé quelques-unes de ces invitations ; il suffit de les rappeler d'un mot. C'est, par exemple, le programme qu'il propose à quiconque veut se donner à lui : « Quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple » (*Luc*, xiv, 25...) C'est ce qu'il répète au jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes... et viens, suis-moi » (*Mt.*, xix, 16...). C'est ce que saint Pierre avait compris, quand il lui disait, vers la fin de sa vie : « Voici que nous avons tout

quitté pour te suivre » (*ib.*, 27). Car il ne s'agit pas seulement ici de se joindre à Jésus, de faire partie de son cortège ; il faut partager sa vie, se contenter des conditions qu'il a choisies pour lui-même, et surtout se conformer à ses pensées, à ses préférences, à ses volontés. Aussi à celui qui vient lui dire avec enthousiasme : « Je te suivrai où que tu ailles », Jésus répond aussitôt : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des abris ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (*Luc*, ix, 57...) Et, à mesure qu'il se sent mieux connu, plus aimé, le Christ insiste davantage sur l'exemple qu'il donne et qu'il nous faut suivre. Cette insistance apparaît surtout à la dernière Cène : aussitôt après le lavement des pieds il dit à ses apôtres : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple pour que vous fassiez vous aussi ce que je vous ai fait ».

Enfin ce titre même de Fils de l'homme, que Jésus aime à se donner, ne tend-il pas à éveiller cette idée dans l'âme des disciples ? Sans doute c'est un titre messianique, que la prophétie de Daniel et plus tard le livre d'Hénoch

ont rendu familier aux Juifs¹ ; mais c'est aussi une locution biblique, éveillant dans l'esprit le souvenir d'autres textes qui, sans avoir un rapport direct au Messie, décrivaient la grandeur et l'humilité de l'homme, du fils de l'homme, par exemple ce psaume VIII que Jésus lui-même aime à citer : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? et le fils de l'homme, pour que tu le visites » ? On peut dire avec Sanday : « Ce titre, d'une signification étendue et profonde, éveillait d'un côté l'attente messianique et eschatologique à cause de l'emploi qui en avait été fait dans certains milieux juifs (le livre d'Hénoch). A l'autre extrémité, il éveillait l'idée du Sauveur souffrant. Mais au centre, il s'appuyait largement sur un sens infini de fraternité avec l'humanité travaillante et souffrante, et nul ne pouvait mieux revendiquer ce sentiment que celui qui avait si pleinement accepté ces conditions de vie. Comme Fils de Dieu, Jésus regardait en haut, vers son Père ; comme Fils de l'homme, il regardait autour de lui, vers ses frères, les brebis qui n'avaient pas de pasteur² ». Ces remarques sont justes. Le Christ est vraiment l'un

1. Cf. *Les Origines du Dogme de la Trinité*⁶, p. 288-300.

2. *Dictionary of the Bible*, II, p. 623.

de nous, il a partagé les conditions de notre existence, il en porte le poids et la peine ; mais il faut ajouter que, si Jésus fait partie de l'humanité, c'est comme son chef ; s'il a vécu notre vie, c'est sans doute pour la sanctifier ; mais c'est aussi pour la diriger, pour nous apprendre à l'orienter comme lui vers son Père.

A la lumière de ces remarques, il sera utile de considérer brièvement cette carrière humaine de Jésus pour y lire la leçon qui y est gravée. Saint Paul remontera plus haut, jusqu'à l'incarnation du Fils de Dieu, pour y contempler un exemple divin de dépouillement et d'humiliation ; un peu plus tard nous considérerons cette doctrine ; aujourd'hui nous voulons attacher nos yeux sur la vie que le Christ a menée ici-bas, telle que les évangiles nous la font connaître.

Si l'exemple que nous avons à étudier ainsi était purement humain, il est bien des traits qui échapperaient à notre étude parce qu'ils seraient indépendants de la volonté, du libre choix de notre héros. Un homme ne choisit pas ses parents ; il ne choisit pas les circonstances de sa naissance ; il n'en va pas de même du Fils de Dieu ; il a choisi la Vierge Marie sa mère, et saint Joseph, son père nourricier ; il a choisi Bethléem, et la crèche, et il a choisi la croix. Il a donc voulu que ceux qui le tou-

cheraient de plus près fussent des saints, et d'une sainteté incomparable. Parmi ses aïeux, tels que les généalogies évangéliques nous les font connaître, il y a de grands pécheurs ; les trois seules femmes qui soient mentionnées sont Ruth, une Moabite, et deux pécheresses, Thamar et la femme d'Urie ; il n'a point rougi de cette ascendance, et l'évangéliste saint Matthieu a tenu à la rappeler. Il est venu sauver les pécheurs ; il n'a point honte d'en descendre selon la chair ; mais il a voulu que ceux qui le toucheraient de près fussent des saints : que sa mère fût une vierge, que son père nourricier fût saint Joseph. Les circonstances de sa naissance ne sont pas moins remarquables : « bienheureux les pauvres, dira-t-il, bienheureux ceux qui souffrent persécution » : il naît dans une étable abandonnée, et quelques semaines après sa naissance, il est persécuté par Hérode et doit être transporté en Égypte. Cette détresse de Béthléem, ces angoisses et cette fuite, c'est là ce qu'il choisit dès son entrée dans le monde. Plus tard il prendra pour lui une vie commune et vulgaire, semblable à celle que mènent la plupart des hommes, et telle par conséquent qu'ils pussent plus aisément l'imiter ; il laissera à saint Jean Baptiste ces grandes austérités qui surprennent et qu'on admire ; mais pour son enfance, que les hommes ne pourraient

imiter à leur gré, il s'est réservé ce luxe de pauvreté et de souffrance, et il a voulu aussi en parer sa mort, pour que le dernier souvenir qu'il nous laisserait fût celui de sa nudité, de ses tourments, de ses angoisses.

Les trente années qui suivent sont enveloppées d'une ombre si épaisse qu'on se demande ce qu'on y peut bien imiter. La réponse est simple : c'est cette obscurité même que le Christ a voulu nous donner en exemple. Tout ce que l'évangile nous en rapporte tient dans ces quelques mots : « Le petit enfant grandissait et se fortifiait ; il était rempli de sagesse ; et la grâce de Dieu était sur lui » (*Luc*, II, 40) ; et après la venue au temple : « Il descendit avec eux à Nazareth, et il leur était soumis ; et sa mère gardait toutes ces choses dans son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » (*ib.*, 51). « L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu ¹ ». Ce métier, nous le connaissons assez vaguement : quand Jésus commence à enseigner, les gens de Nazareth diront : « Cet homme n'est-il pas l'ouvrier (que nous connaissons), le fils de Marie, et le

1. Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 20^e semaine, 9^e élévation.

frère de Jacques et de José et de Juda et de Simon ? et est-ce que ses sœurs ne sont pas ici, au milieu de nous ? » (*Mc.*, vi, 3) et d'après saint Matthieu (xiii, 55) : « Est-ce que cet homme n'est pas le fils de l'ouvrier ? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie, et ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Juda ? et ses sœurs ne sont-elles pas toutes au milieu de nous ? » Ouvrier, fils d'ouvrier, confondu au milieu d'une parenté vulgaire, voilà tout ce qu'on connaissait de Jésus à Nazareth.

Il est vrai que chez les Juifs les travailleurs manuels étaient moins séparés des intellectuels qu'ils ne le sont chez nous ; bien des lettrés ou des rabbins exerçaient un métier : c'est ainsi que Saul, le pharisien, fabriquait des tentes, et était assez exercé dans son métier pour pouvoir en faire son gagne-pain. Ce qui séparait totalement les lettrés des gens du commun, c'était la connaissance de la littérature rabbinique. « Cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits » (*Jo.*, vii, 48). Toute la littérature rabbinique fait écho à cette parole des pharisiens. Or Jésus a voulu être rangé parmi ces gens méprisés, lui et les siens (xv, 2) ; et quand il commence à prêcher, c'est de l'étonnement et du scandale : « Comment sait-il les lettres, lui qui ne les a pas apprises ? » (*Jo.*, vii, 15).

Un ouvrier, un illettré, c'est tout ce que les gens de Nazareth ont vu en lui, et il a vécu parmi eux trente ans ! Ce simple fait est plus éloquent que tous les épisodes que les évangélistes eussent pu nous raconter. C'est là l'exemple qui poussera désormais tous les disciples du Christ à vivre, autant qu'il dépend d'eux, ignorés de tous, cachés aux regards de tous : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*. C'est là ce qui entraînera, par exemple, le P. de Foucauld vers une vie de plus en plus méprisée, abjecte et pauvre, qui le conduira là où vécut Jésus, à Nazareth, pour y vivre la vie d'un serviteur et d'un ouvrier. Dans ses notes spirituelles il écrit, rappelant les grâces qu'il a reçues de Dieu : « ... Ce tendre et croissant amour pour vous, mon Seigneur Jésus, ce goût de la prière, cette foi en votre parole, ce sentiment profond du devoir de l'aumône, ce désir de vous imiter, cette parole de M. Huvelin dans un sermon : Que vous aviez tellement pris la dernière place que jamais personne n'avait pu vous la ravir ! si inviolablement gravée dans mon âme, cette soif de vous faire le plus grand sacrifice qu'il me fût possible de vous faire, en quittant pour toujours une famille qui faisait tout mon bonheur et en allant bien loin d'elle vivre et mourir ; cette recherche d'une vie conforme à la vôtre, où je puisse partager complètement

votre abjection, votre pauvreté, votre humble labeur, votre ensevelissement, votre obscurité... » Une imitation du Christ poussée jusque-là est héroïque et sera toujours exceptionnelle ; et cependant comme elle reste loin du modèle qu'elle poursuit ! Quand le Fils de Dieu, la Sagesse éternelle s'est réduit à cette abjection, quelle vie humaine, quelque humble, effacée et pauvre qu'on la suppose, pourra jamais rivaliser avec cet abaissement ?

Et dès lors à ceux qui le touchent de plus près Jésus inspire ces sentiments : la Vierge Marie, après l'annonciation, après la conception virginale, ne dit rien même à saint Joseph, s'en remettant à Dieu de ce soin, et jalouse de rester, autant qu'il dépend d'elle, ignorée de tous, seule consciente du trésor infini qu'elle possède. Trente ans se passent, et Joseph et Marie, instruits du mystère qu'ils abritent, n'en trahissent pas un instant le secret, même pas dans le cadre intime des relations de famille, parmi ces frères et ces sœurs du Seigneur qui vivent constamment avec eux.

Cette vie de famille offre encore d'autres exemples à qui l'étudie. Et d'abord cette indépendance de Jésus en tout ce qui touche sa mission. Quand il n'a que douze ans encore, il vient au temple avec ses parents ; il y reste trois jours à leur insu. Quand ils le retrouvent

après de mortelles angoisses, Marie s'écrie : « Mon enfant, que nous avez-vous fait là ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions, tout affligés. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? Mais eux, ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. » Bossuet remarque ici : « Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'évangile. On dit non seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère ; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'était ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse ; elle demeura soumise ; c'est ce qui vaut mieux que la science¹. » Ces remarques sont justes et profondes ; elles éclairent en cette occasion la conduite de Marie ; mais il nous faut considérer plus encore la réserve de Jésus : vivant sans

1. *Élévations*, 20^e semaine, 7^e élévation.

cesse avec sa Mère, dans une intimité dont rien n'approche ici-bas, il ne l'a pas avertie de sa démarche et il ne lui en a pas entièrement expliqué le mystère ; il l'a laissée pendant trois jours dans l'angoisse, et par la réponse qu'il lui fait il n'éclaire qu'à demi l'obscurité où il l'a plongée. Et cette leçon a paru à sa sainte Mère si bienfaisante qu'elle a tenu à nous la transmettre : elle, qui a inspiré ces récits de saint Luc sur l'enfance de Jésus, a passé sous silence assurément bien des traits touchants, bien des effusions filiales, dont le souvenir était pour elle un trésor ; mais cette réserve, cette indépendance du Fils de Dieu, elle a tenu à nous la faire connaître.

Dans cette vie de famille nous devons remarquer encore un trait, qui nous échappe souvent et qui cependant est instructif et touchant. Nous avons mentionné, à la suite de l'évangile, les frères du Seigneur, Jacques, José, Simon, Juda, et ses sœurs, qui ne sont pas nommées. Ce sont, nous le savons, des cousins de Jésus ; deux d'entre eux, Jacques et José, sont fils d'une femme nommée Marie, que les synoptiques (*Mc.*, xv, 40 ; *Mt.*, xxvii, 56) représentent au pied de la croix, et qui était sœur ou belle-sœur de la Sainte Vierge ; les deux autres, Siméon et Juda, d'après le témoignage d'Hégésippe, semblent descendre de Clopas,

oncle paternel du Christ. Les deux apôtres Jacques le mineur et Juda sont-ils identiques à Jacques et Juda frères du Seigneur ? C'est une question fort incertaine, que nous n'avons pas à trancher ici. Ce qui est au contraire trop certain, c'est la longue incrédulité des parents de Jésus. Sans doute ils devaient plus tard adhérer sincèrement à l'évangile. Dès la première page du livre des Actes (1, 14), avant la Pentecôte, on les voit unis dans la prière avec Marie et les apôtres. Mais il avait fallu pour cela la mort du Christ et sa résurrection ; vers la fin de son ministère, six mois seulement avant sa mort, on les voit aborder Jésus, et lui dire : « Quitte donc le pays, va en Judée, pour que tes disciples voient les œuvres que tu fais ; car personne n'agit en secret, s'il veut se montrer en public. Si tu fais ces choses, montre-toi au monde » ; et l'évangéliste ajoute tristement : « Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui » (*Jo.*, VII, 3...) Vers le début de sa vie, on les voit intervenir pour arracher Jésus à ce qu'ils croient une exaltation mystique : « il est hors de lui », disent-ils (*Mc.*, III, 21). Jésus à coup sûr pense à eux, lorsque, constatant l'échec de sa prédication à Nazareth, il dit : « Un prophète n'est méprisé que dans sa ville natale et dans sa maison. » (*Mt.*, XIII, 57).

Ces incidents si pénibles font entrevoir ce que dut être la jeunesse de Jésus. Nous aimons à nous la représenter renfermée dans une intimité délicieuse, entre Marie et Joseph : ce serait vraiment un paradis terrestre où le Fils de Dieu aurait grandi dans la paix, n'ayant de contact qu'avec des âmes toutes pures et toutes saintes, qu'il entraînait sans résistance vers son Père, dans une commune adoration ; encore une fois, c'eût été le paradis terrestre, et plus pur et plus heureux, d'autant que Jésus et Marie dépassent Adam et Eve. Mais le Fils de Dieu ne s'est pas fait homme pour habiter ici-bas un paradis terrestre, fût-ce à Nazareth, mais bien pour porter nos souffrances et nos épreuves, et les sanctifier en les portant. Sans doute bien des heures ont été données par lui à Marie et à Joseph, et ces heures furent à coup sûr les plus douces de sa vie ; mais elles ne remplirent pas, loin de là, les trente années de Nazareth. La petite maison ne se fermait point jalousement sur ses trois hôtes ; tous les habitants de la bourgade y pénétraient librement et surtout ces proches parents qui étaient là sans cesse, chez eux, ne soupçonnant rien du mystère que, plus tard, ils devaient avoir tant de peine à croire, incapables de s'élever avec Marie et Joseph à ces pensées divines où Jésus eût voulu les porter. « Ces artisans, plus occupés

de la terre que des cieux, partagèrent ses travaux, s'assirent à la même table, au même foyer, furent les témoins de ses jours et de ses nuits. Jésus consolait ainsi, en les partageant, ces souffrances intimes que le ciel mêle aux joies de la famille, et qui sont l'épreuve et le salut de tant d'âmes ¹. »

Et puis le jour vint où cette vie cachée prit fin ; désormais la vie de Jésus allait se poursuivre au grand jour, livrée à tous les regards : la lumière est mise sur le chandelier ; la ville est construite au sommet de la colline ; tout le monde la contempera. Le Christ ne s'appartient plus : il se livre à ses apôtres qui ne le quittent ni jour ni nuit, à la foule qui le suit partout, jusqu'au désert, aux hommes de tous les temps qui, dans l'évangile, étudieront son exemple.

Le premier trait qu'il faille relever ici, c'est la tentation au désert ; c'est un des récits de l'évangile qui pour une foi imparfaite sont les plus déconcertants, mais qui aux humbles croyants manifestent le mieux la miséricorde du Fils de Dieu : « Il a dû devenir en tout semblable à ses frères, pour être auprès de Dieu un pontife compatissant et fidèle, intercédant pour les péchés du peuple. Car, ayant

1. FOUARD, *Vie du Christ*, I, p. 119.

souffert lui-même la tentation, il peut porter secours à ceux qui sont tentés » ; « nous n'avons pas un pontife qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses, ayant été tenté de toutes façons, pour nous devenir semblable, sauf le péché¹. » C'est donc pour nous ressembler en tout que Jésus a voulu être tenté, et c'est pour nous en donner l'assurance qu'il a voulu que cette tentation nous fût racontée. Il est clair en effet que cette scène, qui n'a eu aucun témoin, n'a pu être connue des apôtres que par le récit du Christ ; il a tenu à la leur raconter pour la même raison qu'il a tenu à la subir : il a voulu être tenté comme nous pour être en cela encore notre modèle, il a voulu que cette tentation et cette victoire nous fussent connues pour nous entraîner à le suivre : condescendance admirable, mais qui ne peut nous surprendre en celui qui a voulu être en tout notre Maître. Et cet exemple est pour nous non seulement une instruction, mais une consolation précieuse ; nous redisons à Dieu comme Notre-Seigneur nous a appris à le faire : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation » ; et pourtant nous sommes tentés bien souvent ; nous apprenons de lui que tentation n'est pas faute ; succomber à la tentation, c'est un mal affreux dont nous

1. *Hebr.*, II, 17 sqq. ; IV, 15.

prions Dieu de nous garder ; ne pas être en butte à la tentation, ce serait un privilège dont le Christ n'a pas voulu pour lui-même, et que nous n'avons donc pas à ambitionner. Nous lui demandons seulement de repousser ces tentations comme il l'a fait lui-même. Si ces suggestions du démon ternissent souvent notre vertu, c'est qu'elles trouvent alors chez nous sinon un consentement formel, du moins quelque complaisance. En Jésus il n'en pouvait pas être ainsi : la tentation a brillé devant ses yeux sans les charmer, sans les troubler ; son regard, perpétuellement fixé dans la contemplation divine, ne pouvait être distrait de cette splendeur par ces lueurs d'enfer qui passaient devant lui. Il a voulu en subir l'assaut pour nous mériter d'en triompher ; il a voulu nous le faire savoir pour encourager notre faiblesse ; dans tout cela la foi ne trouve pas matière à scandale ; mais, comme les anges, après la tentation, elle s'approche humblement, se prosterne et remercie.

Et Jésus descend de la montagne, et revient sur les bords du Jourdain ; Jean-Baptiste le montre à ses disciples : « Voici l'Agneau de Dieu », et André et Jean quittent le Précurseur pour le Messie ; ils lui disent : « Rabbi, où demeures-tu ? Venez, leur dit Jésus, et vous verrez ; ils vinrent donc, et ils virent où il demeurerait, et

ils demeurèrent auprès de lui cette journée ; c'était environ la dixième heure. » C'est ainsi que Jésus gagna ses premiers apôtres ; c'est ainsi qu'il gagna tous les autres, les attirant à lui, les invitant à partager sa vie. C'est cette intimité qu'il offre à tous les chrétiens, leur montrant dans l'évangile sa vie de tous les jours, et leur disant : Venez.

Dès lors les exigences du règne de Dieu l'ont saisi tout entier, et pour toujours, et pour personne elles ne seront jamais si intimes, si terribles.

La vie du Christ, pendant son ministère public, est dominée par les lois qu'il a lui-même posées : à tous ses disciples il demande de renoncer à tout, à leurs biens, à leurs familles, à leur vie ; dans cette voie où il les engage il est entré le premier, et il leur montre la route. Il a quitté Nazareth pour toujours, n'y revenant que pour une prédication que nous rappellerons un peu plus bas ; désormais sa ville, c'est Capharnaüm, ville bien différente à coup sûr de la calme bourgade qu'il abandonnait : différente d'abord par le climat. Au printemps, la région du lac est un paradis, elle l'était surtout au temps de Josèphe ; aujourd'hui la riche végétation que nous dépeint l'historien juif a disparu ; mais il reste encore aux berges du lac ces touffes de lauriers-roses qui, au mois de

mai, parsèment ces plaines abandonnées de si beaux bouquets. Mais le printemps et ses fleurs sont tôt flétries et c'est le terrible été, où ce paradis devient presque un enfer : 50 degrés à l'ombre à Capharnaüm ; et cette chaleur est rendue encore plus pénible par l'humidité que le lac répand sur ses rives basses. Pour un homme qui avait grandi sur la fraîche colline de Nazareth, ce climat du lac était certainement très pénible ; et si Jésus, au rapport des évangélistes, se retire souvent la nuit sur les montagnes, c'est sans doute pour y prier à l'écart, mais c'est aussi pour y chercher un peu de soulagement et de repos après ces journées accablantes.

Ces peines étaient encore les moindres ; les séjours à Capharnaüm sont relativement courts ; Jésus vit le plus souvent sur les bords du lac, mais sans y avoir de foyer stable : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Il va d'une rive à l'autre, d'une bourgade aux bourgades voisines. En vain Pierre veut le retenir et le fixer chez lui : « Allons ailleurs, lui dit Jésus, dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche aussi ; car c'est pour cela que je suis sorti » (*Mc.*, 1, 38). Il appartient à tous et se donne à tous, et ces deux ou trois années sont bien résumées au livre des Actes : « il a passé en faisant le bien. » Cette bienfaisance, cette pro-

fusion de miracles était certainement pour lui une grande joie ; la belle parole que rapporte de lui saint Paul « il y a plus de joie à donner qu'à recevoir » résume toute son expérience ; mais cette joie était rendue amère par l'ingratitude à laquelle il se heurtait. On se rappelle l'épisode des dix lépreux : les dix sont guéris, un seul revient sur ses pas pour remercier Jésus, et le Seigneur ne peut s'empêcher de dire tristement : « Les dix n'ont-ils pas été guéris ? et les neuf autres, où sont-ils ? » (*Lc.*, xvii, 17). Et cet incident n'est qu'un trait entre mille, de ce tableau si tristement uniforme : des discours de grâce que l'on admire, des œuvres de puissance et de miséricorde dont on jouit, tout cela est répandu à profusion à travers la Galilée et la Judée, et tout cela reste presque entièrement stérile :

Malheur à toi, Chorozaïn, malheur à toi, Bethsaïde ! car si les miracles opérés chez vous avaient été faits à Tyr et à Sidon, depuis longtemps Tyr et Sidon auraient fait pénitence dans le sac et la cendre. Et je vous le dis, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins sévèrement que vous. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu jusqu'au ciel ? Tu seras précipitée jusqu'en enfer ; car si les miracles opérés chez toi avaient été accomplis à Sodome, Sodome serait encore debout ; et je vous le dis, au jour du jugement, Sodome sera traitée moins sévèrement que toi (*Mt.*, xi, 20-24),

Plus tard, au jour des Rameaux, comme Jésus « approchait de la ville, en la voyant, il pleura sur elle, et dit : Si toi aussi, du moins en ce jour, tu comprenais ce qui peut te donner la paix ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. Il viendra des jours sur toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée » (*Luc*, xix, 41-44). Et quelques jours plus tard, au soir de la Cène, il dit aux disciples : « Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse de leur péché... Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant, ils ont vu, et ils m'ont haï, moi et mon Père » (*Jo.*, xv, 22-24).

Ces cris de douleur poignante, qui terminent chaque phase du ministère du Christ, nous révèlent ses sentiments au cours de ces trois années : ces efforts où il a mis tout son amour restent stériles, et ne font qu'engager la responsabilité du peuple qui les a reçus et qui les a méprisés. Dans l'établissement du royaume de Dieu, son rôle a été celui du semeur, tel que le chantait le psalmiste : il a passé en jetant

ses semences et en pleurant ; plus tard d'autres viendront, qui recueilleront avec joie les fruits de la moisson. Le Christ a voulu nous sauver par sa mort, et a voulu, par l'expérience de toute sa vie, rendre cette leçon manifeste à tous : tous ses discours, tous ses miracles, tout son dévouement ont laissé jusque-là les âmes aveugles, inertes, engourdies ; seule sa mort devait les transformer. Cette loi sévère qu'il a imposée à la conversion du monde, il a voulu en porter le poids ; et de ce fait l'exemple de détachement qu'il donne prend une valeur toute nouvelle. Pour des âmes généreuses le dévouement est doux quand il est fécond et qu'on le sent ; si ces foules que Jésus entraînait au jour de la multiplication des pains ou au jour des rameaux, s'étaient données à lui sans réserve, s'il avait senti dans les cœurs cette transformation intime que les apôtres devaient contempler avec joie, dès les premiers jours de l'Église, à la Pentecôte, tous les sacrifices et la mort même eussent été légers : « il est plus doux de donner que de recevoir. » Mais au contraire ces efforts et ces miracles ont été multipliés pour des hommes qui ne devaient en retirer nul profit, et qui devaient y trouver leur condamnation : « Si je n'étais pas venu... ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse de leur péché. »

Et ce n'est pas tout : le Christ s'est heurté non seulement à l'inertie, mais à l'opposition et à la révolte. Nous avons lu le terrible programme proposé aux disciples :

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère ; les ennemis de l'homme, ce sont les gens de sa maison. Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et quiconque aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ; et quiconque ne prend sa croix et ne me suit, n'est pas digne de moi. Celui qui veut sauver sa vie, la perdra ; celui qui perd sa vie pour moi, la retrouvera (*Mt.*, x, 34...).

Cette opposition qui va jusqu'à la persécution sanglante, jusqu'à la mort, les disciples du Christ la rencontreront ; le Christ le premier en a été meurtri et en est mort. Il est vraiment le signe qui provoque la contradiction (*Luc*, II, 34). Dans sa famille même Jésus a trouvé l'incrédulité. De la part de ses concitoyens, des gens de Nazareth, il a rencontré une hostilité déclarée (*Luc*, IV, 14-30) : le discours qu'il prononce dans la synagogue est écouté d'abord avec une curiosité sympathique ; mais, bientôt, à la perspective de l'évangélisation des étrangers et des gentils, la colère éclate : « Tous furent remplis de colère dans la synagogue en enten-

dant cela, et, s'étant levés, ils le chassèrent hors de la ville, et ils le conduisirent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie, afin de le précipiter en bas ; mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla. »

Cette colère, Jésus la rencontre partout ; si l'on veut retracer l'histoire de son ministère, on voit comment ses efforts, après un accueil sympathique, parfois enthousiaste, se heurtent enfin à l'hostilité et s'y brisent. Ainsi l'évangéliste saint Jean nous le montre au début à Jérusalem et en Judée. Il en est chassé par la persécution : Jean-Baptiste est arrêté, Jésus lui-même est menacé, et doit se retirer en Galilée. Il trouve là une population plus simple et moins étroitement surveillée par le sanhédrin ; dans les premiers mois, son action y est libre, sa prédication ouverte à tous : c'est l'époque du discours sur la montagne. Puis là encore les pharisiens le poursuivent : à cette période de libre expansion une autre succède, plus surveillée et, par suite, plus contrainte ; le Seigneur doit alors faire entendre en paraboles ce qu'il serait dangereux de déclarer trop ouvertement. Bientôt même ces précautions ne suffisent plus à protéger Jésus et les siens contre les soupçons d'Hérode et surtout contre la jalousie des pharisiens. Il faut alors quitter la Galilée et chercher un abri sur les terres de

Philippe. Dès lors l'effort principal du Maître se concentrera autour du petit groupe des apôtres : à mesure que l'évangélisation de la foule se fait plus difficile et plus périlleuse, la formation de l'élite absorbe davantage le souci de Jésus. Et ainsi son œuvre se fait, de période en période, moins étendue, mais plus profonde : elle commence par couvrir la Palestine entière, Jérusalem, la Judée, la Samarie ; puis elle se restreint à la Galilée ; et enfin elle se concentre presque tout entière sur le groupe des apôtres, parmi lesquels elle distingue encore les trois privilégiés.

Dans toute cette carrière, on sent qu'une hostilité acharnée a partout poursuivi le Christ, a brisé ses efforts, a restreint de plus en plus le champ de son action. Un historien protestant, Schweitzer, a souligné, dans le ministère du Seigneur, ce qu'il appelle « une activité inquiète et sans but » : il l'explique par les perspectives eschatologiques qui, selon lui, absorbaient Jésus : c'est une interprétation très fautive d'un caractère très mal compris de l'œuvre du Seigneur : son action n'est point « inquiète », ni « sans but » ; mais elle est sans cesse contrariée et brisée par l'hostilité qu'elle rencontre. De ce mal, comme de tous les autres, Dieu a tiré un grand bien : l'organisation future de l'Église a été efficacement préparée par cette formation plus pro-

fonde de l'élite. Mais il reste que ce bien a été acheté très cher : les ennemis du Christ, en le repoussant, se sont condamnés eux-mêmes, et le Christ lui-même a durement souffert de cette hostilité qui lui fermait l'accès des âmes et qui le chassait, peu à peu, de cette Palestine qui était son domaine propre, son héritage : « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Enfin ce sont les derniers mois, l'effort suprême. En quittant la Galilée pour monter à Jérusalem, Jésus marche à la mort. Dans les semaines qui précèdent cette démarche décisive, il s'efforce de prémunir ses apôtres contre le scandale qu'ils vont subir : de là les prédictions de sa passion, qui se font de plus en plus précises : à Césarée de Philippe ; quelques jours après, en descendant de la montagne où il a été transfiguré ; un peu plus tard encore, en quittant Jéricho pour Jérusalem.

Dès le premier pas qu'il fait vers la ville sainte, saint Luc (ix, 51) marque solennellement sa résolution : « Et il advint, quand le temps où il devait être enlevé de ce monde fut près de s'accomplir, qu'il se détermina à aller à Jérusalem. » Quelques semaines plus tard, un nouveau tableau, plus expressif encore : on sort de Jéricho ; Jérusalem n'est plus qu'à 30 kilomètres et on sait ce qui y attend Jésus ;

ses apôtres sont dans l'effroi, mais lui marche en tête de la petite troupe, l'entraînant par son exemple : « Ils étaient en route, montant à Jérusalem, et Jésus marchait devant eux, et ils étaient troublés, et ceux qui suivaient avaient peur. » (*Mc.*, x, 32.) Cette esquisse très sobre, mais si nette, nous montre dans son raccourci le rôle de Jésus, tel que nous l'étudions aujourd'hui : à la tête de ses disciples, les entraînant par son assurance intrépide, il marche à la mort. C'est la même impression que nous donne le récit de Jean sur le dernier retour de Jésus en Judée : les sœurs de Lazare ont mandé au Seigneur la maladie de leur frère ; Jésus attend deux jours, puis « il dit aux disciples : Retournons en Judée. Les disciples lui dirent : Rabbi, tout à l'heure les Juifs cherchaient à te lapider, et tu y retournes ? » Jésus maintient sa résolution, et entraîne ses apôtres ; alors Thomas, qui est appelé Didyme, dit aux autres disciples : « Allons, nous aussi, mourir avec lui » (*xī*, 7 sqq.).

Quelques jours plus tard, c'est l'entrée à Jérusalem et, au milieu même du triomphe, les premières angoisses de l'agonie : la mort est proche, et Jésus la sent, mais, tout en frémissant, il y marche avec une résolution pleine d'amour et il convie tous les siens à le suivre :

Jésus leur répondit (à Philippe et à André) : L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment ne tombe en terre et s'il n'y meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime son âme la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde la conservera pour la vie éternelle. Quiconque me sert doit me suivre, et là où je suis, sera aussi mon serviteur ; celui qui me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, sauve-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton nom. Et une voix du ciel se fit entendre : Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore... (*Jo.*, xii, 23 sqq.).

C'est la loi que Jésus impose à tous ses disciples : perdre son âme pour la sauver ; et en marchant ainsi à la mort, il nous entraîne à sa suite. Et en même temps il nous révèle ses aspirations les plus profondes : le salut des âmes et, par-dessus tout, l'honneur de son Père.

Enfin le dernier jour est venu ; après le lavement des pieds, après la Cène, Jésus va au devant de la trahison (*Jo.*, xiv, 30) : « Voici que vient le prince de ce monde, et il n'a aucune prise sur moi, mais c'est afin que le monde sache que j'aime le Père et que je fais ce que le Père m'a commandé. Levez-vous, partons d'ici. » Et puis, c'est l'agonie, ce sont les interrogatoires douloureux et dérisoires, Anne, Caïphe, Pilate, Hérode ; c'est la flagellation et le couronnement

d'épines et le crucifiement, et enfin la mort sur la croix. Nous avons ailleurs longuement commenté ces mystères ; nous n'y reviendrons pas ici ; notons seulement brièvement l'exemple que le Christ a voulu nous donner en ces circonstances, que lui-même a prévues et choisies. Pendant sa vie, le plus souvent il priait seul à l'écart ; au jardin, il a voulu avoir des témoins de sa dernière prière et de son agonie ; il est venu vers eux à trois reprises, tout défait, couvert du sang qui découle de tout son corps ; il a voulu que les trois témoins de sa transfiguration, Pierre, Jacques et Jean, le vissent ainsi dans cet abîme d'humiliation et de douleur. Puis, à mesure que le drame s'avance, la foule s'y presse plus nombreuse : ce ne sont plus seulement les trois témoins de l'agonie ; c'est la ville entière de Jérusalem, c'est le peuple innombrable des pèlerins venus de tout le monde juif pour la Pâque : tous peuvent le contempler quand il sort du prétoire avec son manteau rouge, sa couronne d'épines, couvert des plaies de sa flagellation, et que Pilate crie en le montrant : Voilà l'homme ! Tous le suivent à travers les rues encombrées de la ville sainte jusqu'à cette petite colline toute proche où il va être crucifié ; et là, élevé de terre sur son gibet, exposé à tous les regards, il agonise et il meurt. Pourquoi cette mise en

scène si tragique, sinon pour nous redire ce qu'il répétait six jours auparavant : « Celui qui aime son âme, la perdra ; et celui qui hait son âme en ce monde la conservera pour la vie éternelle. Quiconque me sert, doit me suivre, et là où je suis, sera aussi mon serviteur. »

Et son Église l'a compris dès le premier jour : de son enfance, pendant les premières années, elle n'a rien dit ; de sa vie publique, de sa vie glorieuse elle n'a retenu que les traits essentiels, simples fragments d'une histoire que nous voudrions pouvoir suivre jour par jour et dont la majeure partie nous échappe. Mais sa passion a été dès l'origine racontée avec une abondance et une précision de détail dont nos évangiles portent la marque : le dixième au moins de toute l'histoire évangélique est consacré à cette journée douloureuse. C'est que l'Église n'a pas rougi de la croix de son Maître ; dans ses ignominies, dans ses tourments, elle aimait à le contempler comme son modèle en même temps que comme son Sauveur. C'est en souffrant et en mourant qu'il nous a rachetés, et c'est par là aussi qu'il nous a donné l'exemple décisif. Il nous a ouvert la voie du ciel, et il nous a donné le courage de l'y suivre. La suite de cette histoire nous montrera les fruits qu'a portés cette rédemption, l'imitation qu'a provoquée cet exemple.

CHAPITRE IV

LA PENTECOTE

Le Christ est mort, ressuscité, remonté aux cieux. Que devient son œuvre ?

Quand on étudie l'histoire des doctrines humaines, particulièrement des doctrines morales, on constate combien les initiatives les plus fécondes sont éphémères ; quand le maître a disparu, l'école s'éteint ou du moins se disperse ; si l'impulsion reçue est encore sensible pendant quelque temps, du moins elle dévie : dès la mort de Platon, ses disciples déforment sa pensée ; dès la mort d'Aristote, son école disparaît.

L'œuvre de Jésus semblait, moins que toutes les autres, à l'abri de ces déviations ou de cette stérilité : le Maître n'avait rien écrit, il disparaissait dans une catastrophe affreuse, et les disciples qu'il laissait manquaient, semblait-il, de tous les dons humains qui pouvaient assurer la perpétuité d'une doctrine, et, avant tout,

de la fermeté du caractère. Et cependant l'œuvre de Jésus lui survit ; bien plus, elle acquiert après sa mort une consistance, une vigueur que le Maître vivant n'avait pas pu lui donner. « Je ne vous laisserai pas orphelins », avait-il dit à ses disciples ; et il avait même ajouté : « Il vous est utile que je m'en aille. » L'histoire que nous allons retracer nous fera toucher du doigt l'effet de ces promesses. Du ciel le Maître triomphant répandra sur ses disciples une telle profusion de grâces qu'il transformera ces âmes si longtemps rebelles à son action. Et lui-même les guidera sans cesse : vraiment il ne les laissera pas orphelins. Nous avons étudié le magistère du Christ vivant sur terre ; maintenant encore il est le Maître, le Maître unique ; aujourd'hui plus que jamais on peut répéter la parole évangélique : « Vous n'avez qu'un Maître, le Christ. » Plus un chrétien sera grand, plus il s'effacera devant lui ; serait-il Pierre, Paul ou Jean, il ne revendiquera d'autre rôle que celui d'envoyé, d'apôtre, de ce maître unique. L'évangéliste saint Jean dit du précurseur : « Il n'était pas la lumière ; mais il était venu rendre témoignage à la lumière. » Il en sera de même jusqu'à la fin des siècles ; les plus grands docteurs ne sont pas la lumière ; ils reflètent la lumière, ils la propagent, ils n'en sont pas le foyer. Jamais plus on n'entendra cette parole souveraine de

quelqu'un qui parle en son propre nom, qui commande de sa propre autorité, qui revendique pour soi-même le don total des âmes. Cette constatation est pour nous toute simple ; il n'en est pas pourtant qui ait plus de conséquence.

Et ce Maître unique est toujours présent. Dans un de ses livres de jeunesse, le *De Magistro*, saint Augustin s'est attaché à montrer cette action continue, intime, unique du Christ sur nos âmes. Les maîtres humains parlent devant nous, déploient sous nos yeux le tissu plus ou moins brillant de leurs pensées ou de leurs rêves ; mais la vérité qui se révèle ou qui se cache sous ces étoffes chatoyantes, ce n'est point la parole humaine qui nous la fait découvrir, c'est la lumière intime que quelqu'un projette dans notre âme, Celui-là même qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il guide son Église, il parle en elle par la voix de ses papes ou de ses conciles, et il parle aussi au cœur de ses fidèles, et ses brebis entendent sa voix.

Nous ne serons donc pas surpris de voir la vie chrétienne se développer telle que nous l'avons vue naître : la semence grandit, mais sans changer de nature, maintenant toujours ses caractères essentiels, ceux que son fondateur lui a imprimés et que rien n'effacera.

Après l'ascension du Seigneur, les apôtres sont redescendus de la montagne des Oliviers et, traversant Jérusalem, ils ont regagné le Cénacle ; c'est là qu'ils se tiennent dans la salle haute qui est la première église chrétienne : « Pierre et Jean et Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemy et Matthieu, Jacques d'Alphée et Simon le zélote et Jude (le frère) de Jacques. Tous ils s'appliquaient unanimement à la prière avec les femmes et Marie la mère de Jésus et avec ses frères. » Autour d'eux, les autres disciples, en tout environ 120 personnes. Cette petite troupe est toute l'Église visible de la première heure ; c'est vraiment le « petit troupeau » béni par le Christ : « ne crains pas, petit troupeau, car il a plu au Père de vous donner le royaume » (*Luc*, xii, 32). Tout d'abord, sur l'initiative de Pierre, on se préoccupe de compléter le collège apostolique : à la place de Judas, l'apôtre apostat et traître, Mathias est élu ; c'est le sort, c'est-à-dire c'est Jésus lui-même qui désigne le nouvel apôtre. Puis on continue à prier et à attendre.

Enfin c'est l'aube de la Pentecôte : « Quand le jour de la Pentecôte fut arrivé, ils étaient tous réunis unanimement dans le même lieu. Et soudain il vint du ciel un bruit semblable à celui d'un vent violent, et il remplit toute la maison où ils étaient assis ; et il leur apparut

comme des langues de feu divisées, et il s'en posa sur chacun d'eux ; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (II, 1-4).

Trente ou trente-cinq ans plus tôt, l'Esprit-Saint était descendu sur la Vierge Marie, et elle avait conçu le Fils de Dieu ; de nouveau l'Esprit-Saint descend sur Marie, sur les apôtres, sur tous les disciples, et de ces hommes il forme l'Église, le corps mystique du Christ. Et aussitôt sa présence se manifeste par ces dons extraordinaires, qui frappent de stupeur ou de scandale tous les assistants. Plus tard, saint Paul écrivait aux fidèles de Corinthe : « Si tous parlent en langues et qu'il survienne des non-croyants, ne diront-ils pas que vous êtes fous » (I Co., XIV, 23). C'est l'impression des Juifs présents à Jérusalem lors de cette première effusion de l'Esprit-Saint : « Tous étaient hors d'eux, ne sachant que penser, et se disant les uns aux autres : Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais d'autres se moquaient, disant que c'étaient là des gens pris de vin. » Pierre, le chef de l'Église, doit se lever et défendre tous ses frères :

Hommes de Judée et vous tous qui habitez Jérusalem, sachez bien ceci et prêtez l'oreille à mes paroles. Ces hommes ne sont pas ivres, comme vous le supposez, car c'est la troisième heure du jour ; mais

c'est ici ce qu'a prédit le prophète Joël, quand il a dit : Il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, que je répandrai de mon esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens verront des visions, et vos vieillards auront des songes ; oui certes, je répandrai en ces jours-là de mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront, et je ferai voir des prodiges là-haut dans le ciel, et des miracles ici-bas sur terre, du sang, du feu, des bouffées de fumée ; le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang, à l'approche du jour du Seigneur, du jour grand et glorieux. Et il arrivera que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé (*Actes*, II, 14-21).

et Pierre poursuit en prêchant aux Juifs le nom de Jésus.

Cette effusion de l'Esprit-Saint devait être un des privilèges de l'ère messianique ; sur le Messie lui-même l'Esprit doit descendre et se reposer (*Is.*, XI, 2) : « Sur lui reposera l'Esprit de Iahvé, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de connaissance et de crainte de Iahvé ». (XLII, 1...) : « Voici mon Serviteur que je soutiens, mon Élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis sur lui mon Esprit, il exposera aux nations la loi. On ne l'entendra pas crier, ni parler haut, ni élever la voix sur la place publique ; il ne brisera pas le roseau froissé ; il n'éteindra pas la mèche fumante ; il exposera fidèlement la loi,

il ne sera pas fatigué ni lassé, jusqu'à ce qu'il ait établi la loi sur la terre ; et les îles attendent sa doctrine. » Mais le Messie n'est point le seul à recevoir cette effusion de l'Esprit ; tout autour de lui, l'Esprit se répand : « L'Esprit d'en haut sera répandu sur Israël... » (Is., xxxii, 15) ; « écoute, Jacob, mon serviteur, et Israël, toi que j'ai élu... Je répandrai mon Esprit sur ta postérité, et ma bénédiction sur tes descendants » (xliv, 1...). Et dans Ézéchiël, (xi, 19 ; xxxvi, 26) : « Je leur donnerai un seul cœur, je mettrai en eux un esprit nouveau ; j'enlèverai leur cœur de pierre et je leur donnerai un cœur de chair, afin qu'ils marchent dans mes commandements et qu'ils gardent mes jugements » ; et dans Zacharie, xii, 10 : « Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de grâce et de prière. »

Le Messie était venu ; dès l'aurore de son avènement, l'Esprit s'était répandu sur la terre : c'était l'Esprit de Dieu, l'Esprit de prophétie qui avait inspiré à Zacharie son cantique, le *Benedictus* ; à Marie, le *Magnificat* ; à Siméon, le *Nunc dimittis*. Ces dons toutefois n'étaient que des prémices. Quand Jésus, dans l'Évangile, parle de l'Esprit, c'est toujours comme la promesse du Père qu'il le représente, et cette promesse n'est pas encore accomplie ; et l'évangéliste saint Jean pouvait dire, en parlant de

la mort de Jésus : « Jusque-là, l'Esprit-Saint n'était pas. » Le jour de la Pentecôte inaugure une ère nouvelle ; la promesse est accomplie, l'Esprit-Saint est donné, l'Église est fondée.

L'exégète protestant Ed. Reuss, interprétant ce récit de la Pentecôte, accuse l'Église catholique d'avoir méconnu cette effusion de l'Esprit sur tous les croyants, et d'en avoir fait le privilège exclusif des chefs du peuple chrétien, des apôtres : « (La théologie de l'Église) a creusé un abîme entre les apôtres, considérés comme jouissant d'un privilège personnel absolu, et les autres chrétiens, déshérités ainsi de ce que Jésus et ses disciples avaient signalé comme le caractère distinctif de tous les vrais croyants. Le philosophe païen avait pu dire : *numquam fuit vir bonus sine afflatu aliquo divino* ; le rationalisme scolastique a banni l'idée de l'inspiration du cercle des réalités actuelles ; et c'est tout au plus l'exaltation malade des faux prophètes qui se dit et se croit inspirée, tandis que dans le principe tous les chrétiens se sentaient inspirés, et que l'Église risque de perdre la trace de son idéal, si elle ne parvient pas à s'élever de nouveau à ce point de vue ¹. »

Cette accusation est très grave. Il est en effet hors de tout conteste que l'effusion de l'Esprit

1. *Histoire apostolique* (Paris, 1876), p. 46.

de Dieu était considérée, au siècle apostolique, comme conférée à chaque fidèle, et pas seulement aux apôtres. Quand saint Pierre baptise le centurion Corneille, la pentecôte se renouvelle dans cette maison (x, 44-48) ; elle se renouvelle à Éphèse, quand Paul y a baptisé les disciples de Jean-Baptiste (xix, 6). Le précurseur l'avait promis jadis : « Moi, je vous baptise dans l'eau, pour la pénitence ; mais celui qui vient après moi, est plus puissant que moi... ; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu » (*Mt.*, III, 12). Cette effusion de l'Esprit est donc inséparable du baptême chrétien ; et saint Paul de son côté dira : « quiconque n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas au Christ » (*Rom.*, VIII, 9).

Mais si tous reçoivent le Saint-Esprit, tous ne reçoivent pas les mêmes dons. Saint Paul, dont personne ne récusera la doctrine, écrivait aux Corinthiens (*I Cor.*, XII, 28-31) :

Dans l'Église Dieu a établi au premier rang des apôtres, au deuxième des prophètes, au troisième des docteurs, puis ceux qui ont le don des miracles, ensuite ceux qui ont le don de guérison, ceux qui assistent, ceux qui gouvernent, ceux qui ont le don des langues. Est-ce que tous sont apôtres ? est-ce que tous sont prophètes ? est-ce que tous sont docteurs ? est-ce que tous font des miracles ? est-ce que tous ont le don de guérison ? est-ce que tous parlent en langue ? est-ce que tous interprètent ? Aspirez aux dons les meilleurs.

Et toutes ces applications particulières sont dominées par le principe invoqué ici même par l'apôtre : le corps de l'Église est unique, mais ses membres sont différenciés, ont des activités diverses et ont reçu pour cela de l'Esprit des dons divers.

Ainsi il est très vrai que les apôtres constituent dans l'Église de Dieu un ordre privilégié ; ils ont reçu de l'Esprit-Saint des dons que les autres fidèles ne possèdent pas ; ils ont, en conséquence, des devoirs, des responsabilités, et aussi des droits qui leur sont propres. Il ne s'ensuit pas que les autres fidèles soient déshérités des dons de l'Esprit : ils n'ont pas reçu le don d'apostolat ; ils peuvent avoir reçu le don de prophétie, le don des miracles, le don des guérisons, le don des langues. Et par-dessus tous ces dons, tous ces charismes, il y a le don le plus précieux, et celui-là tout chrétien l'a reçu du Saint-Esprit. C'est la charité. Car aussitôt après le passage que nous venons de lire, saint Paul chante son hymne à la charité, — nous aurons occasion de le relire, — et conclut : « Recherchez la charité, aspirez aux dons de l'esprit, avant tout à la prophétie. »

Cet enseignement capital du Docteur des Gentils, du Docteur de l'Esprit, était nécessaire à rappeler ici. Les historiens ou exégètes protestants se feront une tradition d'opposer la

religion de l'Esprit à la religion d'autorité, les apôtres et les évêques aux prophètes et aux inspirés. Toute l'histoire proteste contre cette antinomie factice, et avant tout celui qui fut à la fois le grand apôtre et le grand inspiré, saint Paul. A l'extrême opposé, on trouvera soit chez les protestants, soit aussi chez les catholiques, des esprits soupçonneux et étroits qui, jugeant toute sainteté d'après leur expérience personnelle qui est courte, tiennent pour suspects tous les charismes, prophéties, miracles et autres, et volontiers banniraient de l'Église l'Esprit-Saint et ceux qu'il inspire. A ceux-là nous répéterons cette autre parole de saint Paul : « ne prétendez pas éteindre l'Esprit, ne méprisez pas les prophéties » (I *Thess.*, v, 19) ; et si vous ne voyez dans tout cela que délire et ivresse, rappelez-vous que les apôtres et les premiers chrétiens, au jour de la Pentecôte, furent aussi tenus par les Juifs pour des gens ivres.

On aimera à relire ici une page de sainte Térèse sur cette jubilation que l'Esprit-Saint répand dans l'âme et qui jaillit au dehors en chants et en cris :

Cette joie de l'âme est si excessive, qu'elle ne voudrait pas en jouir seule, mais la dire à tout le monde, afin qu'on l'aidât à louer Notre-Seigneur ; car elle n'a pas d'autre désir. Oh ! si c'était en son

pouvoir, que de fêtes et de démonstrations elle ferait pour que tout l'univers connût son bonheur !... Telle devait être la jubilation de saint François lorsque, jetant des cris au milieu de la campagne, et rencontré par des voleurs qui lui en demandaient la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand Roi. Telle devait être encore la joie de tant d'autres saints, qui s'en allaient dans les déserts, pour pouvoir, comme saint François, chanter les louanges de leur Dieu. J'en ai connu un moi-même, un véritable saint, si j'en juge par sa vie : c'était le père Pierre d'Alcantara. Ces mêmes transports et ces cris de joie le firent prendre pour un fou. O mes sœurs, quelle bonne folie que celle-là ! et plaise à Dieu de nous la donner à toutes !... Hélas ! de tels cris sont si rares dans le monde, qu'il n'est pas étonnant qu'on les prenne pour des marques de folie ¹.

Il semble que ces faits mystiques éclairent mieux que bien des commentaires cette jubilation, ces cris, ces chants, qui éclatent le jour de la Pentecôte et ensuite en tant d'occasions.

L'Église ne se maintient pas sans cesse dans cette exaltation joyeuse ; entre temps, elle nous apparaît paisible, unie et priante. Voici comment saint Luc nous décrit sa vie :

Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain, dans les prières. La crainte s'emparait de

1. *Château spirituel*, VI, 6.

chacun, et il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles par les apôtres. Tous les croyants se réunissaient dans un même lieu, et avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et les partageaient entre tous, selon que quelqu'un était dans le besoin. Et chaque jour ils étaient ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain à la maison, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et trouvant grâce auprès de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés (*Actes*, II, 42-47).

Et un peu plus loin, après le récit du miracle du temple et des premières poursuites :

La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme ; nul ne disait que ses biens lui appartenissent en propre, mais tout était commun entre eux. Et les apôtres avec une grande force rendaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous. Car il n'y avait aucun indigent parmi eux ; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient et apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et le déposaient aux pieds des apôtres ; et l'on distribuait à chacun selon qu'il avait besoin (*iv*, 32-39).

Cet admirable tableau a été tracé par saint Luc avec amour, et il propose à l'Église de tous les temps un idéal. Sans doute il y a des ombres, que les récits suivants projettent sur ce tableau : ce qui sera dit des veuves négligées et des murmures montre que l'infirmité humaine

marquait sa trace même là, et qu'il serait exagéré de prendre tous ces traits à la lettre, par exemple « il n'y avait pas d'indigents parmi eux ». Malgré ces défauts humains, qui s'accroîtront, on trouve là l'écho le plus fidèle du Sermon sur la montagne et particulièrement des béatitudes ; il se peut que la rédaction particulière à saint Luc des béatitudes et d'autres paroles du Seigneur porte la trace de cette pauvreté volontaire et joyeuse :

Bienheureux vous qui êtes pauvres, car c'est à vous qu'appartient le royaume de Dieu. Bienheureux vous qui êtes affamés maintenant, parce que vous serez rassasiés. Bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez. Bienheureux êtes-vous, lorsque les hommes vous haïssent, et qu'ils vous excommunient, et qu'ils vous outragent... (*Lc.*, vi, 20 sqq.).

Ne crains point, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône ; faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le ciel, où le voleur n'approche point et où la teigne ne ronge point ; car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur (*Lc.*, xii, 32 ; cf. *Mt.*, vi, 19).

Que de fois ces sentences évangéliques ont résonné dans cette chambre haute où se réunissaient les premiers fidèles ! C'est en les relisant que nous entrons dans l'intimité de l'Église

primitive. Les discours de Pierre et des autres apôtres qui nous sont rapportés dans les Actes, s'adressent aux Juifs qui ne croient pas encore ; ce sont des prédications apologétiques, où on propose à leur foi Jésus Messie et ressuscité. Mais il y avait une autre prédication que celle-là, celle qui s'adressait aux fidèles, qui atteignait chaque individu ou du moins chaque famille dans l'intimité de la vie domestique, prédication répétée « à l'oreille » plus souvent que « sur les toits ». L'objet de cette catéchèse, c'était la vie du Christ et son enseignement, « depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension » : au jour de l'élection de Mathias, la condition qu'exige saint Pierre de tout candidat à l'apostolat marque bien ce rôle essentiel des apôtres : il faut qu'il ait accompagné les autres apôtres tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous, depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, afin d'être comme nous témoin de sa résurrection (I, 21-22). Témoins du Christ, ils attestent donc sa résurrection, c'est-à-dire la preuve décisive de sa mission ; mais aussi ils racontent sa vie, à laquelle ils ont été intimement mêlés, ils rapportent son enseignement, dont ils ont été les auditeurs quotidiens et privilégiés.

Cette vie primitive de l'Église nous apparaît

donc toute pénétrée de l'Évangile ; et si nous voulons en saisir l'âme, il nous faut relire les paroles du Seigneur, telles que chaque jour on les redisait aux fidèles, telles que les évangélistes les ont rapportées.

Un des traits les plus apparents de cette vie, c'est le dépouillement total ; saint Luc y insiste avec prédilection dans les deux tableaux que nous avons transcrits. C'était la mise en pratique des conseils du Seigneur. Les apôtres, pour suivre Jésus, avaient dû tout abandonner ; le jeune homme riche est invité aussi par le Christ à vendre tout ce qu'il a, à en donner le prix aux pauvres, et à suivre Jésus. Ces conseils, nous le savons, n'étaient pas des préceptes. Au jeune homme qui lui avait demandé d'abord ce qu'il fallait faire pour avoir la vie éternelle, il avait répondu : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » C'est pour répondre à son insistance, à son ambition plus haute qu'il poursuit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi. »

L'Église répète ces conseils du Christ, mais sans les imposer comme des préceptes. L'histoire d'Ananie et de Saphire met ce point hors de conteste. Ces deux prosélytes, le mari et la femme, avaient un champ ; ils le vendent, ils

s'entendent pour retenir une partie du prix, et apporter le reste aux apôtres en faisant semblant de tout donner. Cette duplicité pharisaïque était mortelle pour un chrétien ; l'un et l'autre successivement s'en rendent coupables ; l'un et l'autre sont punis par Dieu lui-même et tombent morts aux pieds de saint Pierre. Mais l'apôtre montre bien où était la faute : ce n'était point à ne pas tout donner : ces gens étaient libres de tout garder pour eux, et le champ et le prix du champ ; c'était de mentir à l'Esprit-Saint par ce faux-semblant de détachement et de générosité :

Pierre lui dit : Ananie, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, te faisant mentir au Saint-Esprit et retenir une partie du prix du champ ? S'il n'avait pas été vendu, ne te restait-il pas ? et, après qu'il a été vendu, le prix n'en était-il pas à ta disposition ? Comment as-tu pu concevoir dans ton cœur un pareil dessein ? Ce n'est pas aux hommes que tu as menti, mais à Dieu (v, 3-4).

Cette histoire d'Ananie et de Saphire découvre aussi l'écueil que devait rencontrer cette pratique universelle de la pauvreté. Une élite peu nombreuse et enivrée encore des grâces de la Pentecôte pratiquait sans effort ce mépris des biens de la terre, cet empressement à tout quitter, à tout mettre en commun ; mais, à mesure que l'Église s'étendait, il était inévitable qu'elle vît entrer dans son sein des membres

fidèles, mais moins héroïques, prêts à croire au Christ mais non pas à lui faire ces sacrifices extrêmes que lui-même n'avait pas exigés. L'Église ne les repousse pas, elle ne leur impose pas non plus la pauvreté volontaire ; elle leur demande seulement d'être sincères et de ne pas se donner l'apparence d'une vertu qu'ils ne pratiquent pas. Elle continue d'ailleurs à encourager ces grands sacrifices : au livre des Actes l'histoire d'Ananie est immédiatement précédée de celle de Barnabé : « Joseph, que les apôtres surnommèrent Barnabé, c'est-à-dire le prédicateur, Lévite, originaire de Chypre, avait un champ, il le vendit, il en apporta le prix qu'il déposa aux pieds des apôtres » (iv, 36-37). Ce sacrifice, ce risque qu'il courait pour sa foi, engageant là tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait, devait lui mériter la grâce suprême de l'apostolat, où il allait être bientôt associé à saint Paul.

Ces généreuses offrandes semblent avoir été assez rares, et elles ne suffirent pas longtemps à soutenir la communauté chrétienne, où les pauvres étaient fort nombreux. Il faudra que les autres églises viennent au secours de l'église-mère : Paul quête pour les saints de Jérusalem (I *Cor.*, xvi, 1, 3 ; II *Cor.*, ix, 1) ou pour ses pauvres (*Gal.*, ii, 10) ou pour les pauvres des saints (*Rom.*, xv, 26). Il se peut que les aumônes,

largement répandues, aient contribué à cet appauvrissement de l'église de Jérusalem. Du moins elles lui avaient donné un bien infiniment précieux, l'amour fraternel, l'esprit d'union, de solidarité, d'assistance ; dès sa naissance le christianisme se fait reconnaître au signe que lui a donné son Maître : « Tous reconnaîtront à ceci que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres » (*Jo.*, XIII, 35).

Le nom même que les chrétiens se donnent accuse cette étroite union : au début on les appelle « disciples », comme on les avait appelés du vivant de Jésus ; à Antioche on commence à les appeler chrétiens ; eux s'appellent les frères ou encore les saints, ce second terme appartenant davantage à l'usage liturgique, le premier à l'usage courant. Comme les autres Israélites, ils fréquentent le temple ; on n'entend pas par là le sanctuaire, réservé aux prêtres, mais l'enceinte sacrée qui l'entoure et qui comprend les portiques et les salles ; ils se tiennent de préférence dans le portique de Salomon (*Actes*, III, 11 ; V, 12) ; c'est un lieu public, où jadis Jésus aussi avait enseigné (*Jo.*, X, 23). Trois fois par jour, à la 3^e, 6^e et 9^e heure, les Israélites pieux aimaient à venir prier dans le temple ; ainsi font les apôtres ; c'est à l'heure de la prière du soir que Pierre et Jean rencontrent, en entrant dans le temple,

le paralytique qui mendie à la belle porte et le guérissent.

Mais, en même temps qu'ils continuent à partager les pratiques de religion communes aux Juifs, les chrétiens ont aussi leurs réunions particulières : au début, on les voit tous dans le cénacle. Un peu plus tard, quand Pierre et Jean, après leur comparution, reviennent vers les leurs, ils « prient tous ensemble, et le lieu où ils étaient rassemblés trembla » (iv, 31) ; ce lieu n'est pas autrement désigné. On lit ailleurs (ii, 44) : « tous les croyants étaient rassemblés dans le même lieu et avaient tout en commun » ; la fraction du pain se fait « à la maison » (ii, 46). Ainsi ils ont, à côté des assemblées générales, des réunions domestiques.

Tout ceci, vu du dehors, ne donne pas encore aux Juifs l'impression d'une Église détachée de la synagogue ; cette petite communauté leur apparaît comme un groupe, semblable, par sa constitution et ses rapports avec le judaïsme, à ceux des sadducéens ou des pharisiens, mais remarquable par sa ferveur, l'union intime de ses membres, leur attachement à la foi et à la piété des Juifs ; et le peuple entier les admire.

Si les Juifs sont séduits par ce reflet extérieur de la vie de l'Église, comme cette vie est plus belle encore à qui pénètre son intimité !

Union intime des cœurs que nul intérêt matériel ne divise plus, et qu'une mutuelle assistance resserre ; foi ardente pour laquelle la promesse du Christ se réalise chaque jour : « partout où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (*Mt.*, XVIII, 20) ; vie de l'Esprit qui remplit leurs cœurs et qui en débordé : « celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive jailliront de son sein » (*Jo.*, VII, 38). Au reste, cette vie intense n'est pas dispersée comme la rêvent les individualistes ; jamais on ne vit Église plus intimement unie jusqu'à la fusion des intérêts personnels ; elle n'est pas anarchique : l'autorité hiérarchique s'impose à tous ; les chrétiens de bonne volonté se serrent autour d'elle, ceux qui essaient de la frauder mentent en réalité au Saint-Esprit et sont frappés de mort. Mais l'autorité hiérarchique, comme la vie individuelle, a conscience de l'action constante de l'Esprit, attend son impulsion et se laisse porter par elle : les décisions les plus graves, évangélisation des païens, observation ou négligence des rites mosaïques, sont prises au jour le jour, sous la pression apparente des circonstances. selon que l'Esprit de Jésus l'inspire. Le Christ avait dit : Quand vous serez traduits devant les tribunaux, « l'Esprit vous enseignera ce qu'il vous faudra dire » (*Lc.*, XII, 11-12) ; cette promesse se

vérifie à la lettre quand les apôtres sont traduits devant le sanhédrin ; mais elle s'accomplit aussi chaque jour dans la vie de l'Église.

On ne voit pas de plan préconçu, de constitution théoriquement définie. Tout est laissé, non pas au hasard, mais à l'influence divine : c'est le sort qui désignera le nouvel apôtre ; c'est aussi le concours quotidien et inopiné des événements qui guidera au jour le jour l'Église, déterminera ses initiatives, ses conquêtes et les règles mêmes de sa vie intérieure. Cette plasticité initiale était en effet la meilleure garantie de durée ; elle venait à l'Église de sa foi au Christ vivant et agissant en elle. Et c'est cette vie du Christ dans l'Église qui s'épanouit dans ces fleurs de joie, de charité, de paix. Plus jamais on ne reverra la lumière transparente de ces premiers jours ; les mois, les années, les siècles qui vont suivre seront bien beaux sans doute, tout empourprés du sang des martyrs. On sent cependant que saint Luc ne peut se détacher de ces visions paisibles. Dans ces premiers jours de l'Église il entend comme l'écho du cantique qu'avaient chanté les anges au jour de la naissance du Christ : « Gloire à Dieu ! Paix aux hommes ! »

CHAPITRE V

LA VIE DE L'ESPRIT CHEZ SAINT PAUL

Dans tout ce que nous avons vu, l'action de l'Esprit-Saint est manifeste ; dans la vocation et l'apostolat de saint Paul, elle éclate avec plus d'évidence encore. Nous n'avons pas à décrire ici tous les événements d'une carrière bien connue ; nous voudrions, à la suite de saint Paul lui-même, pénétrer intimement cette vie, la comprendre et la décrire sous le même aspect où lui-même l'a comprise et l'a présentée à ses fidèles.

Il nous faut relire d'abord l'épître aux Galates. Les fidèles de Galatie, convertis par saint Paul, et d'abord chrétiens fervents, ont été trompés par des judaïsants qui les ont mis en défiance vis-à-vis de l'apôtre et de son évangile. Il doit donc, pour se défendre, faire valoir ses titres. Les voici :

Je vous le déclare, en effet, frères, l'évangile annoncé par moi n'est pas selon l'homme ; car ce

n'est pas d'un homme que je l'ai reçu ou appris, mais par une révélation de Jésus-Christ. Car vous avez entendu parler de mes agissements alors que j'étais dans le judaïsme : je persécutais à l'excès l'Église de Dieu et la ravageais, et j'avais avancé dans le judaïsme plus que beaucoup de ceux de mon âge dans ma nation, les surpassant en zèle pour les traditions de mes ancêtres. Mais quand il plut à Dieu qui m'a distingué dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les gentils, aussitôt je ne consultai ni la chair ni le sang, et je ne montai point à Jérusalem auprès de ceux qui étaient apôtres avant moi, mais j'allai en Arabie, et je revins de nouveau à Damas. Ensuite après trois années je montai à Jérusalem pour m'entretenir avec Céphas, et je restai quinze jours auprès de lui ; mais je ne vis aucun autre des apôtres, sinon Jacques, le frère du Seigneur. Or ce que je vous écris là, c'est devant Dieu, je ne mens pas. Ensuite je me rendis dans les régions de la Syrie et de la Cilicie. Or je n'étais point connu personnellement des églises de Judée qui sont dans le Christ. Ils avaient seulement entendu dire : Celui qui naguère nous persécutait prêche aujourd'hui la foi qu'il voulait alors détruire, et ils glorifiaient Dieu en moi ¹.

Ce récit sommaire ne faisait que rappeler aux Galates des événements qu'ils connaissaient bien et qui nous sont aussi familiers : Saul, d'abord persécuteur, assistant et consentant

1. *Gal.*, I, 11 sqq. Trad. Lagrange.

au meurtre d'Étienne, demandant ensuite aux prêtres une mission pour Damas où il veut poursuivre les chrétiens, et soudain terrassé sur la route par le Christ qui lui apparaît et lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Tu as beau regimber contre l'aiguillon. — Qui es-tu, Seigneur ? — Je suis Jésus que tu persécutes. — Seigneur, que veux-tu que je fasse ? — Lève-toi, entre dans la ville et on te dira ce que tu dois faire ». N'y voyant plus, il est conduit par la main jusqu'à Damas ; Ananie, averti par une vision, vient à lui, le guérit et le baptise.

L'intervention de l'Esprit-Saint se manifeste ici comme dans la conversion du centurion Corneille : les deux acteurs de ce drame, le païen et l'apôtre, étaient l'un et l'autre éclairés directement par l'Esprit de Dieu, et Corneille recourait à Pierre, et Pierre venait l'évangéliser, puis le baptiser. Il en va de même ici : Paul et Ananie s'ignorent, ou plutôt, s'ils se connaissent, c'est comme deux adversaires dont l'un poursuit l'autre. Quand Ananie s'entend envoyer vers Paul, il reprend aussitôt effrayé : « Seigneur, j'ai entendu bien des gens parler de cet homme, et raconter tout le mal qu'il a fait à tes saints à Jérusalem ; et ici même, il vient envoyé par les grands prêtres pour arrêter tous ceux qui invoquent ton nom. » Le Seigneur lui répond : « Va,

car cet homme est pour moi un vase d'élection qui portera mon nom devant les nations et les rois et les fils d'Israël; et je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. » Ananie alors obéit, va chercher Paul, le guérit et le baptise. Ainsi le Christ emploie le ministère de ses serviteurs et leur fait accomplir ce qu'ils ne pressentent pas, ce qu'ils ne comprennent pas, ce dont ils sont eux-mêmes effrayés.

Mais ici il y a une œuvre encore plus merveilleuse : c'est celle de la conversion de saint Paul ; le centurion Corneille ignorait le christianisme, mais il s'y était préparé à son insu par ses jeûnes, ses prières, ses aumônes. Rien n'avait préparé Saul à sa conversion. Quand il scrute son passé, il n'y aperçoit que son zèle aveugle pour la loi, et sa haine pour l'Église qu'il persécute. Ainsi vers la fin de sa vie (*Phil.*, III, 4 sqq.) : « Si quelque autre croit pouvoir se glorifier dans sa chair, je le puis bien davantage, moi, circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, hébreu né d'hébreux ; quant à la loi, pharisien ; quant au zèle, persécuteur de l'Église ; irréprochable à l'égard de la justice de la loi. Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause du Christ. » Et déjà, dans l'épître où il rappelle aux Corinthiens toutes les apparitions du

Christ : « ... ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton ; car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu » (I *Cor.*, xv, 7-8).

On a cherché à reconstituer dans l'âme de Saul le travail subconscient qui devait du persécuteur faire un apôtre. Cette recherche est vaine : quand saint Paul lui-même scrute son passé pour y chercher ce qui a pu attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il ne trouve que son ignorance et sa bonne foi : « J'étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur violent ; mais Dieu m'a fait miséricorde, parce que j'agissais ainsi par ignorance dans l'incrédulité » (I *Tim.*, i, 13). Ajoutons que cet attachement acharné à la loi était une disposition plus favorable que ne l'eût été l'indifférence des sadducéens ; la lettre aux Galates nous dit encore avec quel sérieux Paul envisage l'obligation de la loi : « j'atteste de nouveau à tout homme circoncis qu'il est obligé d'observer toute la loi ». Cette obligation écrasante était une torture pour son âme droite et sincère :

Nous savons en effet que la loi est spirituelle, mais moi je suis charnel, vendu au péché... Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre

loi, qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché, qui est dans mes membres. Homme misérable que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? Grâce soit rendue à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! (*Rom.*, vii, 14-25).

Cette lutte cruelle, il en était meurtri bien avant sa conversion ; mais s'il en sentait la souffrance, il n'en voyait pas l'issue. Il pouvait dire, — et encore eût-il osé se l'avouer ? — que ce joug était trop lourd, que ni ses pères ni lui ne pouvaient le porter ; mais sa religion lui défendait de secouer ce fardeau que Dieu avait lié sur ses épaules. Celui-là seul pouvait l'en décharger, qui avait dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, et vous trouverez le repos de vos âmes... Mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » Et délivré par le Christ, l'ancien captif de la loi pourrait mieux que personne prêcher la liberté de la foi et en sentir le prix.

A peine converti et baptisé, il prêche, à Damas et sans doute dans cette Arabie où il passe trois ans. Puis il monte à Jérusalem pour s'entretenir avec Pierre ; il demeure quinze jours près de lui, sans voir aucun autre apôtre, sinon Jacques le frère du Seigneur. Cette visite était un hommage rendu par le nouvel apôtre au chef de l'Église ; ce n'était point une sorte de

catéchuménat, où le néophyte eût dû s'instruire de la religion qu'il prétendait prêcher ; il en avait déjà reçu la révélation de Dieu, et il avait déjà commencé de la prêcher. Mais, en allant à Jérusalem, il aspirait à rendre témoignage au Christ là même où il l'avait persécuté. Une vision l'en détourna.

De retour à Jérusalem, comme je priais dans le temple, je fus ravi en extase et je vis le Seigneur qui me disait : Hâte-toi, sors vite de Jérusalem, parce qu'ils ne recevront pas ton témoignage sur moi. Et je dis : Seigneur, ceux-là savent bien que je faisais mettre en prison et battre de verges dans les synagogues ceux qui croyaient en toi, et que, lorsqu'on répandit le sang d'Étienne ton martyr, j'étais moi-même présent, approuvant comme les autres et gardant les vêtements de ceux qui le faisaient mourir. Et il me dit : Va, je t'enverrai au loin vers les nations (*Actes*, xxii, 17 sqq.).

Le livre des Actes, où est rapporté ce discours, prononcé par Paul devant les Juifs sur les degrés de la forteresse, raconte que jusque-là on avait écouté l'Apôtre ; mais, dès qu'on l'entendit parler de cette mission vers les gentils, ce fut un cri d'indignation : « Enlevez cet homme de la terre ! à mort ! » et tout en vociférant, les Juifs jettent leurs vêtements et lancent de la poussière en l'air.

Cette bruyante colère des Juifs rappelle les scènes semblables de l'Évangile, par exemple

celles de la synagogue de Nazareth : quand Jésus fait entendre à ses concitoyens que le salut qu'ils repoussent est destiné à d'autres, c'est le même mouvement d'indignation et de haine : ils se jettent sur le Christ et veulent le précipiter du haut du rocher. Cette explosion de colère ne surprenait pas l'apôtre ; il avait rencontré ces sentiments partout où il avait porté l'Évangile. Mais ce qui pour nous a plus d'intérêt, ce sont ses dispositions personnelles. S'il est devenu l'apôtre des gentils, ce n'est pas de son plein gré ; ses prédilections personnelles le portaient vers ses compatriotes, vers ceux dont il devait écrire plus tard (*Rom.*, ix, 1) : « Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, ma conscience m'en rend témoignage dans le Saint-Esprit : c'est pour moi une grande tristesse, c'est pour mon cœur une peine incessante ; car je voudrais moi-même être anathème et séparé du Christ pour mes frères, mes parents selon la chair, ceux qui sont Israélites, à qui appartiennent l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches, et de qui est issu, selon la chair, le Christ, qui est au-dessus de tout, Dieu béni dans tous les siècles ! » N'était-il pas qualifié entre tous pour se faire écouter d'eux, lui qui sortait de leurs rangs, lui dont tous avaient connu le zèle implacable et persécuteur ? Tout

ce passé, naissance, éducation, zèle de jeunesse, le Christ ne veut pas s'en servir, et Paul lui-même devra regarder tout cela comme une perte, à cause du Christ. Et tout le long de sa carrière il verra ses anciens coreligionnaires le poursuivre comme un transfuge. Grec, il ne le sera jamais ; Juif, il ne l'est plus ; tout le passé est aboli ; il n'est plus que l'apôtre du Christ.

A cette nouvelle vision combien d'autres visions succédèrent ! Une entre autres s'est gravée profondément dans la conscience de Paul. Dans sa seconde épître aux Corinthiens, il la date d'il y a quatorze ans ; cette lettre appartenant elle-même à l'année 56 ou 57, cette extase doit être rapportée à l'année 42 ou 43, c'est-à-dire avant la première grande mission (45). Il faut relire ces confidences ; il est peu de textes aussi émouvants dans les lettres de saint Paul :

Faut-il se glorifier ? Cela n'est pas bon. J'en viendrai néanmoins à des visions et à des révélations du Seigneur. Je sais un homme dans le Christ qui, il y a quatorze ans, — si ce fut dans son corps je ne sais, si ce fut hors de son corps je ne sais, Dieu le sait, — fut ravi jusqu'au troisième ciel ; et je sais que cet homme, — si ce fut dans son corps ou hors de son corps je ne sais, Dieu le sait, — fut ravi dans le paradis et entendit des paroles ineffables, qu'un homme ne peut pas exprimer. Je me glorifierai d'un tel homme, mais de moi-même je ne me glorifierai pas sinon dans mes infirmités. Car si je veux me glorifier,

je ne serai pas insensé, je dirai la vérité ; mais je m'en abstiens, afin que personne n'ait de moi une opinion supérieure à ce qu'il voit ou à ce qu'il entend de moi... (II Cor., XII, 1 sqq.).

Avant d'étudier ce texte, — et d'ailleurs nous ne pourrions en dire que bien peu de chose, — arrêtons-nous un instant pour en entendre l'accent, cette pudeur avec laquelle le saint fait entrevoir ces secrets divins : ce sont pour lui manifestement les trésors les plus précieux, mais des grâces qu'il est périlleux de divulguer, que la vaine gloire ferait perdre, que l'âme doit garder jalousement comme un secret entre Dieu et elle. Les attaques de ses ennemis à Corinthe, l'ont forcé à faire entrevoir l'arche sainte ; mais aussitôt il ajoute : « J'ai été un insensé ; mais c'est vous qui m'y avez contraint ». Et cette élévation lui paraît si sublime que Dieu, pour prévenir l'orgueil, devra l'humilier par la maladie :

Pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir. J'ai prié trois fois le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans l'infirmité. Bien volontiers je me glorifierai donc surtout dans mes infirmités, pour que la force du Christ repose sur moi. Aussi je me complais dans les infirmités, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les dé-

tresses, pour le Christ ; car c'est quand je suis faible que je suis fort.

Bien des fois, depuis trois siècles, cet aiguillon ou cette écharde dans la chair a été entendu de l'aiguillon de la concupiscence ; c'est une interprétation qu'on s'accorde aujourd'hui à rejeter pour entendre ce texte comme toute l'antiquité l'a entendu : il ne s'agit pas ici de l'aiguillon de la chair, mais d'un aiguillon enfoncé dans la chair, c'est-à-dire d'une maladie que l'apôtre attribue à Satan : malaria, peut-être, ou ophtalmie. Cette infirmité, quelle qu'elle soit, est à la fois pénible et humiliante ; saint Paul souhaiterait d'en être délivré, Dieu la lui laisse pour le préserver de l'orgueil que ses grandes révélations lui donneraient.

Quelles étaient donc ces révélations ? Ce texte les fait entrevoir, mais sans les divulguer clairement ; bien plus saint Paul dit expressément que ce qu'il a entendu là-haut, nul homme ne saurait le redire. Il ne peut même se rendre compte exactement des conditions de cette extase : était-il dans son corps ou hors de son corps ? Il ne le sait, Dieu le sait. Il sait du moins, et à n'en pouvoir douter, qu'il a été ravi là-haut, au troisième ciel, et qu'il y a entendu des paroles ineffables. Origène, deux siècles plus tard, interprétera cette extase

comme une initiation à des mystères que l'apôtre aurait révélés à quelques confidents et, par leur entremise, transmis à quelques chrétiens privilégiés :

Ces mystères ont été connus et entièrement saisis par celui qui a été ravi jusqu'au troisième ciel et qui, se trouvant dans le ciel, a vu les choses célestes, a vu la véritable Jérusalem, la cité de Dieu, a vu encore le mont Sion, en quelque lieu qu'il se trouve, a vu aussi Hébron, a vu aussi toutes ces villes que l'Écriture nous montre distribuées par le sort ; et non seulement il a vu tout cela, mais il a saisi en esprit les raisons de tout cela, puisque lui-même avoue qu'il a entendu des paroles et des traditions. Mais quelles paroles ? Des paroles ineffables, dit-il, qu'il n'est pas permis de dire à l'homme. Tu vois donc que Paul a tout saisi en esprit, mais il ne lui était pas permis de dire tout cela aux hommes. A quels hommes ? à ceux sans doute dont il disait avec reproche : N'êtes-vous pas des hommes ? ne marchez-vous pas selon l'homme ? Mais peut-être disait-il tout cela à ceux qui ne marchaient plus selon l'homme ; il le disait à Timothée, il le disait à Luc, et aux autres disciples qu'il savait capables de recevoir les secrets ineffables. Et il y fait une allusion mystérieuse dans cette recommandation qu'il adresse à Timothée : Rappelle-toi les paroles que tu as entendues de moi, et confie-les à des hommes fidèles, à ceux qui seront capables d'en enseigner d'autres. Ainsi donc, nous qui croyons que ce sont là des choses divines et mystérieuses, rendons-nous, par nos actions, par nos mérites, dignes de ces secrets, capables de les comprendre, pour que, quand nous

les aurons dignement comprises, nous puissions les atteindre dans l'héritage céleste ¹.

Cette interprétation étrange éclaire moins la mystique authentique de l'apôtre que la mystique alexandrine ; mais, à ce titre, elle n'est pas sans intérêt. Dans les cercles dont Origène subit ici l'influence on est hanté de réminiscences juives et platoniciennes : on se représente les choses d'ici-bas comme ayant là-haut leur prototype idéal ; en particulier, la Terre sainte entière, ses villes, ses lieux sacrés, vit là-haut ; les simples croyants ne voient que les pierres ou la terre qu'ils touchent ; les initiés perçoivent les réalités mystérieuses dont ces choses matérielles sont le symbole. Et ceux qui les ont contemplées en gardent jalousement le secret ; ils ne les font connaître qu'à des hommes sûrs qui méritent par leur vertu d'être introduits dans ce mystère et qui, à leur tour, les transmettront à d'autres confidents.

En face de ces rêves la réalité paraît plus grande encore. Ce que Paul a contemplé, ce n'est ni la Jérusalem céleste, ni le mont Sion, ni Hébron ; ce sont « les profondeurs de Dieu ». Il n'en peut rien dire, non pas parce que le silence a été imposé comme une consigne, mais

1. ORIGÈNE, in *Libr. Josue*, hom. XXIII, 4. Cf. *Rech. de Sc. Relig.*, 1922, p. 287-288.

parce que ce sont en effet des mystères ineffables. Sur ce point les témoignages des mystiques abondent ; un seul choisi entre mille : « ... Comment dire ce qui se passe entre Jésus-Christ et l'âme dans cette contemplation, les grandes choses qu'il découvre de lui-même en donnant à l'âme une claire connaissance, sans aucun bruit de paroles, et la jouissance qu'elle ressent de la présence de son bien-aimé ? Celui qui les a expérimentées, seul les connaît, mais s'il les a goûtées, il ne saurait les décrire ¹. » Si l'on demande pourquoi ces choses sont ineffables, on en voit aisément la raison : c'est qu'elles ne sont pas communiquées par des paroles que l'on pourrait répéter, mais par un contact, par une saisie immédiate, qui est incommunicable ².

1. S. Alphonse RODRIGUEZ, *Union et Transformation de l'âme*, p. 65.

2. Tout ceci a été longuement étudié par saint Augustin, *De Genesi ad litteram*, XII (34, 453-486). Il remarque dans le témoignage de l'Apôtre deux éléments différents : il y a dans le souvenir de cette extase des choses qu'il affirme avec certitude, d'autres dont il ne peut rien dire : « Je sais un homme qui, il y a 14 ans, fut ravi jusqu'au 3^e ciel ; et je sais que cet homme fut ravi dans le paradis et entendit des paroles ineffables, qu'un homme ne peut pas exprimer. » Ces points sont pour lui hors de doute ; inversement il ne sait s'il était alors dans son corps ou hors de son corps. Cette incertitude ne se pourrait pas comprendre s'il avait vu quelque chose des yeux du corps : toute perception sensible, vision, audition, ou tact, lui eût donné en même temps la conscience

Peut-être sera-t-il permis d'éclairer cet enseignement par la description que sainte Térèse donne du ravissement.

Quand l'âme est ainsi enlevée, Notre-Seigneur lui découvre, en des visions imaginaires, quelques-uns de ses secrets, des choses du ciel par exemple ; ces visions-là, on peut les raconter, et elles demeurent tellement gravées dans la mémoire qu'on ne saurait jamais les oublier. Quand les visions sont intellec-

de son corps, de son activité, de sa vie, et la question ne se poserait pas pour lui de savoir s'il était alors dans son corps ou hors de son corps. Dans cette extase l'âme agissait donc seule, et l'on peut se demander seulement, estime saint Augustin, si l'âme animait encore son corps ou si elle l'avait momentanément abandonné. Partant de là, le saint Docteur distingue trois espèces de visions, l'une sensible par l'organe des yeux du corps, l'autre qu'il appelle spirituelle et qu'on nomme aujourd'hui imaginaire ou imaginative, la troisième enfin qui est purement intellectuelle. Il éclaire cette distinction par des exemples qui nous sont familiers : saint Pierre, à Joppé, voit la nappe qui descend du ciel portant tous les animaux de la création, purs et impurs ; en même temps, il entend une parole : « Tue et mange. » Vision, audition spirituelles, qui viennent de Dieu, mais qui demeurent encore obscures, faute de la lumière intellectuelle qui les éclairera bientôt, quand arriveront les envoyés de Corneille. La vision de Balthasar, qui est racontée par Daniel (v, 5-28), est une vision corporelle, qui, elle aussi, reste mystérieuse tant qu'elle n'a pas été interprétée. Ces deux espèces de visions peuvent être mensongères et venir du diable ; au contraire la vision intellectuelle procède de la lumière de Dieu et ne peut communiquer que la vérité. — Mais elle ne saurait se traduire directement en paroles ; on pourra seulement sous son influence, à sa clarté, guider les autres vers le Dieu qu'on a contemplé.

tuelles, l'objet en est quelquefois si élevé, que les mots manquent pour le traduire, sans doute parce qu'il ne convient pas que des créatures, encore sur la terre, en aient connaissance... Si l'âme, direz-vous, ne garde pas le souvenir de faveurs pareilles, quel avantage en retire-t-elle ? O mes filles, un avantage si grand que l'on ne saurait assez l'estimer ; car bien que ces visions ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais quelle trace peut-il en rester, si elles n'offrent prise ni à l'imagination ni aux facultés supérieures ? C'est là encore une chose que je ne comprends pas. Je sais seulement qu'elles impriment si profondément dans l'âme certaines vérités sur la grandeur de Dieu, que la foi ne lui dît-elle pas qui il est, et ne lui imposât-elle pas la loi de le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment pourtant elle l'adorerait en cette qualité... Moïse ne put pas dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson ; il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter... il dut voir, au milieu des épines de ce buisson, de bien grandes choses, pour avoir le courage d'entreprendre la délivrance de son peuple (*Château intérieur*, VI, 4).

Ce que la sainte dit ici de Moïse s'applique encore plus justement à saint Paul : les difficultés à vaincre étaient aussi redoutables, et l'œuvre à accomplir était plus grande ; c'est dans ses visions et particulièrement dans cette extase mémorable qu'il trouva pour tout son apostolat lumière et force ; ne faut-il pas reconnaître la vive impression de ces grâces dans ces

cris qui traversent ses épîtres et nous touchent nous-mêmes jusqu'au fond du cœur :

O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles !... C'est de lui, et par lui et pour lui que sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles ! Amen ! (*Rom.*, xi, 33).

Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ?... Qui nous séparera de l'amour du Christ ? Sera-ce la tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le danger, ou l'épée ?... Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses futures, ni les puissances, ni l'élévation ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur (*Rom.*, viii, 31 sqq.).

Tout est à vous, et Paul et Apollos et Céphas, et le monde et la vie et la mort, et les choses présentes et les choses futures, tout est à vous, et vous au Christ, et le Christ à Dieu (I *Cor.*, iii, 21-23¹).

1. On retrouvera souvent chez les mystiques chrétiens cette souveraineté triomphante, cette assurance de tout posséder en Jésus-Christ, ainsi chez saint Jean de la Croix : « Miens sont les cieus, et mienne est la terre ; miens sont les hommes, les justes sont miens, et miens les pécheurs ; les anges sont miens, et la Mère de Dieu, et toutes choses sont miennes ; et Dieu même est mien et pour moi, puisque le Christ est mien et tout pour moi. » (*Aphorismes*, éd. Baruzi, p. 14).

D'où vient l'émotion intense qui soulève ces pages ? Ce n'est pas seulement du souvenir des dures années passées sous la loi, de cette servitude dont le Christ l'a délivré ; ce n'est pas seulement de la douleur de l'avoir méconnu et persécuté, et trouvé si tard ; ce n'est pas uniquement du saisissement qu'il ressent encore de la vision de Damas, où le Christ l'a terrassé ; c'est de la transformation qu'ont opérée en lui peu à peu ces visions, ces extases, où la lumière de Dieu l'a ébloui, où l'amour du Christ l'a étreint, où les mystères insondables se sont révélés à lui si terribles et si magnifiques. En face de ces réalités transcendantes tout disparaît : tout le jeu des intrigues humaines est infime et misérable ; toutes les persécutions que les démons ou les hommes inventent n'ont point de prise sur l'âme, n'atteignent pas ces profondeurs où Dieu pénètre seul et d'où monte, avec des gémissements inénarrables, la voix de l'Esprit-Saint. Et toutes les tribulations de ce monde ne sont qu'un fardeau léger auprès de ce poids éternel de gloire, car « nous ne regardons pas, ajoute-t-il, les choses visibles, mais les choses invisibles¹. » Ne reconnaît-on pas le

1. II *Cor.*, iv, 17-18 ; cf. *Rom.*, viii, 18 : « Les souffrances du moment présent n'entrent pas en comparaison avec la gloire qui doit se révéler en nous. »

même accent dans cette lettre aux Corinthiens (I *Cor.*, II, 6 sqq.) :

Nous prêchons la sagesse parmi les parfaits, non pas la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle, qui vont être anéantis ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu dans le mystère, la sagesse cachée, que Dieu avant tous les siècles a destinée pour notre gloire ; cette sagesse qu'aucun des princes de ce siècle n'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit, ce sont des choses que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui ne sont pas montées au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. Car à nous, Dieu les a révélées par l'Esprit ; car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu. Lequel des hommes, en effet, connaît les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? ainsi les choses de Dieu, nul ne les connaît sinon l'Esprit de Dieu. Et nous avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous connaissions ce que Dieu nous a donné par sa grâce ; et nous le prêchons, non avec les discours qu'enseigne la sagesse humaine, mais avec ceux qu'enseigne l'Esprit, employant un langage spirituel pour les choses spirituelles ; mais l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu ; elles sont pour lui une folie et il ne peut les comprendre, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. Mais l'homme spirituel juge tout, et il n'est lui-même jugé par personne. Car « qui a connu la pensée du Seigneur, pour l'instruire ? » mais nous, nous avons la pensée du Christ.

Sans doute ce serait trop restreindre la portée de ce texte admirable que de le rapporter tout entier aux révélations, aux communications mystiques ; dans son ensemble, il s'applique au christianisme tout entier : c'est le mystère, la sagesse que Dieu avait prédestinée, que les princes de ce siècle ont méconnue, que nous, les chrétiens, nous possédons. Encore est-il que cette possession est inégale : dans l'Église chrétienne, il y a les parfaits, à qui s'adressent les premiers mots de ce passage ; il y a aussi les enfants de qui saint Paul dit aussitôt après : « Pour moi, mes frères, je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à des enfants dans le Christ ; je vous ai donné du lait, non une nourriture solide, car vous ne pouviez pas la porter ; et vous ne le pouvez pas encore maintenant, car vous êtes encore charnels » (III, 1-3). Qu'est-ce qui distingue les parfaits ? C'est l'effusion de l'Esprit, qu'ils ont reçu de Dieu et qui leur a révélé les mystères de Dieu, les profondeurs de Dieu ; et en même temps qu'ils contemplent Dieu, ils saisissent tous ces biens que Dieu nous prépare ; l'homme ne saurait les soupçonner, son œil ne les voit pas, son oreille ne les entend pas, le désir n'en monte même pas à son cœur, mais l'Esprit les lui révèle. C'est dans le même sens que saint Paul

écrit aux Romains (VIII, 26) : « Nous ne savons pas ce qu'il nous faut demander, mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables ; et celui qui sonde les cœurs connaît la pensée de l'Esprit, parce que c'est selon Dieu qu'il intercède pour les saints. »

Ainsi le saint se trouve introduit par Dieu dans un monde divin où tout le dépasse, mais où tout le saisit : ce poids de bonheur, dont il nous parle, l'accablerait, s'il n'était soulevé par l'Esprit ; ces profondeurs de Dieu lui donneraient le vertige, si Dieu lui-même ne l'y guidait ; et ces biens ineffables, il ne saurait même pas les demander, si l'Esprit ne les implorait pour lui.

Nous sentons ici la force intime qui l'entraîne à travers les détresses les plus cruelles ; car il connut, en effet, des détresses cruelles : cette âme si généreuse, si pleine d'amour, fut meurtrie par les pires souffrances. Au jour de sa conversion, le Seigneur dit à Ananie : « Je lui montrerai moi-même tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom » (*Act.*, ix, 16). Cette vision se réalisa point par point, tout le long de la vie de l'Apôtre ; sans vouloir retracer tout le détail de ces souffrances, relisons le tableau que Paul lui-même, à la moitié de sa carrière, en a esquissé dans sa lettre aux Corinthiens (*II Cor.*, xi, 23...)

Les autres ont été ministres du Christ... et moi, plus encore : par les travaux, bien plus ; par les emprisonnements, bien plus ; par les coups, bien davantage ; par les dangers de mort, souvent. Cinq fois j'ai été flagellé par les Juifs, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Fréquemment en voyage j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands, en péril de la part des Juifs, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril dans le désert, en péril sur mer, en péril de la part des faux frères ; dans le travail et dans la peine, dans les veilles souvent, dans la faim et la soif, dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité ; et sans parler de tout le reste, mes soucis quotidiens, la sollicitude de toutes les églises : qui est faible, que je ne sois faible ? qui vient à tomber, que je ne brûle ?

Les Corinthiens, auxquels il s'adressait ainsi, lui étaient particulièrement chers et lui furent particulièrement douloureux, et cette souffrance fut la loi de tout son apostolat, et plus tard, étant déjà en captivité, il pouvait écrire (*Col.*, 1, 24) : « Je me réjouis maintenant de mes souffrances pour vous ; et ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'accomplis dans ma chair pour son corps qui est l'Église. »

Il n'est pas une lettre de l'apôtre où on ne le sente frémissant et meurtri sous la douleur, et pourtant la joie surabonde en lui ; il l'écrit dans

cette lettre même, la plus douloureuse de toutes (II *Cor.*, VII, 4) : « Je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations. » La source de cette joie, c'est l'Esprit-Saint ¹.

Cette joie dans la souffrance, nous l'avons admirée dans les premiers récits des Actes ; on la sentira tout au cours de l'histoire de l'Église ; jamais elle ne sera plus touchante, plus pathétique que chez saint Paul.

Si nous voulons résumer dans une image qui soit en même temps un souvenir biblique ce que nous avons trop rapidement parcouru, nous pouvons nous rappeler l'histoire des émissaires envoyés par Josué dans la Terre promise : ils revinrent chargés de ces fruits merveilleux que seuls ils avaient cueillis, mais qui seraient pour les fils d'Israël les arrhes du bonheur auquel ils aspiraient. C'est le rôle des grands saints ici-bas : ils sont nos éclaireurs ; ils pénètrent seuls, avant nous, dans cette Terre Sainte où nous tendons, et ils nous en rapportent les fruits merveilleux, fruits d'amour,

1. Cf. sainte Térèse, *Château*, VII, 4 : « Un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu... Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée ? Vous voyez au contraire qu'il passait les jours dans les travaux de l'apostolat, et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie, »

de connaissance, de bonheur. C'est le rôle de tous les grands contemplatifs, mais c'est avant tout celui de saint Paul : il nous guide et nous entraîne là-haut, dans ce troisième ciel où Dieu l'a fait pénétrer. C'est la prière que la Sainte Église lui adresse si souvent dans sa liturgie : *Nostra tecum pectora in cœlum trahe.*

CHAPITRE VI

LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS SAINT PAUL

La vie de saint Paul, saisie par le Christ, a été transformée par lui. La même action s'exerce autour de l'apôtre, parmi ses convertis. Sans doute elle n'apparaît pas dans l'éclat exceptionnel, miraculeux, qu'elle revêt chez saint Paul. Ces convertis ne sont pas, comme l'apôtre, ravis au troisième ciel, et surtout ils ne sont pas, aussi profondément que lui, transformés en Jésus-Christ. Mais si la vie divine est encore imparfaite en eux, elle y est cependant active et déjà admirable.

Saint Paul la décrit bien des fois ; il en retrace les progrès, en même temps qu'il en détermine les lois. Il y a, dans ces observations et ces enseignements, des richesses morales où l'Église ne cessera de puiser.

Le point de départ de cette doctrine, le fondement de toute cette construction, qui sera si

haute, c'est l'aveu de notre déchéance, naturellement irrémédiable. « Tous, Juifs ou Grecs, sont sous l'empire du péché, ainsi qu'il est écrit : Il n'y a pas de juste, pas même un seul ; il n'y a personne qui comprenne (Dieu), il n'y a personne qui cherche Dieu, tous se sont égarés, tous se sont pervertis ; il n'y a personne qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul¹. » Ce jugement si sévère ne fait que résumer les tableaux tracés dans les premiers chapitres, et d'abord ce tableau des païens :

Le courroux de Dieu se révèle du haut du ciel contre l'impiété et l'injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive. En effet, qu'ils connaissent Dieu, cela est manifeste en eux, Dieu le leur ayant fait connaître. Car ses attributs invisibles, tant sa puissance éternelle que sa divinité, sont contemplés dans la création sensible, présentés à l'esprit par ses œuvres. Aussi sont-ils inexcusables ; puisque, connaissant Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces ; mais ils se sont perdus dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé s'est rempli de ténèbres. Tout en se disant sages, ils ont agi en fous ; et ils ont transféré la gloire du Dieu incorruptible à des images représentant des hommes mortels et des oiseaux et des quadrupèdes et des reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs impurs de leurs cœurs, en sorte qu'ils déshonorent eux-mêmes leurs propres corps ;

1. *Rom.*, III, 9-12 ; *Ps.*, XIV, 1-3 ; *LIII*, 2-4.

eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement. Amen ! C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions infâmes... Comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur sens réprouvé, pour commettre des choses indignes, étant remplis de toute espèce d'injustice, de méchanceté, de cupidité, de malice ; pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité ; détracteurs, médisants, impies, arrogants, hautains, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, sans intelligence, sans droiture, sans cœur, sans pitié. Eux qui connaissent le jugement de Dieu déclarant dignes de mort ceux qui commettent de telles choses, non seulement ils les font, mais ils approuvent ceux qui les font ¹.

Il fallait transcrire ici cette page terrible, une de celles qui nous font le mieux connaître et le monde païen et l'apôtre. Il ne manque pas alors de moralistes qui accablent leurs contemporains de leurs dédains ou de leurs sarcasmes ; rien de semblable ici : ce n'est pas un jeu d'esprit, ce n'est pas une vaine déclamation comme celles des rhéteurs, c'est le cri d'indignation d'une âme religieuse et honnête, que le paganisme révolte. Ces turpitudes qu'il étale, lui apparaissent doublement honteuses, et pour ce qu'elles sont en elles-mêmes, et pour l'aveu-

1. *Rom.*, I, 18 sqq. Pour ce texte comme pour beaucoup des textes de saint Paul nous avons reproduit la traduction du R. P. Prat.

glement volontaire dont elles sont le châtiment. Ces païens pouvaient connaître Dieu, et ils le connaissaient en effet : et cependant ils ont perverti cette connaissance qu'ils possédaient ; ils ont avili la divinité en l'attribuant à des idoles et à des bêtes ; le châtiment, ce sont ces désordres infâmes auxquels Dieu les a livrés.

Tel est le monde païen, impie et impur ; le monde juif sera-t-il plus religieux et plus saint ? Il s'en vante ; qu'en est-il en vérité ? L'examen reprend implacable :

Tu t'appelles juif, tu te reposes sur la loi, tu te glorifies de Dieu, tu connais sa volonté, tu fais la différence des choses, étant instruit par la loi ; tu te flattes d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des insensés, le maître des ignorants, parce que tu as dans la loi la règle de la science et de la vérité ; toi donc, tu enseignes les autres, et tu ne t'enseignes pas toi-même ; tu prêches de ne pas voler, et tu voles ; tu dis de ne pas commettre l'adultère, et tu commets l'adultère ; tu abhorres les idoles, et tu es sacrilège ; tu te glorifies de la loi, et par tes transgressions de la loi tu déshonores Dieu ; car le nom de Dieu est à cause de vous blasphémé parmi les nations, ainsi qu'il est écrit (*Rom.*, II, 17 sqq.).

Quelle sera la conclusion de ce terrible réquisitoire ? C'est que « toute bouche est fermée, que tout le monde est reconnu coupable devant Dieu » (III, 19). « Il n'y a point de distinction.

Tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu, et doivent être justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus » (III, 22-24).

On comprend enfin pourquoi Dieu a permis un tel désastre ; c'est qu'il pouvait le réparer et apprendre ainsi à l'homme qu'il n'est pas de salut en dehors de Lui. « Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour faire miséricorde à tous. O profondeur de la richesse et de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies incompréhensibles ! » (XI, 32-33).

Remarquons, pour bien saisir la pensée de saint Paul, qu'il se garde des exagérations systématiques ; plus tard, protestants ou même jansénistes ne verront que des péchés dans toutes les œuvres des païens ; ce n'est pas la pensée de l'apôtre ; il reconnaît chez ces hommes la loi naturelle comme la connaissance de Dieu, et il reconnaît aussi que cette loi naturelle est parfois obéie : « Quand les païens, qui n'ont point la loi, font naturellement ce que prescrit la loi, ils sont, eux qui n'ont point la loi, une loi pour eux-mêmes ; ils montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs, leur conscience en rendant témoignage... » De même, sa juste sévérité pour les Juifs ne lui fait pas oublier les privilèges d'Israël : « Quel est donc

l'avantage des Juifs et quelle est l'utilité de la circoncision ? Il est grand de toute manière, et d'abord en ce que les oracles de Dieu leur ont été confiés... » « A eux appartiennent l'adoption et la gloire et les testaments et la loi et le culte et les promesses et les patriarches, de qui est issu selon la chair le Christ, qui est le Dieu souverain béni dans tous les siècles. Amen ! »

Il reconnaît aussi et proclame que la loi est bonne et sainte, mais d'une sainteté implacable, qui éclaire la conscience sans la soutenir, qui révèle le mal sans en vaincre la séduction ; et l'âme ainsi éclairée sent sa déchéance mais n'a pas la force de se relever.

Que dirons-nous donc ? que la loi est péché ? à Dieu ne plaise ! mais je n'ai pas connu le péché, sinon par la loi ; car je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi ne m'avait dit : Tu ne convoiteras pas... Ainsi le commandement, qui devait conduire à la vie, me conduisit à la mort ; car le péché, saisissant l'occasion, m'a séduit par le commandement et par lui m'a fait mourir. Ainsi la loi est sainte, et le commandement est saint et juste et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi mortel ? A Dieu ne plaise ! Mais c'est le péché, afin qu'il se manifestât comme péché, en me donnant la mort par ce qui est bon, afin que, par le commandement, le péché devînt péché à l'excès. Car nous savons que la loi est spirituelle, mais moi je suis charnel, vendu au péché ; car je ne sais pas ce que je fais ; ce que je veux, je ne le fais pas ; ce que je hais, je le fais...

J'ai la volonté, mais non le pouvoir de faire le bien ; car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas... Je me complais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché, qui est dans mes membres. Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? Grâce soit rendue à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! (*Rom.*, VII, 7 sqq.).

On n'ose pas commenter une page aussi pathétique ; et d'ailleurs à quoi bon ? Elle est assez lumineuse, elle éclaire toute notre vie et, à son tour, notre vie, notre expérience personnelle en est le meilleur commentaire. Recueillons seulement les enseignements qu'elle nous donne. Ni la lumière religieuse ni la lumière morale n'ont manqué aux païens : ils connaissent Dieu, et la loi morale est gravée dans leur conscience. Pour les Juifs cette lumière est plus vive. Mais chez les uns et les autres la force intérieure fait défaut ; ils voient ce qu'il faut faire ; le courage leur manque pour l'accomplir ; bien plus, cette lumière elle-même provoque en eux le péché ; les défenses qu'elle porte le font connaître, hélas ! le font aimer. Cette concupiscence, que le mal attire, que la loi même provoque, elle vient de notre premier père, et nous la portons tous en nous ; rien ne nous en délivrera sinon la grâce de Jésus-Christ.

Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché... A plus forte raison la grâce de Dieu et le don de la grâce qui vient d'un seul homme Jésus-Christ, s'est abondamment répandu sur beaucoup... Si par l'offense d'un seul, la mort a régné par lui seul, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice règneront-ils dans la vie par Jésus-Christ, par lui seul (v, 12 sqq.).

Ce n'est pas le lieu d'étudier ces dogmes effrayants et consolants de la chute et de la rédemption ; recueillons seulement les enseignements qui en découlent et qui sont le principe de toute vie spirituelle.

Tous ont péché, et ont besoin de la grâce de Dieu. Cette grâce est offerte à tous et surabondamment, pourvu qu'ils s'unissent au Christ, qui en est la source.

Ces grandes vues éclairent toute la vie morale de l'apôtre et toute son activité apostolique, ce qu'il pratique et ce qu'il enseigne.

Il disait, dans un texte cité plus haut, que tout ce qui était pour lui avantage naturel, naissance, éducation,... est devenu détriment. Cela ne veut pas dire sans doute qu'il ne s'en serve pas : il se fait tout à tous, Juif aux Juifs, Grec aux Grecs, et ce n'est pas un vain mot : Aux Athéniens il cite leur poète ; aux phari-

siens de Jérusalem il rappelle sa formation pharisienne et leurs espérances communes. Il se sert de tout, mais sans s'asservir à rien, sans compter sur rien. On remarquerait de même dans le discours au roi Agrippa ces précautions, cette courtoisie avec laquelle il l'aborde et lui présente le christianisme. Tout cela n'est qu'une prise de contact ; au fond, il n'y a qu'un argument qui vaille, le Christ et le Christ crucifié. Il faut relire ici comme il rappelle aux Corinthiens son enseignement parmi eux :

... Le Christ m'a envoyé pour annoncer l'Évangile, et cela sans la sagesse du langage, pour que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine. Car la prédication de la croix est pour ceux qui périssent une folie ; mais pour nous qui sommes sauvés, c'est la force de Dieu. Car il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages, j'anéantirai l'intelligence des intelligents. Où est le sage ? où est le scribe ? où est le disputeur de ce siècle ? Est-ce que Dieu n'a pas convaincu de folie la sagesse du monde ? Car, puisque le monde, par la sagesse, n'a pas reconnu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Puisque les Juifs demandent des miracles et que les Grecs cherchent la sagesse, nous annonçons, nous, le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, le Christ, force de Dieu et sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus forte que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes (I Cor., 1, 17 sqq.).

Deux siècles plus tard, Origène, commentant ce texte, y cherchera et y trouvera l'indice d'un regret : cette prédication de la croix ne serait qu'un pis aller, offert aux chrétiens incapables de s'élever plus haut ¹.

Est-ce la pensée de saint Paul ? Non bien sûr. Il est très vrai que cette folie de la croix est comme une revanche de Dieu sur la folie

1. « Même d'après notre doctrine, il vaut beaucoup mieux adhérer aux dogmes avec raison et sagesse que par la simple foi ; si le Verbe a voulu, dans certains cas, la simple foi, c'est pour ne pas laisser entièrement les hommes sans secours ; on le voit par les paroles de Paul, vrai disciple de Jésus : Parce que, dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Il montre clairement par là qu'il faudrait connaître Dieu dans la sagesse de Dieu ; mais, puisque cela n'est pas arrivé, il a plu à Dieu en seconde ligne de sauver les croyants, non pas simplement par la folie, mais par la folie en tant qu'elle est dans la prédication. Car la prédication de Jésus-Christ crucifié est la folie de la prédication, et Paul le comprend bien, quand il dit : Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations, mais pour les élus, Juifs et Grecs, le Christ force de Dieu et sagesse de Dieu. » (*Cels.*, I, 13.)

Ce texte est une réponse à Celse, et c'est en grande partie ce qui l'explique : alors comme au temps de saint Paul, le Christ crucifié est folie pour les Grecs ; Origène veut dissiper cette impression en montrant que Dieu et l'apôtre n'ont fait que s'accommoder à la faiblesse des hommes ; il faut ajouter toutefois que lui aussi est grec, que, malgré son christianisme si profond, si sincère, la folie de la croix lui paraîtra toujours moins sublime que la prédication de la sagesse.

des hommes qui n'ont pas su l'atteindre par la sagesse ; mais c'est une revanche vraiment divine ; ce second plan, inventé par Dieu, n'est pas un pis aller, c'est une merveille ; ce n'est pas un expédient offert à l'infirmité de la foule ; c'est la force et la sagesse de Dieu.

Aussi toutes les fois que l'apôtre parle de ces faiblesses, c'est d'un ton de triomphe. Relisons ce qui suit immédiatement le passage que nous venons de transcrire :

Voyez, frères, quels sont ceux qui parmi vous ont été appelés : il n'y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages, Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes, et Dieu a choisi les choses viles du monde et celles qu'on méprise et qui ne sont rien, pour briser celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu. Et c'est par lui que vous êtes en Jésus-Christ, lequel est devenu, pour nous, de par Dieu, sagesse et justice et sanctification et rédemption, afin, comme il est écrit, que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous, ce n'est par l'ascendant de l'éloquence ou de la sagesse que je suis venu vous annoncer le témoignage de Dieu. Car je n'ai pas eu la pensée de savoir parmi vous quelque chose autre que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Moi-même je me suis présenté devant vous faible, craintif, tout tremblant ; et ma parole et ma prédication ne s'appuyaient pas sur les discours persuasifs de la

sagesse, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi ne fût pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu (I Cor., I, 26 sqq.).

Nulle part peut-être ce contraste d'infirmité et de puissance n'est plus saisissant que dans ces souvenirs de l'apôtre : quand il est arrivé à Corinthe, il venait d'Athènes ; il ressentait encore l'impression de la légèreté dédaigneuse qu'il n'avait pu vaincre là-bas ; en serait-il autrement à Corinthe ? n'allait-il pas se heurter de nouveau à cette frivolité, à ce scepticisme sur lequel la prédication du Christ n'a pas de prise ? n'allait-il pas encore entendre la même réponse qu'à l'Aréopage : « Tu nous parleras de cela une autre fois » ? Il se présente pourtant, mais faible, craintif, tout tremblant ; et cette infirmité même est pour lui le gage de sa victoire : ainsi qu'il le dira un peu plus tard aux mêmes Corinthiens, « quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. » Il ne veut pas dire par là que la conscience des obstacles à vaincre tende les ressorts de son âme et y suscite plus d'énergie, — ce serait une explication tout humaine et qui est très loin de sa pensée, — il veut dire que, quand l'homme disparaît, Dieu se révèle. Dieu est jaloux de sa gloire ; il dédaigne de se servir de ces instruments trop parfaits qui semblent suffire à l'œuvre ; surtout

il repousse ces ouvriers trop sûrs et trop fiers d'eux-mêmes, toujours tentés de répéter la parole maudite : « Notre main a été puissante, et ce n'est pas Iahvé qui a fait tout cela » (*Deut.*, xxxii, 27). Il aime les outils débiles comme la mâchoire d'âne de Samson, comme la fronde de David ; il aime les hommes frustes, incultes, pourvu qu'ils soient dévoués et humbles, comme les pêcheurs du lac de Galilée, comme Paul lui-même, le petit tisserand de Tarse. Et le dernier mot de tout ce mystère, c'est l'oracle de Jérémie (ix, 23-24), si cher à saint Paul : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. » Cette parole, l'apôtre la répète sans cesse : aux Corinthiens, à qui il vient plus tard de rappeler ses travaux : « Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé, c'est celui que le Seigneur recommande » ; aux Galates : « Pour ce qui me concerne, loin de moi la pensée de me glorifier en aucune autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde » ; aux Éphésiens : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés... et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie » ; aux Philippiens : « Les vrais

circoncis, c'est nous... qui nous glorifions en Jésus-Christ, qui ne mettons pas notre confiance en la chair ».

A Dieu seul la gloire : c'est le premier triomphe de la croix ; ce n'est pas le seul : dans cette infirmité Dieu fait apparaître sa sagesse et sa puissance : « Ma parole et ma prédication ne s'appuyaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi ne fût pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » Un peu plus tard à ces mêmes Corinthiens, auprès de qui on a essayé de le desservir, Paul écrit : « Avons-nous besoin, comme quelques-uns, de lettres de recommandation auprès de vous ou de votre part ? Notre lettre, c'est vous, lettre écrite dans nos cœurs, connue et lue par tous les hommes ; vous êtes manifestement une lettre du Christ, écrite non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tablettes de pierre, mais sur les tablettes de chair de vos cœurs. » et un peu plus bas dans cette même lettre (XII, 12) : « les preuves de mon apostolat ont éclaté au milieu de vous par une patience constante, par des signes, et des prodiges et des miracles. » Ce sont là les fruits qu'a portés la prédication de la croix : ces discours persuasifs de la sagesse humaine, que Dieu dédaigne et auxquels l'apôtre

renonce, la Grèce d'alors les avait entendus à satiété ; quel en avait été le fruit ? quelques applaudissements, un peu de gloriole, et c'est tout ; la prédication de la croix a porté des fruits admirables, les fruits de l'Esprit (*Gal.*, v, 22) : « Le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la douceur, la tempérance » ; et rehaussant cette divine corbeille de fruits, les fleurs merveilleuses des miracles, les dons de l'Esprit.

C'est ainsi que Dieu agit dans l'infirmité, par la croix : c'est un spectacle que l'apôtre ne se lasse pas de contempler et de décrire. Recueillons encore quelques-uns de ces textes si lumineux et si ardents :

Que personne ne s'abuse : si quelqu'un parmi vous pense être sage selon ce siècle, qu'il devienne fou, pour devenir sage. Car la sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu (*I Cor.*, III, 18).

Dieu, ce me semble, a fait de nous, les apôtres, les derniers des hommes, et pour ainsi dire des condamnés à mort, en spectacle au monde, aux anges, aux hommes ; nous sommes fous à cause du Christ ; vous, vous êtes prudents dans le Christ ; nous sommes faibles, vous êtes forts ; vous êtes honorés, nous sommes méprisés ; jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim, la soif, la nudité ; nous sommes maltraités, nous errons çà et là, nous travaillons de nos propres mains ; injuriés, nous bénissons ; persécutés, nous supportons ; calomniés, nous parlons avec bonté ; nous sommes devenus comme la ba-

layure du monde, le rebut de tous... (*ib.*, iv, 9 sqq.).

(Après avoir exalté la gloire du ministère apostolique) : « Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin (que l'on reconnaisse) que cet excès de puissance vient de Dieu, non de nous. Nous sommes affligés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; portant partout en notre corps la mort de Jésus, pour que la vie de Jésus soit aussi manifestée en notre corps ; car nous qui vivons nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi la mort agit en nous, et la vie agit en vous... (II *Cor.*, iv, 7 sqq.)

Dans ces antithèses que l'apôtre accumule ainsi, ne sent-on pas à la fois le contraste et l'union de ces deux éléments qui semblent si opposés l'un à l'autre, et qui s'appellent, qui se nouent dans une action commune : l'infirmité humaine, la puissance de Dieu.

C'est dans le Christ surtout, dans le Christ crucifié, que ce contraste éclate et que cette union apparaît indissoluble. (II *Cor.*, xiii, 4) : « Il a été crucifié dans la faiblesse, mais il vit de la force de Dieu ; et nous aussi, nous sommes faibles en lui, mais nous vivons avec lui de la force de Dieu pour vous. »

Beaucoup des traits que nous venons de relever appartiennent à la tradition judaïque, et surtout à la prédication des prophètes ; eux

aussi ne se lassaient pas de revendiquer pour Dieu et pour Dieu seul les attributs dont il est jaloux, la puissance, la gloire ; eux aussi aimaient à le montrer, dédaigneux des appuis humains, choisir de préférence les instruments les plus débiles pour révéler la force de son bras. Tous ces traits se retrouvent chez saint Paul, mais ils apparaissent dans un ensemble tout nouveau, dans ce mystère du salut, qui n'était qu'entrevu par les prophètes, qui est apparu dans le Christ, qui a été prêché par l'apôtre.

Il nous montre l'humanité tout entière engloutie dans le naufrage et, en face d'elle, Dieu qui la sauve. A cette œuvre de salut Dieu consacre ce qu'il y a de plus puissant et de plus sage, son Fils, force et sagesse de Dieu ; mais il le revêt d'infirmité et de folie : c'est le Fils de Dieu sans doute, mais le Fils de Dieu crucifié. Et son action se propagera par le monde, gardant ce double caractère que Dieu lui a imprimé pour toujours : aux yeux des hommes elle apparaîtra infirme et folle, et pourtant elle sera forte et sage comme Dieu lui-même. Ceux qui refusent de se glorifier en Dieu seul et qui veulent se complaire en eux-mêmes, mépriseront ces apparences chétives ; ce sera leur condamnation. Ceux au contraire qui ont conscience de leur infirmité et de leur péché, qui implorent humblement leur rédemption, s'atta-

cheront à cette folie, à cette faiblesse, et ils y trouveront sagesse et force. C'est là tout le secret de la vie spirituelle d'après saint Paul ; il y faut maintenant insister davantage ; il faut essayer de comprendre comment cette vie divine infiniment forte et sage, c'est-à-dire le Christ Fils de Dieu, envahit et transforme la vie de ceux qui se donnent à lui.

Pour entendre le dessein providentiel qui éclaire tout ce mystère, on peut partir de ce texte de l'épître aux Colossiens (I, 13-20) :

Dieu nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transférés dans le royaume du Fils de sa charité, en qui nous avons la Rédemption, la rémission des péchés ; qui est l'image du Dieu invisible, premier-né avant toute créature ; car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, trônes, dominations, principautés, puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Et il existe avant tout, et tout subsiste en lui ; et lui-même est la tête du corps, de l'Église ; il est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin d'avoir la primauté en tout, parce qu'il a plu à toute la plénitude d'habiter en lui, et par lui de tout se réconcilier, pacifiant par le sang de sa croix, par lui, ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux.

Deux tableaux immenses, où se reflète le monde entier : la création, la rédemption ; dans ces deux œuvres divines, le Fils de Dieu est au

premier plan ; c'est en lui, c'est par lui, c'est pour lui que tout a été créé, c'est en lui que tout subsiste. Ce monde, dont il est l'artisan et le soutien, a été déshonoré par le péché ; c'est lui qui va réparer son œuvre, et cette réparation n'atteindra pas l'homme seul, mais relèvera l'univers entier ; la création entière gémit, asservie à la vanité, mais de la servitude de la corruption elle passera, affranchie, à la liberté de la gloire (*Rom.*, VIII, 20-22). Et c'est le sang de la croix qui étendra de nouveau sur le monde entier cette paix divine.

Au centre de ces deux œuvres, l'homme apparaît : roi de la création matérielle, il l'a entraînée dans sa chute ; si elle se relève, si elle est pacifiée, c'est que lui-même est réconcilié avec Dieu. Comment s'opère cette réconciliation ? Par la croix : le Christ, qui s'est constitué chef de l'humanité, la rachète par son sang, expie ses fautes par sa mort, la sanctifie, la consacre par son sacrifice. Autant qu'il est en lui, cette rédemption est universelle ; il a saisi l'humanité tout entière (*II Cor.*, v, 14-15) : « Si un est mort pour tous, donc tous sont morts ; un est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » Mais il faut en effet se laisser saisir par lui ; il faut accepter cette solidarité

qui nous sauve, et chaque homme est libre d'en accepter ou d'en rejeter le bienfait. Fils d'Adam, nous le sommes tous, par nécessité, par notre naissance ; créature du Christ, nous le sommes si nous le voulons, par notre libre adhésion à sa grâce, au baptême. Car c'est bien une nouvelle création que le Christ doit opérer en nous : « Nous sommes l'ouvrage de Dieu, ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres » (*Ephés.*, II, 10), et cette création n'est pas autre chose que la communication de la vie du Christ.

Cette communication se fait par le baptême :

Nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés dans sa mort : nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ a été ressuscité des morts par la gloire du Père, ainsi nous, nous marchions en nouveauté de vie. En effet, si nous sommes devenus une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection ; sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché ; car celui qui est mort est libre du péché. Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui, sachant que le Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus, que la mort n'a plus d'empire sur lui ; car sa mort, c'est une mort au péché subie une fois pour toutes ; sa vie, c'est une vie pour Dieu. Ainsi vous, pensez que vous êtes

morts au péché, et que vous vivez pour Dieu dans le Christ Jésus (*Rom.*, vi, 3-11).

Le baptême par immersion, tel qu'il se pratiquait alors communément, suggérait ce mystère par son symbolisme : le néophyte, plongé dans la piscine baptismale, y ensevelissait tout son passé ; s'unissant à la mort du Christ, mourant avec lui, il ne sortait de l'eau baptismale que ressuscité avec lui. Mais le symbole est ici accessoire ; la réalité, la grâce est la même, quelle que soit la forme sous laquelle le baptême est administré ; avec le Christ, le chrétien meurt au péché ; avec le Christ, il renaît à la vie divine. Ce ne sont pas seulement les saints, c'est chaque baptisé qui peut dire en toute vérité : « Je suis mort à la loi pour vivre à Dieu ; j'ai été crucifié avec le Christ ; ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ; et en tant que je vis maintenant dans la chair, je vis une vie de foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi » (*Gal.*, ii, 19-20).

La piscine baptismale est donc pour le chrétien ce qu'a été le tombeau pour le Christ : il y est enseveli, mais pour en sortir ressuscité à une vie nouvelle (*Col.*, ii, 12) : « Ensevelis avec le Christ dans le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui, par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts. Vous qui étiez morts par vos offenses et par

l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés avec lui, en nous faisant grâce pour toutes nos offenses. »

Mais cette vie qui nous est donnée par le baptême devra se développer peu à peu pour s'épanouir enfin au ciel. « Si nous sommes morts avec le Christ, nous vivrons aussi avec lui » (II *Tim.*, II, 11). Nous possédons les prémices de l'Esprit, mais ce ne sont encore que des prémices ; nous sommes sauvés, mais « c'est en espérance que nous sommes sauvés » (*Rom.*, VIII, 24). Nous sommes frères et cohéritiers du Christ, mais nous ne possédons pas encore cet héritage qui nous est assuré (*Rom.*, VIII, 16) : « L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu ; si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers, héritiers de Dieu, co-héritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. »

Tout l'effort du chrétien sur terre sera de développer en soi cette vie divine, cette vie du Christ ; et de même tout l'effort de l'apôtre sera de faire mûrir peu à peu ce fruit divin (*Gal.*, IV, 19) : « Mes petits enfants, vous que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous. » Toute la morale de saint Paul dépend de là : c'est ce qui lui donne son unité et sa force incomparable.

Celse écrivait plus tard, non sans colère : « On entend répéter à tous les chrétiens : Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde » (V, 64). Il y avait plus d'un siècle que l'apôtre avait poussé ce cri ; l'écho n'en était pas éteint ; il devait se répercuter au cours des âges, tout au long de la vie de l'Église. Cette séparation totale était sans doute imposée par le monde lui-même, par l'État persécuteur ; mais c'était avant tout une exigence de la conscience chrétienne, et cette exigence est irrévocable.

Le baptême a aboli tout le passé ; rien n'en survit (*Col.*, III, 9-11) : « Vous avez dépouillé le vieil homme, avec ses pratiques, et revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle dans la science à l'image de celui qui l'a créé ; là il n'y a plus Grec ni Juif, circoncision ni incirconcision, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni homme libre, mais le Christ est tout en tous. » (*Gal.*, III, 26) : « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus ; car vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus Juif ni Grec, esclave ni libre, homme ni femme ; tous vous êtes un dans le Christ Jésus. »

Les païens étaient esclaves de leurs dieux ; les Juifs eux-mêmes étaient asservis à la loi ; toutes ces servitudes sont brisées ; le chrétien

appartient à un Seigneur unique, le Christ. « Mes frères, vous avez été tués pour la loi par le corps du Christ, pour que vous apparteniez à un autre, à celui qui est ressuscité des morts » (*Rom.*, VII, 4). Les liens sociaux ne sont pas brisés, mais ils se reforment autour du Christ : « Celui qui a été appelé dans le Seigneur étant esclave, est l'affranchi du Seigneur ; de même celui qui a été appelé étant libre, est l'esclave du Christ ; vous avez été achetés et payés ; ne devenez pas les esclaves des hommes » (*I Cor.*, VII, 22-24). Pour mieux faire entendre sa pensée, saint Paul emploie les termes mêmes dont on se servait dans les affranchissements sacrés : l'esclave qui voulait mettre sa liberté recouvrée sous le patronage d'une divinité versait d'abord au temple le prix du rachat ; puis, par une vente fictive, le maître le vendait au dieu, en échange de la rançon ; désormais, l'esclave était racheté « pour la liberté » et nul ne pouvait l'asservir. Le chrétien aussi a été affranchi « pour la liberté » (*Gal.*, V, 19) ; c'est en vain que quelques faux frères « épient cette liberté que nous avons dans le Christ pour nous asservir de nouveau » (*Gal.*, II, 4). Quel qu'il soit, libre ou esclave, le chrétien n'appartient qu'au Christ. Mais on voit aussi l'immense différence qui distingue cette rédemption réelle des rachats fictifs auxquels l'apôtre fait allusion : le Dieu

qui a racheté le chrétien a payé lui-même sa rançon et il l'a payée de son sang ; et la liberté qu'il lui a acquise, n'est pas, comme celle qu'Apollon donnait à ses affranchis, la liberté « d'aller où il veut » et « de faire ce qu'il veut » ; c'est la liberté des enfants de Dieu ³.

Morts au monde, délivrés de toute servitude extérieure, appartenant à notre seul Seigneur, à celui qui pour nous est mort et est ressuscité, nous avons encore à nous libérer d'autres liens plus intimes, de ceux de la chair : « Ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (*Gal.*, iv, 24). Dans cette même épître, l'épître de la croix, nous lisons déjà : « Le monde a été crucifié pour moi, et moi pour le monde. » Ici c'est la chair qui nous est représentée comme crucifiée : ce coup mortel lui a été porté au baptême : « Ceux qui sont au Christ Jésus, écrit le P. Lagrange, sont ceux qui ont reçu le baptême. A ce moment, ils ont crucifié la chair... Par leur union, non seulement morale, mais réelle quoique mystique, au Sauveur crucifié, ils ont placé leur chair dans un état de mort, qui leur permet d'inaugurer la vie de l'esprit. Mais comme cette vie de l'esprit a été définie une lutte contre la chair,

1. Ce rapprochement, évoqué par le texte de saint Paul, a été exposé avec plus de détail dans nos *Origines du Dogme de la Trinité* ⁶ (p. 406 sqq.).

c'est donc que cette chair n'est point tout à fait morte ; ce qui est mort, c'est le péché qui la mettait en mouvement. »

Et en effet cette chair crucifiée est lente à mourir, et il n'est pas une lettre de saint Paul où il ne mette en garde ses disciples contre cette vie sans cesse renaissante et menaçante ; dans cette lutte ils devront se libérer de plus en plus, sachant bien qu'ils ne sont plus esclaves de la chair et ne lui doivent rien ; ils devront protéger contre cette vie envahissante et mortelle la vie de l'Esprit, les prémices d'éternité : (*Rom.*, VIII, 12-13) : « Mes frères, nous ne sommes point redevables à la chair de vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, il vous faut mourir ; mais si vous faites mourir par l'esprit les œuvres du corps, vous vivrez. »

Et pour mieux faire comprendre ce que sont ces deux vies rivales, il expose en détail ce que sont les fruits de la chair et les fruits de l'esprit :

Les œuvres de la chair sont bien claires, qui sont : débauche, impureté, libertinage, idolâtrie, magie, haines, discordes, jalousies, emportements, cabales, schismes, sectes, envies, meurtres, ivrogneries, orgies et autres choses semblables, au sujet desquelles je vous préviens, comme je vous ai prévenus, que ceux qui les commettent n'hériteront pas du royaume de Dieu. Mais le fruit de l'esprit, c'est charité, joie, paix, longanimité, affabilité, bonté, fidélité, douceur,

tempérance ; contre de pareilles choses, il n'y a pas de loi.

Et il conclut :

Or ceux qui sont au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi selon l'esprit (*Gal.*, v, 19 ss.).

C'est encore la leçon du baptême qu'il rappelle aux Colossiens pour les presser de ne penser qu'aux choses du ciel : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu ; affectionnez-vous aux choses d'en haut, non à celles qui sont sur la terre. Car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui, dans la gloire. » Et il ajoute aussitôt : « Mortifiez donc les membres terrestres : fornication, impureté, passion, désir mauvais, et la cupidité, qui est une idolâtrie. C'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les fils rebelles, parmi lesquels vous aussi marchiez autrefois, quand vous viviez dans ces péchés... » Dans tous ces textes, on voit clairement que la mortification n'est poursuivie que pour libérer la vie : vivre selon la chair, c'est mourir ; faire mourir par l'esprit les œuvres du corps, c'est

vivre ; et encore : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. »

C'est le même enseignement qui est donné par saint Paul sous l'image familière des athlètes :

Les coureurs de stade — ne le savez-vous pas ? — courent bien tous, mais un seul remporte le prix. Courez de manière à remporter le prix. Or, quiconque prend part à la lutte s'abstient de tout : eux, pour une couronne périssable, nous, pour une impérissable. Pour moi, je cours, non pas comme à l'aventure ; je frappe, non pas comme si je battais l'air. Mais je meurtris mon corps et le traite en esclave, de peur qu'après avoir servi aux autres de héraut, je ne sois moi-même disqualifié (I Cor., ix, 24-27).

Cette comparaison était, pour les Corinthiens, très lumineuse : leur ville n'était-elle pas depuis des siècles le théâtre des jeux isthmiques ? et qui, d'ailleurs, dans la Grèce d'alors, ne connaissait les règles des sports athlétiques et l'entraînement sévère auquel les concurrents devaient se soumettre ? On leur interdisait le vin, du moins après leurs exercices, et aussi, au rapport d'Épictète, les boissons froides ; la continence leur était imposée. Et c'était chaque jour, dans le camp, une série sévèrement graduée de mouvements, de frictions, de bains. Au terme de ce long entraînement, le combat. Les lois en étaient strictes, et quiconque les

enfreignait était disqualifié : c'est ce que rappelle saint Paul à Timothée : « dans le combat, on n'est pas couronné si l'on ne combat pas selon les règles ». Il écrit encore : « je frappe, non pas comme si je battais l'air, mais je meurtris mon corps et je le traite en esclave », et ceci évoque dans notre mémoire les scènes de pugilat que textes et peintures nous font connaître : l'athlète s'entraîne d'abord en frappant de ses poings soit l'air, soit un ballon ou une outre gonflée. Puis les deux lutteurs se mettent en garde, le bras gauche allongé pour parer, le bras droit ramené en arrière pour rendre le coup plus violent. Les mains sont garnies du ceste, parfois simples courroies, parfois anneaux cylindriques fixés à la naissance des doigts ; c'est une arme si terrible qu'il peut parfois donner la mort d'un seul coup ; les règles du jeu interdisaient de tuer l'adversaire du moins intentionnellement ; mais contusions, meurtrissures, blessures sanglantes couvraient bientôt la tête, la nuque, les bras, le corps entier. On se rappelle l'épigramme antique : après dix ans de guerre, Ulysse, revenant à Ithaque, fut reconnu par son chien ; après trois heures de pugilat, un lutteur ne serait plus reconnu par sa mère. Il est bon de se rappeler cette réalité brutale si l'on veut saisir dans toute son énergie le texte de saint Paul. « Pour comprendre

l'effrayant réalisme de ses paroles, il faut s'être arrêté devant ces statues antiques où le pugiliste est représenté l'oreille livide, l'œil enflé, la lèvre pendante, les dents brisées, toute la figure semée de boursofflures sanguinolentes. Quand un des adversaires, pantelant et demi-mort, gisait sur le sol, son rival lui mettait le genou sur la poitrine pour faire constater sa défaite. Voilà le traitement que l'Apôtre inflige à son corps ; il l'accable sans merci comme un ennemi mortel, et le tient sous ses pieds comme un esclave et un vaincu ¹. »

Et pourtant ces images terribles n'évoquent pas seulement une idée de mortification, mais de triomphe : « eux, pour une couronne périssable ; nous, pour une impérissable. » Combien de temps durerait la couronne d'ache ou de pin qui couronnait les athlètes ? la nôtre ne se flétrira pas. Et l'on réfléchit aussi à cet entraînement sévère, parfois cruel, qui précède le combat. Si l'on s'y soumet, c'est pour doubler ses forces ; ainsi en est-il du chrétien : s'il meurtrit sa chair, s'il la réduit en servitude, c'est pour libérer l'esprit, c'est pour donner à cette vie, qui commence ici-bas et qui sera éternelle, son intensité et sa profondeur.

Et nous sommes ramenés ainsi à ce contraste

1. Prat, *Théol. de S. Paul*, II, p. 422.

qui nous a frappés tant de fois : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ; c'est dans l'infirmité que la force se perfectionne. » Tout se résume dans ce texte de la seconde épître aux Corinthiens (iv, 10 sqq.) :

C'est pourquoi nous ne faiblissons pas ; mais, bien qu'en nous l'homme extérieur s'en aille en ruines, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Et nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous un poids éternel de gloire, et nos yeux sont fixés non sur les choses visibles, mais sur les choses invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles ; et nous savons que si cette maison que nous habitons sur terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'œuvre de Dieu, une demeure éternelle qui n'est pas faite de main d'homme. Ainsi nous gémissons dans cette (maison terrestre), désirant revêtir notre domicile céleste, si du moins nous sommes trouvés vêtus et non pas nus. Car tandis que nous sommes dans cette tente, nous gémissons, accablés, parce que nous voulons non pas nous dépouiller, mais nous revêtir, afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie.

C'est là le terme où tend tout cet effort : il semble qu'on ne veuille que meurtrir, détruire, renverser ; mais c'est que le cœur est fixé là-haut où est le Christ, c'est que les yeux contemplent ces réalités invisibles qu'il nous promet, c'est, d'un mot, que sa vie nous envahit et que la mort est engloutie par elle.

Cette vie envahissante qui saisit et transforme le chrétien, c'est la vie du Christ ; le terme où tend ce progrès, c'est la transformation totale du chrétien dans le Christ : « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » Pour y parvenir, on aura les yeux fixés sur ce modèle idéal.

C'est chez saint Paul d'abord qu'apparaît cette règle de vie qui deviendra de plus en plus chère aux chrétiens : l'imitation de Jésus-Christ. Dans l'évangile, Notre-Seigneur, le maître infiniment humble, se propose rarement en modèle ; plus volontiers il met ses disciples en face du Père céleste et leur dit : « Soyez parfaits comme le Père céleste est parfait. » Cependant certaines invitations discrètes attirent déjà les âmes vers ce modèle, aussi parfait et plus proche de nous, que nous avons dans le Fils de Dieu incarné : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Mc., VIII, 34).

Ces invitations ne pouvaient avoir toute leur force que quand le Christ serait pleinement connu. Après la résurrection et l'ascension, le Christ, à la lumière de l'Esprit-Saint, se révèle plus pleinement aux siens ; dès lors son exemple est mieux compris ; on saisit mieux la perfection idéale de ce modèle. Et ce sera moins le détail de ses actions et de ses paroles qui cap-

tivera les cœurs, que cette splendeur incomparable, cette clarté à la fois vive et douce du Fils de Dieu qui s'est abaissé jusqu'à nous, qui a vécu parmi nous, qui a souffert pour nous et qui maintenant vit en nous.

Ainsi, pour exhorter les Corinthiens à faire une aumône généreuse aux pauvres de Jérusalem, l'apôtre leur dit : « Distinguez-vous dans cette œuvre de bienfaisance... Car vous connaissez la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comment, étant riche, il s'est pour vous réduit à la pauvreté, afin que vous soyez riches par sa pauvreté. » Appauvrissement, l'incarnation a été plus encore : elle a été anéantissement par amour : c'est cet exemple que saint Paul propose aux Philippiens pour guérir en eux tout esprit de contention, pour leur enseigner une charité humble et condescendante :

S'il y a dans le Christ quelque pouvoir d'exhortation, s'il y a quelque force de persuasion dans la charité, s'il y a quelque commune participation à l'Esprit, s'il y a quelque compassion et quelque miséricorde, rendez ma joie parfaite, en ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée ; ne faisant rien par esprit de parti, rien par vaine gloire, mais estimant humblement que les autres valent mieux que vous, personne ne cherchant son intérêt propre, mais chacun cherchant aussi celui des autres. Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus, lequel,

alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, n'a pas regardé comme une proie l'égalité avec Dieu, mais s'anéantit lui-même en prenant la forme d'esclave, et en devenant semblable aux hommes ; et, reconnu homme par ses dehors, il s'abaissa, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse aux cieux, sur terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père (*Phil.*, II, 1-11).

Ce texte classique est un de ceux qui éclairent le plus puissamment l'éternelle majesté, les abaissements et la glorification du Fils de Dieu. Ce n'est pas ici le lieu de l'étudier à ce point de vue ; mais, puisque nous considérons la morale de l'Apôtre, considérons comme elle dépend immédiatement du dogme et de ce que le dogme nous enseigne de plus sublime. Si ces grands mystères se présentent ainsi spontanément à la pensée de saint Paul, au cours d'une exhortation familière, c'est que son âme en était pleine ; et s'il suffit d'une si brève allusion à de si grandes choses pour émouvoir ses disciples, c'est qu'ils étaient formés eux aussi, à fixer habituellement leur esprit là-haut, dans le souvenir et la contemplation de ces vérités divines. Et l'on comprend quelle force irrésistible découle de ces sommets, entraînant vers Dieu toute la vie morale.

A cette époque, dans ces villes grecques qu'évangélisait saint Paul, les moralistes abondaient ; et sans doute il n'était pas un de ses auditeurs de Philippes ou de Corinthe qui, sur ce sujet toujours actuel, de l'amour-propre, des rivalités, de l'envie, n'eût entendu quelque conférence, telle que celles que nous pouvons lire aujourd'hui parmi les œuvres de Plutarque ; sans doute il les avait écoutées volontiers, avec une sympathie curieuse ; il avait aimé à y reconnaître, sinon ses défauts, du moins ceux de son voisin. Mais lequel d'entre eux avait été jamais converti par cette parole fine ou brillante ? Saint Paul ne s'attarde pas, comme les conférenciers du temps, à ces petits portraits, imités de Théophraste ; il ne s'amuse pas à ces anecdotes piquantes, à ces jeux d'esprit, à ces souvenirs de Phidias ou de Praxitèle ; il oublie toutes ces vulgarités mesquines pour emporter d'un seul coup d'aile ses disciples jusqu'à leur Maître et Modèle unique, le Christ.

C'est ainsi encore qu'il porte les Colossiens à la miséricorde, en leur rappelant le pardon du Seigneur :

Ainsi donc, comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, prenez un cœur compatissant, bon, humble, doux, patient, vous supportant les uns les autres, vous pardonnant les uns aux autres, si quelqu'un a sujet de se plaindre d'un autre ; comme le Seigneur

vous a pardonné, ainsi pardonnez vous-mêmes ; et par-dessus tout cela, ayez l'amour qui est le lien de la perfection ; et que la paix du Christ règne dans vos cœurs, cette paix à laquelle vous avez été appelés dans l'unité d'un seul corps (*Col.*, III, 12-13).

Même inspiration dans la lettre aux Éphésiens, (iv, 31...) : « Que toute amertume, toute animosité, toute colère, toute clameur, tout blasphème et toute espèce de méchanceté disparaissent du milieu de vous. Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Devenez donc les imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, de même que le Christ vous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et victime à Dieu en odeur agréable. » Cette exhortation au pardon est dominée par l'exemple du Père céleste, comme elle l'est si souvent dans l'évangile ; mais, à côté du Père céleste, le Christ apparaît aussi nous donnant par son sacrifice l'exemple le plus puissant et le plus touchant de l'amour. C'est cet exemple encore qui est proposé aux Corinthiens (II, v, 14) : « L'amour du Christ nous presse : nous comprenons que, si un seul est mort pour tous, donc tous sont morts ; et il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour

celui qui est pour eux mort et ressuscité. »

Dans ce dernier texte, le Christ est présenté non seulement comme le modèle, mais comme le Chef de l'humanité : en lui tous sont morts et pour lui tous vivent. Il entraîne ses fidèles non seulement par l'ascendant de son exemple, mais par la prise qu'il a sur eux. Nous l'entendrons mieux en considérant l'action du Saint-Esprit dans les chrétiens. Mais auparavant notons encore comment l'Apôtre lui-même se propose à l'imitation de ses disciples pour les aider à imiter le Christ lui-même : c'est ainsi qu'il parle aux Corinthiens (*I Cor.*, XI, 1) : il vient de les exhorter à donner eux-mêmes le bon exemple à tous, aux Juifs, aux Grecs, à l'Église de Dieu, « de même que moi, ajoute-t-il, je m'efforce en toute chose de complaire à tous, ne cherchant pas mes avantages, mais ceux du plus grand nombre. Imitiez-moi comme moi-même j'imite le Christ. » Un peu plus haut, dans cette même lettre, il leur avait rappelé son rôle auprès d'eux : « Vous pouvez avoir dix mille pédagogues dans le Christ, mais non pas plusieurs pères ; car c'est moi qui vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'évangile. Je vous le demande donc, imitez-moi » (IV, 16). Plus tard il dira aux Philippiens (III, 17) : « Soyez tous mes imitateurs, frères, et attachez vos regards sur ceux qui

marchent ainsi, selon le modèle que vous avez en nous. » Et déjà il avait dit, avec plus d'insistance, aux Thessaloniens, (II, III, 7-10) : « Vous savez vous-mêmes comme il faut nous imiter ; car nous n'avons pas vécu parmi vous dans le désordre, ni mangé gratuitement le pain de personne, mais dans le labeur et dans la peine, travaillant nuit et jour pour n'être à charge à aucun d'entre vous. Ce n'est pas que nous n'en eussions le droit, mais nous voulions vous donner en nous-mêmes un modèle à imiter. »

Cette insistance se comprend aisément si l'on se rappelle qui étaient ces convertis de saint Paul, pour la plupart venus du paganisme, dont la corruption mentale et morale les avait longtemps imprégnés ; partis de si bas comment pouvaient-ils s'élever non seulement à la pratique, mais même à l'intelligence du christianisme ? Sans doute ils avaient été illuminés au baptême, leurs yeux s'étaient ouverts ; mais ce ne serait que peu à peu, par une sanctification progressive, qu'ils pourraient arriver à comprendre le christianisme et ses exigences. Pour apprécier la lenteur et les difficultés de cette formation, rappelons-nous, par exemple, cette page de l'épître aux Corinthiens (I, VI, 9) : « Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les pédérastes, ni les voleurs, ni les cupides,

ni les ivrognes, ni les outrageux, ni les ravisseurs n'hériteront le royaume de Dieu. Et cela, quelques-uns d'entre vous l'ont été ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu. » En face de ces hommes auxquels il faut rappeler ces éléments de la morale, que naguère encore plusieurs d'entre eux violaient sans pudeur, n'était-il pas nécessaire de présenter un modèle vivant, image du Modèle parfait, et qui le leur rendrait plus présent, plus tangible ?

Cette copie elle-même semblera sans doute à beaucoup des disciples de Paul trop parfaite pour être imitable. Aussi n'exige-t-il point des autres tout ce qu'il s'impose à lui-même. Ainsi en est-il de la continence. Les Corinthiens avaient consulté l'apôtre sur les lois du mariage, les droits et les devoirs des époux ; il leur répond très clairement, mais en même temps il leur propose un idéal supérieur à la vie conjugale, la vie continentale dont lui-même a fait sa loi : (I Cor., VII, 7) : « Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ; mais chacun tient de Dieu un don particulier, l'un de cette manière, l'autre d'une autre. A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves je dis qu'il leur est bon de rester comme moi ; mais s'ils ne peuvent garder la continence, qu'ils se marient. »

On reconnaît ici, comme dans l'évangile, à côté des commandements, les conseils ; à côté de la loi morale imposée à tous, les invitations à la vie parfaite. On sait que cette distinction des préceptes et des conseils, de la vie commune et de la vie parfaite choque la plupart des protestants : ainsi Reuss, après s'être efforcé d'interpréter autrement que les catholiques ce texte de saint Paul, écrit non sans mauvaise humeur : « La suite du raisonnement, tel qu'il est donné dans les lignes qu'on vient de lire, revient à ceci : La théorie (de la virginité) serait belle et bonne, mais la pratique est difficile, à cause de la faiblesse des hommes... Le mariage est donc une institution très salubre, et c'est à ce point de vue que l'apôtre le recommande. Il faut convenir que ce raisonnement, dicté sans doute par une très louable prudence, ne révèle pas une conception bien élevée du mariage et de son but moral. Si l'abstention, la vie dans le célibat, est un don particulier de la grâce de Dieu, il est évident qu'il manque quelque chose à celui qui ne le possède pas. On n'a qu'à relire le chapitre de Calvin sur le mariage, pour se convaincre que nous ne disons pas trop en nous exprimant ainsi. » D'autres vont beaucoup plus loin, n'étant plus arrêtés par aucun sentiment de respect vis-à-vis du christianisme ou de l'autorité de saint Paul. Faut-il citer ici,

à titre d'exemple, un passage emprunté au célèbre historien des religions, Sir James George Frazer¹. A propos de la prostitution sacrée, il parle ainsi des courtisanes qui s'y livraient : « Loin d'être infamante, leur vocation fut sans doute considérée par les profanes comme résultant d'une vertu extraordinaire ; leur dévouement fut probablement récompensé par le même tribut d'admiration, d'estime, et de pitié, que nous arrache, de nos jours, le sacrifice des vierges à leur Créateur, mais leur immolation, totalement différente, consiste à renoncer aux fonctions naturelles de leur sexe, ainsi qu'aux joies de la tendresse humaine. Voilà comment se fait jour, en allant vers les extrêmes contraires, aussi nuisibles que déplorables, la folie humaine. »

Pour juger, comme elles le méritent, ces déclamations, il suffit de relire le passage où saint Paul, parlant de nouveau de la virginité, indique la raison profonde qui l'inspire : le désir d'appartenir au Seigneur et de n'avoir d'autre souci que lui (*ib.*, VII, 32) :

Je voudrais vous voir exempts de soucis. Celui qui n'est pas marié se soucie des choses du Seigneur, cherche à plaire au Seigneur. Celui qui est marié se soucie des choses du monde, cherche à plaire à sa

1. *Adonis*, p. 28.

femme, et est partagé. De même la femme qui n'est pas mariée, la vierge, se soucie des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit ; mais elle qui est mariée se soucie des choses du monde, cherche à plaire à son mari. Je dis cela dans votre intérêt ; ce n'est pas pour vous prendre au piège, mais pour vous porter à ce qui est convenable, à ce qui peut vous attacher au Seigneur sans distraction.

Ici encore qui ne reconnaîtrait l'enseignement évangélique ? Ce que l'apôtre souhaite, c'est ce que le Christ aussi désire : un cœur affranchi de la multitude des soucis du monde, ne cherchant que le royaume de Dieu et sa justice, rien autre chose que l'unique nécessaire, prêt à tout donner pour acquérir le trésor caché, la perle précieuse. Tout cela est excellent et digne d'être proposé à tous les chrétiens, non pas sans doute comme une loi qui s'impose à eux, mais comme une invitation, comme un conseil. Et dans cette voie de la vie parfaite l'apôtre est entré le premier, à la suite du Christ, et doucement, suavement, il engage ses disciples à le suivre, s'ils le veulent, s'ils s'en sentent le courage : « Je voudrais que tous fussent comme moi. »

Ailleurs encore on retrouve dans ses exhortations la même prudence et la même ambition : la perfection qu'il prêche et dont il donne l'exemple est très haute, et il en a conscience. Dans une de ses dernières lettres, il se représente

comme un coureur, tendant tous ses efforts vers le terme, vers le Christ qu'il veut saisir :

Ces choses, qui étaient pour moi des avantages, je les ai regardées comme un préjudice à cause du Christ. Bien plus, je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue, afin d'avoir non pas ma justice qui vient de la loi, mais celle qui est par la foi du Christ, la justice qui vient de Dieu (fondée) sur la foi, afin de connaître le Christ et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort, faisant effort pour parvenir à la résurrection d'entre les morts. Ce n'est pas que j'aie déjà atteint (le but) ou que je sois déjà parfait ; mais je cours pour tâcher de saisir ce pour quoi j'ai été saisi moi-même par le Christ Jésus. Non, frères, je ne me crois pas arrivé ; (je ne vise qu'à) une chose : oubliant ce qui est derrière moi et tendant tous mes nerfs vers ce qui est devant moi, je cours droit au but, vers la palme où là-haut Dieu m'appelle dans le Christ Jésus (*Phil.*, III, 12 sqq.).

Ce texte résume, dans un relief saisissant, tous les enseignements que nous avons déjà recueillis : tout mépriser, tout rejeter pour posséder le Christ ; encore une fois, c'est la doctrine évangélique : quiconque a trouvé la perle, le royaume, vend tout ce qu'il a pour l'acquérir ; chez saint Paul, cette doctrine nous touche plus vivement, parce que ce n'est plus

seulement le royaume de Dieu, mais le Roi messianique, Jésus-Christ, qui apparaît en pleine lumière comme Celui pour qui on doit tout quitter, tout perdre.

Cette vie perpétuellement tendue n'est-elle pas, pour plus d'un disciple de l'apôtre, un idéal trop parfait ? Il se peut, aussi Paul ajoute aussitôt : « Nous tous qui sommes parfaits, ayons ces sentiments ; et si vous êtes en quelque point d'un autre avis, Dieu vous éclairera là-dessus. »

Il y a donc bien des degrés inégaux dans cette perfection chrétienne que l'apôtre décrit, et si tous tendent au même but, il y a entre ces coureurs de grandes distances. Il y a même dans l'Église de mauvais chrétiens — ils sont mentionnés ici même — qui abandonnent la voie unique du salut, c'est-à-dire la conformité à la passion du Seigneur, et tendent à la perdition : « Il y en a beaucoup, je vous l'ai souvent dit, et maintenant encore je vous le dis en pleurant, qui vivent comme des ennemis de la croix du Christ ; leur fin, c'est la perdition ; leur dieu, c'est leur ventre ; leur gloire, c'est ce qui devrait les faire rougir, eux qui ne pensent qu'aux choses de la terre. » Laissons de côté ces chrétiens indignes ; il y aura encore dans l'Église des inégalités immenses, aussi nombreuses que le sont les individus eux-

mêmes ; mais encore pourra-t-on les ramener à deux classes : ceux qui veulent n'avoir ici-bas qu'un seul souci : plaire au Christ et le posséder ; ceux qui sont encore retenus par les liens du monde et qui, de ce fait, ont le cœur partagé. C'est la distinction, déjà apparente dans l'Évangile, et qui sera perpétuelle dans l'Église, des deux vies : vie parfaite et vie commune.

Mais ce que l'on ne voit pas chez saint Paul, ce que les gnostiques essaieront en vain d'introduire dans le christianisme, c'est une distinction fatale entre deux races d'hommes : les uns destinés à la perfection, les autres enfermés irrévocablement dans la médiocrité ; sans doute on distingue chez saint Paul l'opposition entre l'homme animal et l'homme spirituel (I Cor., II, 10-16) : « ... L'homme animal ne peut recevoir ce qui est de l'Esprit de Dieu ; ce lui est une folie, il ne peut le comprendre, car ces choses-là ne se jugent qu'en esprit. Mais l'homme spirituel juge tout, et n'est lui-même jugé par personne. Car qui a connu la pensée du Seigneur, pour pouvoir le conseiller ? Nous, nous avons la pensée du Christ. » Plus tard les hérétiques gnostiques du II^e et du III^e siècle reprendront cette distinction de l'homme animal et de l'homme spirituel, mais en donnant à ces termes une valeur toute nouvelle : pour eux, ce seront là

deux races d'hommes vouées par leur nature même à l'ignorance ou à l'intuition des choses divines. On s'est en vain efforcé d'entraîner saint Paul à leur suite. L'apôtre condamne également et ce désespoir et ces ambitions : par nature tous les hommes sont charnels ; mais par grâce tous peuvent devenir spirituels ; l'intuition divine n'est chez personne un don naturel, mais elle est offerte à tous par la communication de l'Esprit de Dieu ; tous les chrétiens en reçoivent les prémices au baptême ; à eux de ne pas laisser cette grâce stérile. Dans le texte même que nous venons de commenter, nous avons une claire indication de la pensée de saint Paul : ceux qui ne sont pas encore parfaits et qui ne saisissent pas les choses de Dieu, seront, s'ils font effort, éclairés par Dieu.

Cette communication de l'Esprit de Dieu est l'élément décisif de la transformation du chrétien. Nous avons analysé d'après saint Paul l'action du Christ, modèle idéal auquel nous devons nous conformer ; nous avons reconnu dans l'apôtre lui-même une image fidèle de ce modèle ; sans cesse sous les yeux de ses disciples, elle les aide à saisir l'idéal souverain et à le reproduire en eux. Mais tout cela est extérieur à l'homme ; et cependant le christianisme ne l'emporte-t-il pas précisément sur la religion de la loi en ce qu'il nous propose

un idéal de vertu, mais nous soulève jusqu'à lui ? Cette force intime, c'est l'Esprit de Dieu.

Moïse disait jadis : « Qui me donnera que tout le peuple prophétise, et que Iahvé leur envoie son Esprit ? » (*Num.*, xi, 29). Dans la bouche du vieux prophète, ce souhait n'était qu'une hyperbole ; depuis que le Christ a été glorifié, c'est une réalité : on l'a vu au jour de la Pentecôte, quand saint Pierre montre dans l'Eglise naissante l'accomplissement de la prophétie de Joël : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes », et la montre accomplie dans l'Eglise naissante. Les prodiges de la Pentecôte se renouvelaient dans les églises pauliniennes ; mais ce qui doit surtout attirer nos regards, ce ne sont pas ces dons brillants et miraculeux, visions, prophéties, don des langues ; c'est le principe divin d'où ils procèdent et qui est départi à tous les chrétiens, non seulement au temps héroïque, au temps de saint Paul, mais pour toujours jusqu'à la fin des siècles : chacun de nous peut redire ce que l'apôtre écrivait aux Corinthiens : « Tous nous avons été abreuvés du même Esprit », et il est aussi vrai aujourd'hui qu'alors que « quiconque n'a pas l'Esprit du Christ, celui-là n'est pas au Christ ».

Attachés que nous sommes aux apparences et facilement éblouis par elles, nous ne reconnaissons la présence de l'Esprit de Dieu que lorsqu'elle éclate par des manifestations merveilleuses ; d'instinct nous serions portés à faire deux parts de l'humanité : d'un côté, l'élite des privilégiés de l'Esprit ; de l'autre, la foule immense des pauvres humains. L'enseignement de saint Paul et de l'Église doit nous ouvrir les yeux : sans doute il y a deux parts dans l'humanité, mais la ligne de démarcation n'est point où nous serions tentés de la mettre ; ce ne sont point les dons miraculeux de l'Esprit qui marquent la frontière du royaume de l'Esprit, c'est le baptême. La mort elle-même ne fait que consacrer pour toujours cette prise de possession du chrétien par l'Esprit de Dieu ; la vie bienheureuse au ciel n'est pas une vie nouvelle ; ce n'est que la manifestation et l'épanouissement de la vie qui est aujourd'hui cachée en nous : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu ; quand le Christ apparaîtra, lui, votre vie, alors vous aussi vous apparaîtrez avec lui dans la gloire » (*Col.*, III, 3-4).

Cette vie du Christ dans notre âme est cachée, même à nos yeux ; elle se révèle par ses fruits.

Ce que nous saisissons, c'est la transformation qui s'opère en nous : nous commençons à

percevoir ce qui nous était jusqu'alors inintelligible, les choses de Dieu¹.

Pour entendre cette transformation, rappelons-nous ce qui est arrivé à saint Paul lui-même à Damas : quand Ananie est introduit près de lui, il lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. Au même instant, il tomba de ses yeux comme des écailles et il recouvra la vue. » Cette guérison miraculeuse était le gage et le symbole de la transformation plus merveilleuse qui s'opérait dans l'âme du converti : des écailles lui tombaient des yeux et il voyait. Mais pourquoi recourir à des symboles ? L'apôtre lui-même a clairement expliqué comment la conversion au Christ est une révélation, comment les yeux s'ouvrent, comment le voile tombe : Moïse, en redescendant de la montagne,

1. « L'homme animal ne peut percevoir ce qui est de l'Esprit de Dieu ; ce lui est une folie, il ne peut le comprendre, car ces choses-là ne se jugent qu'en esprit. Mais l'homme spirituel juge tout, et n'est lui-même jugé par personne. Car qui a connu la pensée du Seigneur, pour pouvoir le conseiller ? Nous, nous avons la pensée du Christ. » (I Cor., II, 10-16.) « Ceux qui sont selon la chair ont les pensées de la chair, et ceux qui sont selon l'Esprit ont les pensées de l'Esprit. Car la pensée de la chair est morte, et la pensée de l'Esprit est vie et paix. » (Rom., VIII, 6.)

s'était couvert le visage d'un voile, pour que les fils d'Israël ne fixassent pas leurs regards sur cet éclat passager qui allait bientôt s'éteindre ; et aujourd'hui encore ce voile couvre leurs yeux et leurs cœurs : ils lisent l'Ancien Testament, et ils ne le comprennent pas, parce que ce n'est que le Christ qui peut arracher ce voile ; « mais, lorsque les cœurs se convertissent au Seigneur, le voile est ôté... et nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit. » « Et Dieu, qui a dit : la lumière brillera du sein des ténèbres, a fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face du Christ¹. » A cette lumière communiquée par l'Esprit, tout se révèle, Dieu, le Christ, le monde : ces mêmes hommes qui erraient à tâtons dans ce monde divin, qui cherchaient en vain à saisir, à palper ce Dieu dans lequel ils avaient l'être et le mouvement et la vie, ont été soudain éclairés ; la lumière a brillé du sein des ténèbres.

Ce dont saint Paul témoigne ainsi par son expérience personnelle et par son enseignement, toute l'histoire de l'Église l'atteste ; il suffira

1. II *Cor.*, III, 12-18 ; IV, 6.

de rappeler ici ces lignes empruntées à une homélie du second siècle :

Frères, nous devons considérer Jésus-Christ comme Dieu, comme le juge des vivants et des morts, et nous ne devons pas peu estimer notre salut... De quels bienfaits ne lui sommes-nous pas redevables ? Il nous a donné la lumière ; comme un père il nous a appelés ses fils ; il nous a sauvés, alors que nous périssions... Dans notre aveuglement d'esprit, nous adorions des objets de pierre, de bois, d'or, d'argent, de bronze, ouvrages des hommes ; notre vie tout entière n'était qu'une mort. Nous étions entourés d'obscurité, nos yeux étaient pleins de ténèbres ; et voilà que nous avons recouvré la vue, et dissipé par son bon vouloir le nuage qui nous environnait... ¹

Cette illumination, que la venue de l'Esprit-Saint produit dans l'âme, était peut-être plus sensible, alors que tout était plongé dans les ténèbres du paganisme ; on voyait se réaliser à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Lève-toi, Jérusalem, et resplendis ! Car voici ta lumière, et la gloire de Iahvé s'est levée sur toi. Car les ténèbres couvrent la terre et une sombre obscurité les peuples ; mais sur toi Iahvé se lèvera, et sa gloire resplendira sur toi. Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois vers la clarté de ton lever. » Mais, si nous sen-

1. II^a *Clementis*, 1.

tons aujourd'hui autour de nous la tombée des ténèbres, nous comprenons de nouveau le prix de cette admirable lumière, et nous répétons la prière des disciples d'Emmaüs : « Reste avec nous, Seigneur, car il se fait tard, et la nuit tombe. »

Et si nous considérons non seulement les lumières communes de la foi, départies à tout chrétien, mais ces clartés exceptionnelles que l'Esprit répand sur certaines âmes, nous entendons mieux ce texte de l'apôtre que nous rappelions tout à l'heure : « Nous qui contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire. » Ici les témoignages des mystiques interprètent celui de l'apôtre ; ils nous disent comment cette illumination transforme l'âme et l'assimile à Dieu ; et cette œuvre merveilleuse s'accomplit souvent dans des âmes simples, peu cultivées, mais qui, éclairées de Dieu, pénètrent des mystères que les savants ne soupçonnent pas : « Vous avez caché ces choses aux savants et aux sages, et vous les avez révélées aux petits. »

Le premier de ces mystères, celui que saint Paul attribue le plus explicitement à l'action de l'Esprit dans nos âmes, c'est la filiation divine : « Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu ; car vous n'avez

pas reçu un esprit de servitude pour craindre encore, mais vous avez reçu un esprit d'adoption, dans lequel nous crions : Abba, Père ! L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (*Rom.*, VIII, 14-16). Cette adoption divine n'est pas un vain mot ; elle ne consiste pas uniquement dans l'attribution de l'héritage céleste, ni dans les complaisances que Dieu veut bien prendre en nous par égard pour son divin Fils ; elle s'appuie sur une nature nouvelle que l'Esprit-Saint nous communique et qui fait de nous les enfants de Dieu ; de là vient dans nos cœurs cette prière que l'Esprit nous inspire, ce cri qu'il fait monter vers Dieu : « Abba, Père ! » Si le chrétien prie ainsi, ce n'est pas seulement obéissance au précepte du Seigneur dans l'Évangile : « Vous prierez ainsi : Notre Père... » ; mais c'est aussi instinct profond qui soulève vers le Père céleste cet homme faible et misérable dont il a fait son enfant.

Quel est l'héritage d'un enfant de Dieu, quels sont les biens qu'il est en droit de demander à son Père ? Nous le soupçonnons à peine, et partiellement ; mais l'Esprit-Saint est en nous, et c'est lui qui inspire notre prière et la soulève vers ces biens que Dieu nous destine, que l'Esprit connaît et que nous, nous ne connaissons pas encore : « L'Esprit vient en aide à notre

faiblesse ; car nous ne savons ce que nous devons demander, mais l'Esprit lui-même prie avec des gémissements ineffables ; et celui qui scrute les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car c'est selon Dieu qu'il prie pour les saints » (*Rom.*, VIII, 26-27). Nul texte peut-être ne nous révèle plus clairement notre infirmité et notre grandeur : nous ne savons même pas que demander, mais Dieu prie en nous. Ces hautes pensées de l'apôtre ne sont pas tombées en oubli ; nous les reconnaissons dans cette prière de la sainte Église : « Dieu tout-puissant et éternel qui, dans l'excès de votre piété, dépassez les mérites de vos suppliants et leurs vœux ; répandez sur nous votre miséricorde ; remettez-nous les dettes que notre conscience redoute ; accordez-nous les biens que notre prière n'ose pas demander. »

Quels sont ces biens ? Ceux du ciel, sans doute, mais aussi ceux d'ici-bas, vertus, dons, grâces extraordinaires ou charismes. Il n'est pas nécessaire de décrire en détail ces dons miraculeux. Il suffira de remarquer les règles de conduite que l'apôtre trace à ses fidèles ; elles nous le font connaître lui-même.

Un premier point est hors de conteste : ces dons ont donné lieu à des abus ; certains chrétiens oublient que leur raison d'être, c'est l'édification commune et non l'exaltation per-

sonnelle ; ils veulent se produire, se faire voir et entendre ; parfois cette vanité puérile dégénère en une véritable folie d'orgueil ; il faut leur apprendre ou, du moins, leur rappeler que « nul, s'il parle par l'Esprit de Dieu, ne dit : Jésus est anathème ! de même que nul ne peut dire : Jésus est le Seigneur ! si ce n'est par le Saint-Esprit » (I *Cor.*, xii, 3). L'apôtre réprime ces abus ; mais il a bien garde de jeter le discrédit sur ces dons eux-mêmes : « N'éteignez pas l'Esprit » (I *Thess.*, v, 19). Le don dont on a le plus abusé est le don des langues ; faute d'interprète, il étonne, il éblouit, plus qu'il n'instruit et n'édifie. L'apôtre cependant, tout en recommandant la discrétion, l'estime et le loue : « Je désire que vous parliez tous en langues, mais plus encore que vous prophétisiez » ; « je rends grâces à Dieu de ce que je parle en langues plus que vous tous » ; mais il ajoute aussitôt : « mais, dans l'Église, j'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence, pour instruire les autres, que dix mille paroles en langue. »

Tout en réservant ainsi la libre action de l'Esprit, qui distribue ses dons comme il le veut, saint Paul a en vue avant tout l'édification commune : c'est d'après cette règle qu'il établit la hiérarchie des charismes ; il préfère la prophétie au don des langues : la raison en

est prise de l'utilité qui en revient à l'Église : « Celui qui parle en langue s'édifie lui-même ; celui qui prophétise édifie l'Église. Je désire que vous parliez tous en langues, mais plus encore que vous prophétisiez. Celui qui prophétise est plus grand que celui qui parle en langues, à moins que celui-ci n'interprète, pour que l'Église en reçoive de l'édification. » De là les directions pratiques qu'il donne :

Que faut-il donc faire, frères ? lorsque vous vous réunissez, l'un ou l'autre a-t-il un cantique, une instruction, une révélation, une langue, une interprétation, que tout se fasse pour l'édification. Y en a-t-il qui parlent en langues, que deux parlent, ou trois, tout au plus, et l'un après l'autre, et que quelqu'un interprète ; et s'il y a pas d'interprète, que (celui qui a le don des langues) se taise dans l'église, et qu'il parle à soi-même et à Dieu. Quant aux prophètes, que deux ou trois parlent et que les autres jugent ; et si un autre, qui est assis, a une révélation, que le premier se taise. Car vous pouvez tous prophétiser successivement, afin que tous soient instruits et que tous soient exhortés. Et les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes ; car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix.

C'est ainsi que dans cette église de Corinthe, où les dons miraculeux étaient si éclatants et les vertus encore si débiles, tout est ramené à la concorde, à la décence, à la paix, mais sans détriment pour cette vie de l'Esprit qui, malgré

les abus que l'homme peut en faire, est en elle-même précieuse et sacrée. Et au sommet de tout cet édifice des charismes, apparaît le plus précieux de tous, la charité :

Aspirez aux dons les meilleurs. Et voici que je vais vous montrer la voie par excellence. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne et une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais même toute la foi, au point de transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, et quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien. La charité est patiente, la charité est bonne, elle n'est pas envieuse ; la charité ne se vante point, ne s'enfle point, ne fait rien de malhonnête, ne cherche point son intérêt, ne s'irrite point, ne soupçonne point le mal, ne se réjouit point de l'injustice, mais se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La charité ne périt jamais ; les prophéties, elles prendront fin ; les langues, elles cesseront ; la science, elle prendra fin. Car c'est en partie que nous connaissons ; c'est en partie que nous prophétisons ; mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra. Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; quand je suis devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Aujourd'hui nous voyons à travers un miroir, obscurément ;

mais alors, face à face ; maintenant je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu. Maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces choses, c'est la charité. Recherchez la charité, aspirez aux dons spirituels, mais surtout à celui de prophétie (I Cor., xii, 31 - xiv, 1).

CHAPITRE VII

LA MORALE SOCIALE DE SAINT PAUL. LE CORPS DU CHRIST

Pour saisir d'abord dans son relief vivant la doctrine sociale de saint Paul, on peut partir de ce texte où il expose aux Corinthiens toute sa pensée, en se servant de la comparaison du corps et des membres :

Comme le corps est un, quoiqu'il ait plusieurs membres, et que tous les membres de ce corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Tous, en effet, nous avons été baptisés en un même Esprit pour (former) un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et tous, nous avons été abreuvés d'un même esprit.

Car le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait : Parce que je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela il n'est pas du corps ? Et si l'oreille disait : Parce que je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela elle n'est pas du corps ? Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? et si tout était

ouïe, où serait l'odorat ? Eh bien, Dieu a disposé les membres dans le corps, chacun à la place qu'il lui a plu. Si tous étaient un seul membre, où serait le corps ? Il y a donc plusieurs membres, et un seul corps.

L'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de toi ; non plus que la tête aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Au contraire, les membres du corps réputés les plus faibles sont les plus nécessaires ; et ceux que nous estimons les moins honorables, nous les entourons de plus d'honneur ; et les moins honnêtes, nous les traitons avec plus de décence, car nos parties honnêtes n'en ont pas besoin.

Ainsi Dieu a disposé le corps de manière à donner plus d'honneur à ce qui en manquait ; afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que tous les membres soient pleins d'une sollicitude mutuelle. Qu'un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; et qu'un membre soit honoré, tous prennent part à sa joie. Or vous êtes (ensemble) le corps du Christ, et individuellement ses membres (*I Cor.*, xii, 12-27).

La comparaison qui est développée ici est aussi vieille que le monde. Tous les commentateurs rappellent ici l'antique apologue des membres et de l'estomac, conté jadis aux Romains par Ménénus Agrippa et que La Fontaine, chez nous, a rendu populaire. Mais de cette fable, que le bon sens a inventée et qu'il aime, que de leçons saint Paul a tirées ici !

La première, et la plus évidente, c'est que tous les membres, quels qu'ils soient, appar-

tiennent au corps. L'intérêt individuel et l'orgueil tend toujours à prévaloir contre le bien social : « Parce que je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps ; parce que je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps. » On entend sous cet apologue, les ambitions, les rivalités, les jalousies, que l'apôtre condamne un peu plus bas : « Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous ont-ils le don des miracles ? Tous ont-ils le don des guérisons ? Tous parlent-ils en langues ; Tous interprètent-ils ? » (xii, 29-30). C'est toujours l'instinct d'égalité, envieux et jaloux, qui proteste contre l'intérêt social ; il faut pourtant le comprendre : si tous veulent jouer le premier rôle, si l'on repousse toute hiérarchie des fonctions, on abolit en même temps leur différenciation et, par là même, la vie sociale ; si chacun veut être le chef, c'en est fait du corps.

Et l'apôtre insiste, montrant que tous les membres, même les plus humbles, sont indispensables à la vie du corps. Ni l'œil ne peut dire à la main, ni la tête ne peut dire aux pieds : Je n'ai pas besoin de vous. Cette loi de la dépendance mutuelle, Dieu l'a établie entre les membres du corps pour en assurer l'unité ; c'est par elle aussi qu'il relie entre eux tous les membres du corps social de l'Église ; et ce

caractère indispensable des fonctions de chaque membre, c'est ce qui donne à chaque membre sa noblesse. Bossuet, dans son sermon sur l'éminente dignité des pauvres dans l'Église, a bien montré que les pauvres étaient plus nécessaires aux riches que les riches ne le sont aux pauvres. Et les pécheurs eux-mêmes ne jouent-ils pas un rôle utile dans cette Église dont ils semblent n'être que le fardeau et la honte ? Le curé d'Ars aurait-il été ce qu'il a été, s'il n'eût eu à exercer près des pécheurs son ministère de pardon, s'il n'eût consumé ses journées et usé ses forces, à les entendre, à les absoudre, à les convertir ? Ceux mêmes qui s'obstinent dans le mal, Dieu sait les faire servir au bien de son Église qu'ils persécutent, de la même façon qu'il a fait servir à la glorification de son Fils et à notre rédemption la trahison même de Judas. Si tout cela est vrai des pécheurs et même des pécheurs endurcis, des persécuteurs, que dire des humbles chrétiens dont l'action passe inaperçue aux yeux des hommes, mais dont Dieu voit les vertus et entend les prières. Parfois Dieu en fait éclater la gloire longtemps cachée par des miracles qui saisissent les plus indifférents : ainsi de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Souvent il se réserve à lui et à ses saints la contemplation de ces vies que le monde ignore ; n'est-ce pas

ainsi que les plus beaux spectacles de la nature n'ont souvent d'autre témoin que Dieu, sur ces cimes inaccessibles où le ciel est si pur, le soleil étincelant, l'horizon immense. Et ces splendeurs ignorées ne sont pas stériles : c'est de là que s'écoulent dans la vallée les torrents qui y portent la vie et la force. Ainsi en est-il de ces existences humbles et saintes : ce sont, pour l'Église, des réserves inépuisables de vie et de force.

Mais enfin, dans cet organisme si merveilleux par l'unité de sa vie et la diversité de ses organes, qui a donné à chaque membre sa place et sa fonction ? C'est Dieu, et il l'a fait en toute indépendance et liberté : « Dieu a disposé les membres dans le corps, chacun à la place qu'il lui a plu. » C'est ce que l'Apôtre disait un peu plus haut sans figure : « Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun en particulier comme il veut. »

De cette page de saint Paul, si nous voulons un commentaire, à qui le demanderons-nous sinon au grand saint qui a tant aimé et si bien compris l'Église, saint Augustin :

Mes frères, vous voyez dans nos membres comment chacun d'eux a sa fonction. L'œil voit, il n'entend pas ; l'oreille entend, elle ne voit pas ; la main travaille, elle n'entend ni ne voit ; le pied marche, il n'entend ni ne voit ni ne fait ce que fait

la main. Mais dans l'unité du corps, si le corps est bien portant, si les membres ne luttent pas les uns contre les autres, l'oreille voit par l'œil, l'œil entend par l'oreille ; et l'on ne peut reprocher à l'oreille de ne pas voir, ni lui dire : Tu n'es rien ; tu es impuissante ; peux-tu voir et distinguer les couleurs, comme fait l'œil ? Grâce à l'unité paisible du corps l'oreille peut répondre et dire : Je suis là où est l'œil, car je suis dans le même corps ; je ne vois pas par moi-même, mais je vois par cet organe avec lequel je vois. Ainsi l'oreille dit : L'œil voit pour moi ; l'œil dit : l'oreille entend pour moi ; les yeux et les oreilles disent : les mains travaillent pour nous ; les mains disent : les yeux et les oreilles voient et entendent pour nous ; les yeux, les oreilles et les mains disent : les pieds marchent pour nous ; quand tout se passe ainsi, quand tous les membres coopèrent dans l'unité du corps, quand il y a santé et concorde, alors les membres jouissent, et jouissent les uns des autres. Et si un membre a quelque souffrance, les autres ne l'abandonnent pas, mais y compatissent. Prétendra-t-on que, parce que, dans le corps, le pied est bien loin des yeux, si par hasard une épine est entrée dans le pied, les yeux ne s'en soucient pas ? ne voyons-nous pas, au contraire, que tout le corps se ramasse, l'homme s'assied, le dos se courbe, pour chercher cette épine qui s'est enfoncée dans le pied ? Tous les membres font ce qu'ils peuvent pour retirer l'épine de ce membre infirme et humble. Ainsi donc, mes frères, que celui qui dans le corps du Christ ne peut pas ressusciter un mort ne cherche point à faire ce miracle ; mais qu'il cherche à être dans le corps du Christ un membre bien adapté ; l'oreille ne le serait pas, si

elle cherchait à voir. On ne peut faire ce dont on n'a pas reçu le don. Si donc on lui objecte : si tu étais juste, tu ressusciterais les morts, comme a fait Pierre... si des païens ignorants viennent lui dire cela, que l'humble membre du Christ réponde : Toi qui me dis : tu n'es pas juste, si tu ne fais pas de miracle, tu pourrais aussi bien dire à l'oreille : tu n'es pas dans le corps, toi qui ne vois pas. Tu devrais faire, insiste-t-on, ce que Pierre a bien fait. Mais Pierre l'a fait pour moi aussi, parce que je suis dans ce corps dans lequel Pierre l'a fait ; dans ce corps je puis ce qu'il peut, puisque je n'en suis pas séparé ; si je puis moins, il souffre avec moi ; s'il peut davantage, je me réjouis avec lui. Est-ce que le Seigneur lui-même n'a pas crié du haut du ciel, pour son corps : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? lui pourtant, personne ne le touchait, mais du ciel le chef criait pour le corps qui souffrait sur terre ¹.

Ces derniers mots de saint Augustin nous invitent à pousser plus loin cette étude de la pensée de saint Paul. L'Église est un corps dont les chrétiens sont les membres ; mais ce corps, c'est le corps de Jésus-Christ lui-même. En parcourant d'autres textes de saint Paul, nous avons saisi au baptême l'origine de notre vie surnaturelle. C'est la vie du Christ lui-même : « ... Pensez que vous êtes morts au péché, et que vous vivez pour Dieu dans le

1. *Enarr. in ps. 130, 6. P. L., 37, 170.*

Christ Jésus. » « Ensevelis avec le Christ dans le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui ¹. » Et cette nouvelle naissance, reçue au baptême, efface toutes les différences qui nous séparent les uns des autres et nous unit tous dans une commune participation à la vie du Christ : « Vous avez dépouillé le vieil homme, avec ses pratiques, et revêtu l'homme nouveau ; là il n'y a plus Grec ni Juif, circoncision ni incirconcision, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni homme libre, mais le Christ est tout en tous ². »

Cette union intime qui nous fait adhérer au Christ, notre Chef et la source de notre vie, elle nous unit aussi les uns aux autres ; ce ne sont pas des membres disjoints, épars, que le Christ vivifie : ce sont des membres organisés en un seul corps : « le corps est un, quoiqu'il ait plusieurs membres, et tous les membres de ce corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps ³ » ; cette unité, c'est le baptême qui la constitue : « Tous nous avons été baptisés en un même Esprit pour (former) un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit hommes libres ; et tous, nous avons été abreuvés d'un même Esprit. »

Cette unité n'exclut pas la diversité des

1. *Rom.*, VI, 3-11, *Col.*, II, 12.

2. *Cor.*, III, 9-11.

3. *I Cor.*, XII, 12.

fonctions et des organes, tout au contraire, elle la requiert ; mais, par contre, elle domine et fait oublier toutes les oppositions de condition, ou de race. Elle ne les abolit pas : un esclave, devenu chrétien, reste esclave, de même que les hommes et les femmes conservent leurs relations essentielles ; mais ces différences de surface n'atteignent pas la vie profonde, qui vient du Christ et à laquelle tous communient. Il est vrai, pour bien des chrétiens ce sont ces accessoires qui sont considérés comme l'essentiel, tandis que la vie chrétienne n'apparaît à leurs yeux que comme une parure qu'ils revêtent, mais qui ne les transforme pas jusqu'au fond. Pour réformer ces jugements, pour établir la vraie table des valeurs, il n'y a qu'à considérer ce qui survit de tout cela pour l'éternité : dans cette vie, la seule définitive, tout le reste disparaît, jusqu'à ces différences de sexe qui semblent ici-bas les plus profondes : le Christ nous l'a dit, les élus seront au ciel comme les anges de Dieu. De la vie présente ce qui demeure, c'est cette vie du Christ, qui alors s'épanouira en gloire.

Dès sa naissance, au baptême, cette vie apparaît non comme une vie isolée, mais comme une vie sociale. La loi de son origine est celle de sa croissance. Sous l'influence du Chef, du Christ, qui en est la source unique, elle se déve-

loppe dans le corps tout entier, nourrissant chacun des membres et le rendant apte à ses fonctions. Cette doctrine est capitale aux yeux de saint Paul et il ne se lasse pas de la rappeler à ses fidèles :

Le Christ a fait des uns des apôtres, des autres des prophètes, des autres des évangélistes, des autres des pasteurs et des docteurs, en vue du perfectionnement des saints pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi, à l'entière connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ, afin que nous ne soyons plus des enfants flottants et emportés à tout vent de doctrine, mais que, adhérant à la vérité dans la charité, nous croissions de toute manière en celui qui est la tête, le Christ. C'est par lui que tout le corps, bien organisé et uni ensemble, grâce au secours mutuel des membres qui opèrent chacun selon sa mesure, s'accroît et s'édifie dans la charité (*Éphés.*, iv, 11-16).

Ce texte est d'une telle plénitude que l'on a peine à le traduire, mais qu'on ne saurait trop le méditer. Ce qu'on y distingue d'abord, c'est la raison d'être des dons qui sont départis à certains membres de l'Église : ils sont apôtres, ou prophètes, ou évangélistes, ou pasteurs, ou docteurs : dons éminents, grâces précieuses, mais qui ne leur sont données qu'en vue du bien social, du perfectionnement de tous les

saints, de l'édification du corps du Christ. C'est ainsi que les grâces miraculeuses ne sont données à quelques chrétiens privilégiés qu'en vue de l'Église entière. Si des révélations sont communiquées aux apôtres, c'est pour qu'ils fassent connaître à tous les mystères du Christ ; si la science est départie aux docteurs, c'est pour qu'ils enseignent leurs frères ; si saint Paul possède le don des guérisons et des miracles, c'est pour en faire jouir les chrétiens, guérissant les malades d'Éphèse ou ressuscitant à Troas le jeune homme qui vient de se tuer ; lui-même, malade, demande en vain sa guérison au Seigneur. Les dons spirituels, il est vrai, sanctifient d'abord ceux qui les reçoivent ; mais cette sanctification elle-même tend non pas au perfectionnement égoïste de l'individu, mais à la croissance de l'Église entière.

Le terme de cette croissance, c'est la stature parfaite du Christ. Notre Chef possède la plénitude de toute grâce, de toute vérité, de toute charité ; ses membres en sont bien loin ; mais, parce qu'ils sont ses membres, ils doivent tendre là, afin que le corps entier atteigne son plein développement, sa maturité. C'est la même idée que saint Paul fait entendre quand il dit aux Galates (iv, 19) : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous » ; mais dans l'épître

aux Éphésiens, on voit mieux comment cette croissance se poursuit, non pas dans l'isolement jaloux d'une vie pharisaïque, qui se sépare, qui se défend, mais au contraire dans cette union intime, indissoluble, de la vie chrétienne, où chaque membre ne peut croître qu'autant qu'il est uni au corps entier, qu'il reçoit l'influence du chef, et qu'il sert la vie sociale.

Cette loi de la vie chrétienne, on ne saurait l'exprimer avec plus d'énergie : il faut adhérer à la tête, de qui tout le corps, entretenu et uni ensemble au moyen des jointures et des ligaments, reçoit la croissance (voulue) de Dieu ¹ ; et de même : c'est par la tête, le Christ, que le corps, bien organisé et uni ensemble, grâce au secours mutuel des membres qui opèrent chacun selon sa mesure, s'accroît et s'édifie dans la charité. Ainsi la source de la vie est unique : c'est la tête, c'est le Christ ; nul membre ne peut vivre s'il n'adhère à ce chef. Et du chef la vie se propage dans les membres ; tous sont reliés ensemble, et tous ces membres, qui vivent de la même vie, se soutiennent, se secourent les uns les autres, chacun d'eux appliquant au bien de tous les dons particuliers qu'il reçoit.

Cette doctrine illumine tout le christianisme ;

1. Col., II, 18-19.

mais le mystère de l'Eucharistie, tout particulièrement, en est éclairé et, à son tour, il nous fait pénétrer plus intimement cette doctrine. Saint Paul écrivait aux Corinthiens (I, x, 16-17) : « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du Christ ? C'est que nous ne sommes, nous tous, qu'un seul pain, qu'un seul corps ; car tous nous participons à un seul pain. » Saint Jean Chrysostome commentera ainsi ce texte :

Nous sommes tous un seul pain, un seul corps. C'est comme s'il disait : Pourquoi parler de communion ? Nous sommes ce corps lui-même. Car qu'est le pain ? Le corps du Christ. Que deviennent ceux qui y participent ? Le corps du Christ ; non pas plusieurs corps, mais un seul corps. Car c'est ainsi que le pain a été formé de beaucoup de grains ; on ne peut plus les y distinguer, et pourtant ils y subsistent encore, mais ils sont tellement unis que leur distinction a disparu ; c'est ainsi que nous sommes unis entre nous et au Christ. Car toi, tu n'es pas nourri d'un corps, et ton voisin d'un autre, mais tous du même ; et c'est pourquoi il ajoute : Nous participons tous au même pain. Mais si vraiment nous sommes tous formés du même corps, si nous formons tous le même corps, comment ne manifestons-nous pas le même amour ? comment ne sommes-nous pas en lui une seule chose ? (PG, LXI, 200).

Ce symbolisme des grains de blé moulus en un seul pain fut, dès l'origine, cher aux chrétiens : on le rencontre, dès la fin du premier siècle dans cette prière eucharistique : « Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un seul tout, qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton royaume ¹ ! »

Mais plus encore que le symbole, la doctrine qu'il signifie était chère aux chrétiens ; entre beaucoup d'autres textes, il suffira de rappeler cette belle page de saint Augustin, le docteur de l'unité de l'Église :

Le pain que je donnerai, dit le Seigneur, c'est ma chair pour la vie du monde. Les fidèles connaissent le corps du Christ, si du moins ils ont souci d'être le corps du Christ. Qu'ils deviennent le corps du Christ, s'ils veulent vivre de l'Esprit du Christ. Car de l'Esprit du Christ ne vit que le corps du Christ. Comprenez bien, mes frères, ce que je viens de dire... Le corps du Christ ne peut vivre que de l'Esprit du Christ. C'est pourquoi l'apôtre Paul, parlant de ce pain, nous dit : Nous sommes tous un seul pain, un seul corps. O sacrement de la piété ! ô symbole de l'unité ! ô lien de la charité ! Quiconque veut vivre, sait où il peut vivre, sait d'où il peut vivre. Qu'il s'approche, qu'il croie, qu'il soit incorporé pour être vivifié. Qu'il ne détruise pas l'harmonieuse union des membres, qu'il ne soit pas un

1. *Didachè*, ix, 4.

membre pourri, qu'il faille couper, ni un membre difforme, dont on rougisser ; qu'il soit beau, qu'il soit adapté, qu'il soit sain ; qu'il adhère au corps, qu'il vive pour Dieu, de Dieu ; qu'il travaille maintenant sur terre pour régner plus tard au ciel¹.

Il y a quinze ans, le pape Pie X écrivait : « La sainte table, c'est le symbole, la racine et le principe de l'unité catholique. » En cette brève formule est condensée toute la doctrine que nous venons d'exposer : dans les éléments eucharistiques du pain et du vin nous avons reconnu en effet les symboles de notre unité : tous nous aspirons à nous fondre ensemble dans cette unité du corps du Christ, comme les grains de blé que l'on ne discerne plus dans le pain, comme les grains de raisin fondus dans le vin. Mais si nous tendons là, c'est que la réalité que nous recevons nous entraîne là par toute son énergie : dès le baptême nous sommes devenus les membres du Christ, appartenant à un seul corps, dépendant d'une seule tête, animés d'une seule vie ; l'eucharistie resserre tous ces liens, en répandant en nous, plus intense, plus absorbante cette vie qui fait notre unité.

Cette doctrine fait comprendre comment Notre-Seigneur a fait de notre union avec nos frères, avec l'Église entière la condition indis-

pensable de notre union avec lui. Bien des textes antérieurs nous faisaient déjà pressentir ce plan divin : d'abord la scène du jugement telle qu'elle est décrite dans le discours du Christ¹ : aux méchants le roi dira : « j'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité », et quand ils lui demanderont avec étonnement : « Seigneur, quand donc t'avons-nous vu affamé, ou altéré, ou étranger, ou nu, ou malade, ou prisonnier, et ne t'avons-nous pas secouru ? » il leur répondra : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous n'avez pas fait ces choses à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne les avez pas faites. » On se rappelle comment le jugement des bons, qui précède, est exactement parallèle à celui-ci, et comment le Christ voit dans toutes les œuvres de charité des bienfaits dont il est personnellement reconnaissant et redevable.

Ce sont là certainement des considérations très pressantes, et qui font assez connaître les sentiments du Seigneur, du Fils de l'homme, du Chef de l'humanité. La vision du chemin de

1. *Mt.*, xxv, 31-46,

Damas les fait encore mieux entendre : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » C'est la plainte du Chef de l'Église, qui ressent en sa personne tout ce qui atteint ses membres. A cette lumière on comprend toute cette théologie du corps du Christ que nous venons d'esquisser d'après saint Paul : le Christ, voulant nous unir entre nous par des liens indispensables, a voulu que nous ne pussions lui être unis à lui-même sans entrer dans cette société dont il est le chef.

Si nous sommes séparés de lui, nous sommes séparés de Dieu, nous sommes « sans Dieu en ce monde » ; mais, de même, si nous sommes séparés de l'Église, nous sommes séparés du Christ. Pour mourir au péché et vivre à Dieu, il faut de toute nécessité que nous soyons incorporés au Christ par le baptême ; mais cette incorporation ne peut se concevoir que par notre entrée dans l'Église, qui est le corps du Christ. De même, pour que cette union vivifiante soit entretenue et développée en nous, il faut nécessairement que nous recevions la sainte Eucharistie, le corps du Christ ; mais cette communion vivifiante ne peut avoir d'effet qu'en nous incorporant plus intimement à ce corps qu'il vivifie, à la sainte Église. Aux premières années du second siècle, l'illustre martyr d'Antioche, saint Ignace, dénonçait aux

fidèles de Smyrne les hérétiques qui, niant la réalité de la chair du Christ, niaient l'Eucharistie : « Ils s'abstiennent de l'Eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés, et que le Père, dans sa bonté, a ressuscitée » ; et quelle était la conséquence de cette abstention ? La mort, les divisions intestines, la ruine de la charité : « Ils n'ont nul souci de la charité, ni de la veuve, ni de l'orphelin, ni de l'affligé, ni du prisonnier ou du libéré, ni de celui qui a faim ou soif... Ils nient le Don de Dieu, et ils meurent dans leurs divisions. Ils devraient bien plutôt pratiquer la charité, pour avoir part à la résurrection. »

Aujourd'hui comme alors, on trouve des chrétiens qui s'isolent de l'Église, qui se soustraient à l'action de son Esprit ; ceux-là, comme les hérétiques dont parle saint Ignace, sont morts ; en vain voudraient-ils recevoir le sacrement de vie, l'Eucharistie ; ceux qui ne sont point membres du corps du Christ, ne peuvent recevoir le corps du Christ ; le Christ ne vivifie que ceux qu'il s'incorpore. Et de même nous pouvons, si nous le voulons, nous isoler de la vie de l'Église, ne plus ressentir ni ses douleurs ni ses joies ; mais, dans la mesure où nous y devenons insensibles, nous mourons à la vie.

du Christ ; un membre qui ne souffre plus des blessures faites aux autres membres, c'est un membre mort et qui n'est plus bon qu'à être coupé.

Dieu a disposé le corps de manière à donner plus d'honneur à ce qui en manquait ; afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que tous les membres soient pleins d'une sollicitude mutuelle. Qu'un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui, et qu'un membre soit honoré, tous prennent part à sa joie. Or vous êtes (ensemble) le corps du Christ, et individuellement ses membres (I Cor., xii, 25 sqq.).

Les stoïciens imaginaient le monde comme un grand être vivant dont toutes les parties étaient liées ensemble par ce qu'ils appelaient la « sympathie ». Ici c'est tout autre chose : ce n'est plus seulement la cohésion naturelle d'un ensemble harmonique et bien lié ; c'est l'unité d'un organisme vivant et sensible, où toute impression de joie ou de douleur se propage à travers tous les membres et y retentit. L'apôtre écrit de lui-même : « Qui est faible, que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, que je ne brûle ? » C'est l'expression sincère et spontanée de ce que tout chrétien doit ressentir.

Au contraire, toute division, tout schisme, toute coterie dans ce corps du Christ est un attentat contre le Christ lui-même : à Corinthe,

des partis s'étaient formés, et l'on allait disant : l'un : « Moi, je suis de Paul » ; l'autre : « Moi, je suis d'Apollon » ; ou : « je suis de Céphas », ou : « Je suis du Christ. » L'apôtre s'écrie douloureusement : « Le Christ est-il donc divisé ? »

Ces recommandations si pressantes : « Aimez-vous les uns les autres comme des frères ; prévenez-vous mutuellement d'honneur ;... réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent ; pleurez avec ceux qui pleurent ; ayez les mêmes sentiments les uns envers les autres » ; « ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres » ; « portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi du Christ » ; « tant que nous en avons le temps, faisons le bien à tous, et surtout à ceux qui sont nos frères dans la foi » ; tous ces avis, accumulés à la fin des épîtres, s'inspirent de la même pensée : nous ne formons tous qu'un seul corps dans le Christ ; si donc nous voulons vivre de la vie du Christ, nous devons de plus en plus oublier notre vie individuelle, isolée, et n'avoir souci que de cette vie sociale : que ses peines, ses joies, ses travaux soient les nôtres ; plus nous participerons à cette vie commune du corps du Christ, plus nous vivrons de la vie du Christ.

A mesure que l'apôtre avance en âge, cette doctrine lui devient plus chère, ses exhortations

sont plus lumineuses et plus pressantes. C'est dans les lettres de la captivité, et particulièrement dans la lettre aux Philippiens, que sa pensée s'exprime avec toute sa force :

Si donc il y a quelque consolation dans le Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelque compassion, quelque miséricorde, rendez ma joie parfaite, en ayant un même sentiment, un même amour, une même âme, une même pensée ; ne faisant rien par esprit de parti ni par vaine gloire, mais que l'humilité vous fasse regarder les autres comme vous étant supérieurs ; que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. Ayez en vous les sentiments qui furent dans le Christ Jésus...

Ces recommandations sont familières à tous les chrétiens ; fréquemment l'Église nous les fait relire ; peut-être n'en saisit-on pas toujours toute la force, faute de les rattacher à la doctrine théologique d'où elles procèdent. S'oublier soi-même, aimer les autres, se réjouir et pleurer avec eux, porter leurs fardeaux, les prévenir d'honneur, ce sont des prescriptions chères à tous les moralistes chrétiens ; mais ce qui les inspire chez saint Paul, c'est la croyance au corps du Christ dont nous sommes les membres. Quiconque est pénétré de cette doctrine et la pousse jusqu'au bout, parvient nécessairement aux mêmes conclusions : la vie sociale, qui est

la vie même du Christ, lui est infiniment plus chère que sa vie individuelle ; ou plutôt sa vie individuelle n'a de valeur que dans sa participation à la vie sociale : ce qu'il vaut ici-bas, ce qu'il espère au ciel, tout lui vient du Christ, son Chef, et les grâces qu'il en reçoit ne le vivifient pas seul, mais en union avec tous les autres membres du corps du Christ. Dès lors, le terme auquel il aspire avant tout, c'est une union plus intime avec cet unique principe de vie. Mais, à mesure qu'il est saisi par lui plus profondément, il est entraîné tout entier vers ce but idéal où tendent tous les membres de l'Église : le Christ tout en tous. Que tout ce qu'il y a de mortel, non seulement en lui, mais dans tous les autres membres du Christ, soit englouti par cette vie. Dès maintenant, il aime, il respecte, il vénère cette vie du Christ qui anime ses frères ; il perd de vue tout ce qu'il y a en eux de mesquin, d'égoïste, d'humain, pour ne plus voir que cette vie profonde qui lentement se développe en eux.

Et il ne se borne pas à admirer cette croissance : il y coopère. Le dogme de la communion des saints n'est pas énoncé chez saint Paul dans ces termes que le symbole, depuis le ^{ve} siècle, nous a rendus familiers ; mais si le mot de communion des saints ne se rencontre pas chez lui, l'idée est sans cesse présente à

son esprit, et c'est en elle que s'achève sa doctrine du corps mystique du Christ.

Dès le baptême, chaque chrétien est vivifié par la vie de l'Église ; dans la sainte Eucharistie, cette vie s'alimente et se développe, les grâces reçues par chacun concourant à la perfection du corps ; dans toute son existence, le chrétien doit avoir en vue le bien de l'Église entière et de chacun de ses membres, sentant au vif les souffrances de chacun et s'épanouissant à ses joies. Il ne se contente pas de cette sympathie : ayant conscience que tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre concourt au bien général, il s'efforce de promouvoir ce bien par une action plus désintéressée et plus généreuse, par des souffrances mieux supportées et, avant tout, par ses prières.

Cette préoccupation est constante chez saint Paul. Quand il monte à Jérusalem où l'attendent tant d'épreuves, il fait prier à cette intention toute l'Église : il écrit aux Romains (xv, 30) : « Je vous exhorte, frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit, à combattre avec moi, en adressant pour moi vos prières à Dieu, afin que je sois délivré des incrédules de la Judée et que mon ministère à Jérusalem soit agréé des saints, en sorte que j'arrive chez vous avec joie, si c'est la volonté de Dieu, et que je me repose auprès de vous. »

On aime à voir dans le grand apôtre, à cette heure décisive, cet humble recours à l'intercession des fidèles : ils seront, par la prière, ses compagnons de combat.

Un peu plus tard, les circonstances sont plus tragiques encore : l'apôtre est enchaîné, et dans sa prison il doit rendre témoignage au Christ : il demande aux Éphésiens le secours de leurs prières : « Faites en tout temps, par l'Esprit, toute sorte de prière et de supplication. Veillez à cela en toute persévérance ; priez pour tous les saints ; priez aussi pour moi, afin que Dieu me donne de parler hardiment et de prêcher avec liberté le mystère de l'Évangile, pour lequel, tout enchaîné que je suis, je suis ambassadeur, afin que j'en parle en assurance comme je dois en parler. »

Et de son côté il prie : « Dieu m'est témoin, écrit-il aux Philippiens, que je vous chéris tous avec toute la tendresse du Christ Jésus. Et ce que je demande dans mes prières, c'est que votre charité augmente de plus en plus en connaissance et en pleine intelligence, pour que vous puissiez discerner ce qu'il y a de meilleur, afin que vous soyez purs et irréprochables au jour du Christ, remplis du fruit de justice qui est par Jésus-Christ, à la gloire et à la louange de Dieu. » De même aux Colossiens : « Nous ne cessons de prier Dieu pour vous, et de

demander que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur et lui être entièrement agréables... » Tous ces textes, dont on pourrait multiplier les citations, n'ont plus, pour beaucoup de lecteurs d'aujourd'hui, la plénitude de leur sens : les demandes et les promesses de prière, entre chrétiens, sont si prodiguées que l'on est tenté de ne voir là que des formules banales : ce serait très mal comprendre l'apôtre, une des âmes les plus sincères et aussi les plus passionnées qu'il y ait eu dans l'Église : quand il demande des prières, c'est qu'il veut vraiment qu'on prie pour lui ; et, quand il en promet, c'est que vraiment il intercède auprès de Dieu pour tous ces chrétiens qu'il a engendrés et qu'il enfante encore chaque jour jusqu'à ce que le Christ soit pleinement formé en eux.

Cette solidarité étant si étroite, on n'est pas surpris de lire dans la lettre aux Colossiens (1, 24) : « Maintenant je me réjouis de mes souffrances pour vous ; et je complète dans ma chair ce qui manque aux tribulations du Christ pour son corps, qui est l'Église. »

Quand saint Paul écrivait ces lignes, il était prisonnier ; il ne pouvait plus, comme il l'avait fait pendant tant d'années, se dépenser au

service de l'Église. Que pouvait-il encore faire pour elle ? prier et souffrir. Aussi, quand il contemple, comme il vient de le faire dans les versets précédents, l'œuvre admirable de Dieu dans les âmes des chrétiens, quand il voit ces gens qui « étaient autrefois étrangers à Dieu et ses ennemis, maintenant réconciliés par la mort du Christ... pour apparaître devant lui saints, irrépréhensibles et sans reproche », il s'écrie : « Maintenant je me réjouis de mes souffrances pour vous... » Ces souffrances, en effet, tendent à la consommation de l'œuvre du Christ : sans doute le sang du Sauveur est d'un prix infini, et nul ne peut prétendre y rien ajouter ; mais il faut que ses membres coopèrent à son œuvre, souffrent comme il a souffert pour être glorifiés avec lui.

De ce lourd et glorieux fardeau tous doivent porter leur part ; certains cependant auront le privilège d'être associés plus intimement à ces souffrances du Seigneur. Dans cette Église dont les fonctions sont multiples, Dieu a établi certains membres comme pasteurs, d'autres comme docteurs, d'autres comme thaumaturges ; il a choisi aussi certains d'entre eux pour souffrir. Saint Paul, prisonnier du Christ, gravit cette voie douloureuse et glorieuse ; il y montera jusqu'au sommet, jusqu'au martyre, heureux de souffrir « pour le corps du Christ, qui est l'Église. »

CHAPITRE VIII

LA FOI ET LA VIE D'APRÈS L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

Nous nous sommes assez longuement étendu sur l'enseignement moral de saint Paul ; la doctrine de saint Jean nous retiendra moins longtemps. Ce n'est pas, certes, que cette doctrine soit moins digne d'étude : soit qu'on la considère en elle-même, soit qu'on recherche l'influence qu'elle a exercée, elle est incomparable. Mais, si elle est très puissante, elle est aussi très concentrée ; le paulinisme présente beaucoup d'aspects divers qu'on ne retrouve plus dans le johannisme ; en particulier la morale sociale, développée par saint Paul dans sa doctrine du corps du Christ, n'a pas son équivalent chez saint Jean : l'apôtre bien-aimé insiste autant que personne sur l'union des chrétiens entre eux ; mais il laisse davantage dans l'ombre la diversité des dons, des organes, des fonctions ; ce qui absorbe son intérêt, c'est la contemplation du Fils de Dieu, c'est l'union

vivifiante qui transforme en lui tous ceux qui croient en lui. De là vient encore que, même dans la sphère de la morale individuelle, l'enseignement de saint Jean est moins compréhensif que celui de saint Paul : la doctrine paulinienne si accentuée de la mort au péché, de l'ensevelissement avec le Christ, est effacée ici ; l'attention de l'apôtre, tout entière tendue vers le terme, vers la vie en Dieu, considère moins la mort qu'il faut traverser pour parvenir à cette vie.

Ces différences tiennent en grande partie au caractère divers des écrits que nous ont laissés les deux apôtres : toute l'œuvre d'organisation et d'instruction des églises transparaît dans les épîtres de saint Paul ; les très courtes épîtres de saint Jean ne peuvent nous la faire connaître semblablement ; et dans son évangile elle apparaîtrait bien moins encore.

Mais beaucoup plus que le caractère des écrits, c'est le caractère des hommes qui a marqué sur les doctrines son empreinte et les a diversifiées. Saint Paul est certainement un grand contemplatif ; mais c'est en même temps un homme d'action, un chef. Chez saint Jean au contraire, la contemplation, la vie mystique est tout à fait prédominante. « Restez en moi, et moi en vous » : cette suprême recommandation du Christ, qu'il aime tant à répéter,

s'est gravée dans son cœur et commande toutes ses aspirations, tous ses désirs.

Si cette doctrine morale est moins compréhensive que celle de saint Paul et a été moins étudiée par les théologiens, elle a attiré par sa lumière ardente toutes les âmes mystiques. Ces prédilections n'ont pas toujours été sans danger : les vieux gnostiques, Valentin, Héracléon, ont prétendu s'emparer de l'évangile de saint Jean et couvrir de son autorité l'ivresse de leurs spéculations ; mais n'est-ce pas ainsi que les réformateurs, Luther surtout, ont abusé de saint Paul ? L'épître aux Romains n'en est pas moins restée sacrée pour nous ; de même l'évangile de saint Jean, l'évangile théologique, ne nous en est pas moins cher.

Ce qui lui donne pour nous tout son prix, c'est que la contemplation mystique est ici inséparable du témoignage historique. Saint Paul n'avait point connu le Christ selon la chair ; saint Jean a vécu avec lui, et ses souvenirs forment toute la trame de ses écrits : « Ce qui était dès le principe, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie... nous vous l'annonçons. » En face de lui, des hérétiques, les docètes, nient la réalité de la chair du Christ, croyant ainsi honorer davantage tout ce qu'il

y a en lui d'adorable et de transcendant. Pour le disciple bien-aimé, ces négations sont diaboliques : elles ruinent l'œuvre de l'incarnation et, avec elle, toutes nos espérances de salut. Aussi ne se lasse-t-il pas d'affirmer ces deux vérités également indispensables : d'elle-même la chair ne sert de rien ; le Fils de Dieu s'est fait chair. Par là il a préservé la mystique catholique du double écueil où tant d'autres se sont brisées : la confiance en la chair, c'est du judaïsme ; la négation de la chair du Christ, c'est du docétisme. Grâce à lui surtout, les mystiques chrétiens ont compris que le Fils de Dieu incarné, Jésus-Christ, est la voie unique qui mène au Père, la seule porte qui donne accès dans le bercail céleste ; laissant gnostiques et néoplatoniciens à leur dédain superbe pour la chair et même pour le Christ incarné, ils ont aimé ses abaissements, ils ont étreint sa croix, ils ont été vivifiés par lui.

Nous n'avons pas à décrire ici toute la théologie de saint Jean ; nous voudrions seulement montrer comment il conçoit et comment il nous propose la vie chrétienne.

Il est facile de trouver chez lui plus d'une formule où cette conception se ramasse dans un raccourci vigoureux ; comme tous les mystiques, il aime à condenser ses méditations dans de brèves sentences. Entre bien d'autres, nous

choisirons cette phrase qui termine la première rédaction de son évangile et qui en marque le but (xx, 31) : « Cela a été écrit pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, le croyant, vous ayez la vie en son nom. » Ce qu'il se propose, c'est de nous conduire à la foi, parce que la foi, c'est la vie. Pour mieux l'entendre, il suffit de parcourir ses écrits ; on pourrait le faire en vue d'en dégager les conceptions théologiques qui leur donnent leur direction ; peut-être saisirons-nous mieux toute la pensée de l'apôtre en suivant, dans une âme humaine, la naissance et le progrès de la foi, qui l'amène à la plénitude de la vie.

Dès le prologue, cette pensée se manifeste : le Verbe de Dieu y apparaît comme la vie et la lumière des hommes ; et cette lumière luit dans les ténèbres. En dehors du Fils de Dieu, il n'y a que ténèbres ; l'humanité entière est plongée dans les ténèbres ; mais le Verbe se fait chair, la lumière resplendit ici-bas, et les hommes peuvent, s'ils le veulent, s'éclairer à ses rayons. Plusieurs s'approcheront de ce foyer lumineux ; beaucoup resteront à distance ou le fuiront : la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. Un peu plus bas, l'apôtre répète la même douloureuse constatation : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas reçu.

Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » Il y a donc beaucoup d'incrédules ; il y a pourtant aussi quelques fidèles : « Tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné de devenir enfants de Dieu. » Ces enfants de ténèbres sont donc devenus des enfants de lumière ; tant qu'ils ne croyaient pas, leur père était le démon, ainsi que Jésus le dit aux Juifs incrédules (VIII, 44) ; mais ces fils du diable peuvent devenir enfants de Dieu.

La venue du Fils de Dieu sur la terre va donc y provoquer un grand conflit : la lutte des ténèbres et de la lumière, du monde et des saints, du diable et de Dieu ; et ce n'est pas seulement toute la terre qui va se trouver ainsi transformée en champ de bataille, c'est chaque âme humaine : les ténèbres la couvrent, et la lumière brille devant elle ; que va-t-elle choisir ? Il en est beaucoup, nous l'avons vu, qui préféreront les ténèbres ; c'est que leurs œuvres sont mauvaises, et qu'ils veulent agir dans l'ombre : Jésus expose à Nicodème qu'il est venu non pour juger, mais pour sauver ; mais les hommes se jugent eux-mêmes :

Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu ; et voici ce jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont plus aimé les ténèbres que la lumière,

parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal, hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, (et qu'on voie) qu'elles sont faites en Dieu.

Ainsi, dès l'origine, le problème de la conversion apparaît sous son vrai jour, sous l'aspect moral : la lumière ne manque pas aux hommes, mais les hommes peuvent fuir la lumière ; et cette distinction entre les fils de lumière et les fils de ténèbres n'est pas une opposition fatale, de deux races vouées par nécessité de naissance au bien ou au mal : les pécheurs reçoivent le pouvoir de devenir enfants de Dieu, ils peuvent passer des ténèbres à la lumière et ils peuvent aussi, hélas, comme Judas, après avoir contemplé la lumière, être ressaisis par la séduction des ténèbres. Et ce qui détermine leur choix entre la lumière et les ténèbres, entre Dieu et le diable, c'est leur disposition morale : s'ils font le bien, ils cherchent la lumière ; s'ils font le mal, ils la fuient. D'autre part, la lumière les guide vers la vertu, et il y a ainsi, dans toute la vie, une dépendance réciproque de la connaissance religieuse et de l'action morale : une âme droite et sincère, se guidant d'après la lumière qu'elle entrevoit, se rapproche peu à peu du foyer lumineux qui est le Christ,

et en même temps, sa vie se fait plus pure, plus désintéressée, plus pleine d'amour.

Saint Jean fait donc la part très grande aux dispositions morales du croyant ; il ne néglige pas pour autant les signes extérieurs par lesquels se manifeste la vérité religieuse, le rayonnement de la lumière. Ces signes, ce sont d'abord les miracles : Jésus, dans l'évangile de saint Jean, les présente à mainte reprise comme ses titres à notre créance. Dès le second chapitre, le miracle de Cana est raconté en détail, et l'évangéliste conclut son récit en disant : « Tel fut, à Cana, en Galilée, le premier des miracles de Jésus, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui » (II, 11). Un peu plus tard, c'est la guérison d'un paralytique, à la piscine de Béthesda, à Jérusalem. Les pharisiens s'indignent de cette guérison opérée le jour du sabbat ; Jésus leur répond :

Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas véritable. Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est véritable. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité ; moi, je ne reçois pas le témoignage d'un homme, mais je dis cela afin que vous soyez sauvés... Pour moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que mon Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres que je fais, témoignent que c'est le Père qui m'a envoyé. Et le Père qui m'a

envoyé a rendu lui-même témoignage de moi... (v, 31-37).

Et au dernier jour de sa vie, Jésus, parlant à ses disciples après la Cène et considérant l'incrédulité des Juifs, dit tristement :

Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse de leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait au milieu d'eux ces œuvres que nul autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché ; mais maintenant ils les ont vues, et ils m'ont haï moi et mon Père (xv, 22-24).

Il est donc bien sûr que, pour le Christ et pour son apôtre, les miracles sont un témoignage irrécusable, qu'on ne peut mépriser sans se rendre coupable d'un péché qui n'a pas d'excuse. Au contraire, les âmes de bonne volonté qui se laissent guider par ces signes, parviennent à la foi. On l'a vu par l'exemple des disciples à Cana. On le voit avec plus de clarté et plus d'insistance dans l'histoire de l'aveugle-né (ix) : il mendiait dans le temple ; il y est rencontré par Jésus et guéri par lui ; il ne connaît pas son bienfaiteur ; il ne sait qu'une chose, qu'il était né aveugle et que maintenant il voit ; et, quand les pharisiens lui déclarent que cet homme qui l'a guéri est un pécheur, dont on ignore la mission et les titres, l'aveugle

répond : « Il est vraiment étonnant que vous ne sachiez d'où il est, alors que pourtant il m'a ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais, si quelqu'un est pieux et fait la volonté de Dieu, c'est celui-là qu'il exauce ; jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né ; si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire » (31-33). Les pharisiens le chassent et l'excommunient ; Jésus le rencontre : « Crois-tu au Fils de Dieu ? Et qui est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ? Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. Je crois, Seigneur, et il se prosterne devant lui » (35-38).

Le miraele peut donc éclairer l'âme, lui faire reconnaître Dieu. Encore faut-il que cette lumière rencontre des yeux sains, que ce signe divin soit saisi par une âme qui cherche Dieu. Heureux ceux qui, au moindre indice, reconnaissent leur Maître, qui n'ont pas besoin de la clarté fulgurante des prodiges ¹ !

Au début du ministère du Christ, en Galilée,

1. C'est pour cela que le grand docteur mystique, saint Jean de la Croix, avertit ses disciples de ne pas rechercher avidement les miracles, mais de se complaire dans l'obscurité de la foi. C'est pour cela, dit-il encore, que le Christ, après sa résurrection, a voulu amener ses apôtres à la foi, non en se manifestant d'abord à eux, mais en les instruisant par des témoignages : *Montée du Carmel*, III, xxx, 6-7.

quand Jésus approche de Capharnaüm, un officier l'envoie prier de guérir son fils ; Jésus s'écrie : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas ! » (iv, 48). Plus tard, après la multiplication des pains, la foule réclame de nouveaux miracles : « Quel miracle fais-tu donc, afin que nous le voyions et que nous croyions en toi ? » (vi, 30). Ce qu'ils désiraient si avidement, ce n'était pas de contempler la gloire de Dieu, c'était de se rassasier des pains miraculeux, et Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés » (26) ; et il ajoute aussitôt : « Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour la nourriture qui subsiste pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera. »

Ce qu'il faut voir dans le miracle, ce n'est pas un soulagement physique, beaucoup moins encore la satisfaction de la curiosité ; c'est le signe de l'action divine, qui invite l'homme à dépasser ce qu'il voit et à croire ce que Dieu lui propose. Au désert Jésus a nourri la foule qui le suivait : c'était une œuvre de miséricorde, mais c'était surtout un signe qui lui ferait pressentir et désirer une nourriture plus précieuse, le pain vivant descendu du ciel. Et

en effet Jésus profite du souvenir de ce miracle si éclatant et si récent pour essayer de leur faire désirer et accepter ce pain de vie ; il échoue et presque tous l'abandonnent.

Dans les foules de Galilée et de Jérusalem on voit souvent cette vaine curiosité qui recherche le miracle, qui s'y complaît un instant, et qui ne sait pas le comprendre. Dès le premier séjour de Jésus à Jérusalem, à la fête de Pâques, « beaucoup crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait ; mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qu'il y avait dans l'homme » (II, 23-25). Ces croyants imparfaits se pressent autour de Jésus, écoutant avidement sa parole, et puis, ne pouvant le suivre jusqu'où il veut les conduire, ils l'abandonnent ou se révoltent contre lui. Ainsi, à la fête des tabernacles, on voit d'abord bien des Juifs gagnés au Sauveur ; ils croient en lui (VIII, 30) ; Jésus continue à les instruire, mais ils ne le suivent pas, ils s'irritent, et enfin ils prennent des pierres pour le lapider ; et Jésus se cache et sort du temple (59).

De tous ces hommes pourtant l'évangile nous dit : ils croient en lui ; que manque-t-il donc à ces croyants ? L'intelligence des choses divines vers lesquelles Jésus veut les entraîner. C'est

un monde trop haut pour eux, dans lequel ils ne vivent pas, et dans lequel ils n'aspirent pas à entrer. L'incident déjà rappelé, de la multiplication des pains et du discours sur le pain de vie, nous a fait sentir cette impuissance : les Juifs auxquels Jésus s'adresse l'avaient suivi jusque dans le désert, oubliant pour lui le boire et le manger ; c'est donc qu'ils croyaient en lui de quelque façon ; après le miracle de la multiplication des pains, l'enthousiasme redouble : ils veulent l'enlever et le faire roi. Ils sont avides de ce pain matériel qui les a rassasiés ; ils n'ont aucun souci du pain de vie. Ils sont impatients de faire de Jésus leur roi, un roi national qui chasserait les Romains et rétablirait le royaume d'Israël ; mais le Christ, le Saint de Dieu, Pierre est presque seul à le saluer, parce qu'il est presque le seul à le désirer. Pour les autres, Jésus le constate tristement dans ce discours de la fête des tabernacles que nous rappelions tout à l'heure : « son discours ne pénètre pas en eux » (VIII, 39). Pourquoi, sinon parce que leur âme est fermée aux vérités divines ?

Cette libre disposition des âmes humaines, qui peuvent s'ouvrir ou se fermer aux invitations, c'est l'éternel mystère de la conversion ; nulle part il n'apparaît plus manifeste que dans l'évangile que nous étudions.

On le discerne déjà par l'effort que fait Jésus pour éveiller l'âme, pour y susciter le désir. Dans une des scènes les plus solennelles de tout l'évangile, le Christ nous est ainsi présenté : « Le dernier jour, le grand jour de la fête (des tabernacles), Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive ! celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture » (VII, 37-38).

Cet appel du Christ était rendu plus saisissant par les circonstances qui l'encadraient : en ce jour, solennel entre tous, on fêtait le souvenir du Rocher où les fils d'Israël s'étaient miraculeusement abreuvés au désert ; mais le Rocher, c'était le Christ : « Tous ont mangé la même nourriture spirituelle, et tous ont bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient au Rocher spirituel qui les suivait, et ce Rocher était le Christ » (I Cor., x, 3-4). Bien des fois, Jésus rappelle ces grandes figures de l'Ancien Testament pour faire entendre son rôle : il est le serpent d'airain, il est le temple, il est la manne, il est la nuée, il est l'agneau pascal ; il est le Rocher. En évoquant ces souvenirs, il cherchait à réveiller dans des âmes engourdies la soif de Dieu.

Dieu avait promis jadis de donner à son peuple la faim et la soif de la parole de Dieu ;

c'est là ce que Jésus attend ; c'est là ce qu'il béatifie : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! » Rien ne peut suppléer cette avidité de l'âme : à qui ne désire point la justice ni le règne de Dieu le Christ n'a rien à offrir. Mais à celui qui a soif il offre une source inépuisable. C'est aussi ce qu'il promet à la Samaritaine : d'abord il lui demande à boire ; puis aussitôt : « Si tu savais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

La Samaritaine l'ignore encore ; elle est insouciant et dédaigneuse ; elle vient de répondre à cet étranger : « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis Samaritaine ? » Cette parole mystérieuse éveille cependant sa curiosité : « Tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits... ? » Et le Christ insiste, et ses promesses se font plus pressantes : « Celui qui boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau vive qui jaillira jusque dans la vie éternelle. » Et la Samaritaine est gagnée : « Seigneur, donne-moi de cette eau, pour que je

n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici puiser. »

En d'autres rencontres, l'effort du Christ est le même, mais l'âme est moins docile. Ainsi dans le discours sur le pain de vie ; le début de l'entretien est tout semblable à celui que nous venons de relire : Jésus pressait la Samaritaine d'oublier l'eau du puits pour se soucier de l'eau vive dont la source jaillit dans la vie éternelle, ainsi il s'efforce de détourner les Juifs de la préoccupation du pain matériel et de leur faire désirer le pain de vie. Et de même que la Samaritaine avait rappelé le souvenir du patriarche Jacob qui avait donné ce puits à ses enfants, les Juifs opposent au Christ Moïse qui, dans le désert, leur avait donné le pain du ciel, la manne ; mais l'eau donnée par Jacob n'était rien près de l'eau vive que Jésus promettait ; et la manne n'était pas le vrai pain du ciel : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel ; car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Et ici encore le désir est éveillé par la promesse : « Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours de ce pain ! » Et Jésus poursuit : « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » C'est l'affir-

mation décisive, attendant la réponse de la foi ; les Juifs refusent cette réponse : « N'est-ce pas là, disent-ils, Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? comment donc dit-il maintenant qu'il est descendu du ciel ? » Et dès lors ils se détournent, et toutes les insistances du Christ ne feront que les révolter.

Mêmes efforts, et même échec, dans les discours du temple ; Jésus, s'adressant aux Juifs accourus pour la fête, touche beaucoup d'entre eux ; « beaucoup croient en lui » (VIII, 30) ; il s'efforce de les mener de cette croyance imparfaite à une foi plus haute ; il leur propose ces biens célestes dont l'attrait est irrésistible pour les âmes avides de Dieu : « Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera » ; mais cette promesse, qui eût entraîné des âmes vraiment religieuses, révolte ces cœurs superbes : « Nous sommes la race d'Abraham, et nous ne fûmes jamais esclaves de personne ; comment toi, dis-tu : vous deviendrez libres ? » Jésus insiste en vain ; ils s'irritent de plus en plus, et enfin ils veulent le lapider.

Dans les lettres aux églises d'Asie qu'on lit en tête de l'Apocalypse, on remarque un passage qui éclaire tous ces récits. Le témoin fidèle écrit à l'ange de Laodicée : « Tu dis : je suis

riche ; je me suis enrichi ; je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu... Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai près de lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » (III, 17-20). Parmi les auditeurs du Christ, il en est beaucoup qui se croyaient riches et qui ne sentaient aucun besoin ; à ceux-là Jésus ne peut rien donner : il ne donne que ce qu'on lui demande ; il était là, à leur porte, il frappait, prêt à entrer, à prendre avec eux ce festin du royaume de Dieu dont ils rêvaient, et personne ne lui ouvrait ; et quand il insistait, promettant des biens éternels, il révoltait ces gens qui les croyaient posséder déjà.

Ces grands hommes de l'Ancien Testament, qui avaient vécu dans l'attente des promesses de Dieu, Jacob, Moïse, Abraham, auraient dû orienter les Juifs vers ce Christ qu'ils désiraient et qu'ils contemplaient déjà : « Abraham, votre père, a tressailli de joie de ce qu'il verrait mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui » (VIII, 56). Mais les Juifs de Capharnaüm et de Jérusalem s'enorgueillissent de leurs pères et de leurs maîtres : fils d'Abraham, disciples de Moïse, ils pensent n'avoir plus rien à attendre, et cette suffisance les condamne.

La Samaritaine a connu aussi cette tentation : « Serais-tu plus grand que notre père Jacob ? » Mais le désir de l'eau vive est plus grand que son orgueil de race ; elle est attirée par les promesses de cet inconnu, elle reconnaît en lui un prophète d'abord, puis le Messie. Et sans plus penser à l'eau du puits, sans souci même de sa réputation qu'elle va compromettre, elle court à ses concitoyens qu'elle amène à cet homme qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. Elle a commencé dès lors à boire de cette eau vive ; elle en devient insatiable.

Ce même désir apparaît chez saint Pierre, à la fin du discours sur le pain de vie : les Juifs se sont retirés, choqués par une doctrine trop haute pour eux ; Notre-Seigneur se tourne vers les douze : « Voulez-vous me quitter, vous aussi ? » Pierre répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ; et nous, nous avons cru, nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu » (vi, 67-69). Il est attaché au Christ par l'attrait de ces paroles de vie ; désormais il n'abandonnera plus le Maître qui seul peut les lui donner.

C'est la prise que le Christ a sur les âmes ; c'est ce qu'il signifie dans ce discours sur le pain de vie : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire » (44). Quel est cet attrait du Père, sinon cette faim, cette soif de justice et

de vie que seul Jésus peut satisfaire. C'est en ce sens encore que le Christ dit un peu plus tard : « Je suis le bon pasteur, et je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » (x, 14) ; et dans la parabole qu'il interprète en ce chapitre : « Les brebis suivent leur pasteur, parce qu'elles connaissent sa voix ; un étranger, elles ne le suivront jamais, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent point sa voix » (4-5). Cet instinct, qui guide les brebis du Christ et leur fait, dès le premier jour, reconnaître sa voix, c'est ce besoin de vérité et de vie que le Père céleste a mis au fond de nos cœurs et que seul le Fils de Dieu peut contenter. Mais cet instinct n'est sûr que dans les âmes droites, sincères, avides d'une vie meilleure ; ce sont celles-là que le Père attire, ce sont les brebis du Christ. C'est par exemple Nathanaël, en qui Jésus salue « un véritable Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude » ; Nathanaël surpris et craignant une flatterie, dit à Jésus : « D'où me connais-tu ? » Jésus lui répond : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Nathanaël est conquis par ce seul mot ; il s'écrie : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ». Et Jésus reprend : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que cela. En vérité, je vous le dis, vous

verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme » (I, 47-51). Ainsi pour l'âme de bonne volonté, dans laquelle il n'y a pas de fraude, le moindre indice suffit à lui faire reconnaître le Bon Pasteur, le Fils de Dieu ; et heureux ceux dont le discernement est si rapide et si sûr ! Ce sont ceux-là que Jésus béatifie quand, après sa résurrection, il apparaît à Thomas qui avait douté, lui fait toucher ses plaies, l'entend s'écrier : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » et reprend : « Parce que tu m'as vu, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » Cet instinct du cœur qui reconnaît son maître, c'est l'instinct de l'épouse qui reconnaît son Bien-Aimé à un seul de ses regards, à un seul de ses cheveux.

Et ce n'est là que la première démarche de la foi : l'âme qui a ainsi saisi le Christ et a été conquise par lui, doit persévérer dans cette étreinte ; et plus elle s'attache à son Maître, plus profondément elle pénètre la vérité. C'est l'enseignement de Jésus dans le texte que nous avons déjà relu tout à l'heure : « Si vous restez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera » (VIII, 31-32). Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas connu la vérité dès le premier instant de la foi ? Sans doute, mais d'une con-

naissance superficielle et pauvre ; pour la pénétrer profondément, il faut se laisser pénétrer par elle, et ce n'est pas l'œuvre d'un jour ; il y faut non seulement une entière sincérité, mais l'effort d'une vertu courageuse. C'est pour cela que Jésus déclare ailleurs : « Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il fera l'épreuve de ma doctrine et connaîtra si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même » (VII, 17).

Ainsi tout le développement de la connaissance religieuse, depuis la première lumière de la foi jusqu'à la contemplation la plus haute, dépend des dispositions morales de l'âme : quand la lumière apparaît au milieu des ténèbres, il est des âmes qu'elle attire, il en est qu'elle repousse : « car quiconque fait le mal, hait la lumière, et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées. » Quand le Christ vient et appelle, il est des brebis qui connaissent sa voix, et des brebis pour lesquelles il n'est qu'un étranger ; il est des âmes que le Père attire, et des âmes sur lesquelles son attrait n'a pas de prise. Et, dans la suite de la vie, ceux qui ont été ainsi conquis peuvent, comme Judas, se soustraire à cette étreinte ou, comme Pierre, la resserrer de plus

en plus : pour les premiers les paroles de la vie éternelle perdent leur attrait ; pour les seconds elles sont de plus en plus l'aliment indispensable de leur vie.

Et alors, ajoute le Christ, ces âmes deviennent libres : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » Pour quiconque vit en pleine lumière toutes les séductions menteuses s'évanouissent ; leurs charmes peuvent captiver les âmes qui se plaisent dans les ténèbres, car les ténèbres, c'est le royaume du diable et du monde ; mais dans le royaume de lumière, dans le royaume de Dieu, il n'y a plus d'autre séduction que celle de la vérité, et cette séduction-là n'asservit pas, elle libère.

N'est-ce pas la doctrine de saint Paul : « Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude, mais un esprit d'adoption » (*Rom.*, VIII, 14-27) ; « l'homme spirituel juge tout, et n'est lui-même jugé par personne » (*I Cor.*, II, 10-11) ; « contre ceux-là il n'y a pas de loi » (*Gal.*, V, 19-23). Ce n'est pas à dire, certes, que dans l'Église, telle que saint Paul la conçoit et la construit, tout soit abandonné au caprice individuel : ce serait la dissolution immédiate du corps du Christ ; mais c'est que la loi du corps du Christ est en même temps la loi intime de chaque membre ; il la porte en lui, il n'a pas à en recevoir l'impression de l'exté-

rieur ; cette loi n'est pas une contrainte qui pèse sur lui, c'est la vie qui l'anime.

C'est aussi ce que Jésus enseigne à ses apôtres chez saint Jean : « Je ne vous appelle plus mes serviteurs, parce que le serviteur ignore ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (xv, 15). Cette communication des secrets divins entraîne donc les confidents du Fils de Dieu dans son intimité ; comme les enfants de la famille, ils savent tout du Père céleste, du Fils de Dieu, de l'Esprit-Saint ; ils ont reçu non l'esprit de servitude, mais l'esprit d'adoption. Ils obéissent encore, et plus fidèlement que jamais, mais ils obéissent à leur Père, et non plus à leur maître.

Cette obéissance est un fruit de leur amour : « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements » (xiv, 15) ; « si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure » (23) ; ainsi l'amour appelle l'amour : quiconque aime Dieu et lui obéit, est à son tour aimé de Dieu, et c'est entre Dieu et lui une intimité délicieuse. Ainsi se réalise la promesse que nous lisions dans l'Apocalypse, III, 20 : « Voici que je me tiens à la porte, et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. »

Et cette union du Christ et des chrétiens n'est pas seulement l'intimité de deux hôtes qui partagent le même repas : c'est l'unité qui résulte de la communication d'une seule vie.

Restez en moi, et moi en vous ; de même que le sarment ne peut porter de fruit de lui-même, s'il ne reste attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez, si vous ne restez en moi. Je suis le cep, et vous les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit, parce que sans moi vous ne pouvez rien faire (xv, 4 sq.).

Ce symbole de la vigne était traditionnel : les prophètes avaient aimé à représenter Israël comme la vigne de Iahvé, plantée et cultivée par lui ; Jésus lui-même avait repris cette image dans la parabole des vigneronns ; il s'en sert ici dans un autre dessein : non plus pour rappeler aux apôtres qu'ils appartiennent au Seigneur et qu'ils sont plantés et cultivés par lui ; mais pour leur apprendre que la vie surnaturelle qui circule en eux et y porte des fruits, vient de lui et de lui seul.

Sous une autre image, c'est la théologie de saint Paul : de part et d'autre, l'Église apparaît comme un organisme vivant, et dont l'unique principe de vie est le Christ ; mais cette doctrine identique est diversement éclairée : chez saint Paul, la comparaison du corps humain et de ses membres fait mieux entendre la diversité

des organes et des fonctions ; chez saint Jean, ce qui apparaît uniquement, c'est l'union vivifiante, d'où l'unité procède en même temps que la vie.

Mais cet enseignement nous est rendu plus persuasif par les circonstances qui l'encadrent, et surtout par le maître qui le donne. Jésus vient d'instituer la sainte Eucharistie, il marche à sa passion, et c'est alors qu'il fait à ses apôtres cette recommandation suprême : « Restez en moi, et moi en vous. »

Et, parce que les hommes sont trop faibles pour maintenir entre eux et le Christ cette unité qui est le terme idéal de toute vie humaine, Jésus se tourne vers son Père. Au cours de son ministère public, il s'isolait pour prier. Maintenant, au dernier jour de sa vie, il prie au milieu de ses apôtres, et non pas pour eux seuls : pour l'humanité tout entière qu'ils représentent, pour l'immense foule de « ceux qui croiront au Christ, sur la parole de ces hommes ». Souverain prêtre, il intercède pour tous, et sa prière sacerdotale incline jusqu'à nous le cœur du Père, et soulève jusqu'à Dieu nos âmes. Cette prière suprême nous est doublement sacrée : c'est la dernière volonté de notre Maître, c'est la promesse de notre Sauveur :

Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie ; selon que tu lui as donné pou-

voir sur toute chair, afin qu'à tous ceux que tu lui as donnés il donne la vie éternelle. Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi seul Dieu véritable, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. Je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli l'œuvre que tu m'as donnée à faire. Et maintenant glorifie-moi, Père, auprès de toi, de la gloire que j'avais près de toi avant que le monde fût. J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde ; ils étaient à toi, et tu me les a donnés ; et ils ont gardé ta parole... Je prie pour eux..., pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi... Père saint, garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous sommes un... moi en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé... (*Jo.*, xvii).

TABLE

La Source d'eau vive	7
CHAPITRE I. — Le Maître unique.....	10
CHAPITRE II. — Le Règne de Dieu.....	39
CHAPITRE III. — Le Fils de l'Homme.....	98
CHAPITRE IV. — La Pentecôte.....	128
CHAPITRE V. — La vie de l'Esprit chez saint Paul.....	150
CHAPITRE VI. — La vie chrétienne d'après saint Paul.....	174
CHAPITRE VII. — La morale sociale de saint Paul. Le corps du Christ.	232
CHAPITRE VIII. — La foi et la vie d'après l'évangile de saint Jean.	258

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 12 JUILLET 1927
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)



LA VIE CHRÉTIENNE

COLLECTION DE DOCTRINE
ET D'HISTOIRE RELIGIEUSE
publiée sous la direction de
MAURICE BRILLANT

LE grand public s'intéresse de plus en plus aux questions religieuses. C'est pour répondre à ce désir que nous avons créé une nouvelle collection : "**LA VIE CHRÉTIENNE**". Chacun des volumes qui la composeront a été confié à un savant connu. Les sujets ont été choisis parmi ceux qui préoccupent le plus l'opinion publique.

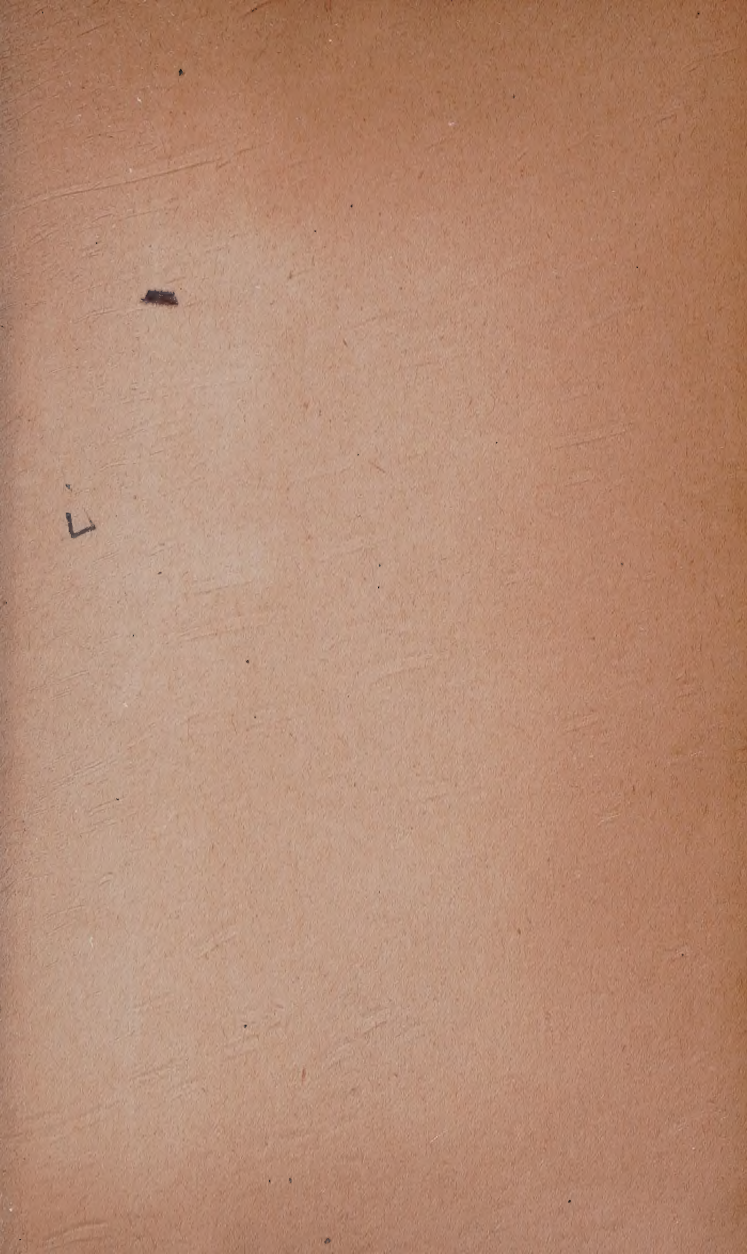
PREMIER VOLUME PARU :

E.-B. ALLO : Le Scandale de Jésus.

VOLUMES A PARAÎTRE :

CH. JOURNET : L'Union des Eglises. —
Mgr BATIFFOL : Les Origines de la Pa-
pauté. — MAURICE BRILLANT : Où en
est le problème des origines chrétiennes.







Lebreton, J.

240.9

L 492

La vie chrétienne au

240.9

✓ 492

